

Haïm Vidal

SEPHIHA

interviewé par Jacques DEOM,
chercheur à la Fondation de la Mémoire contemporaine

2000

Table des matières

Premier entretien – 19 janvier 2000	3
Origine familiale – Vie à Bruxelles – Communauté sépharade – Judéo-espagnol – Exode – Études (Institut agronomique de Gembloux, École d’horticulture de La Ramée, École Cymring, ULB clandestine) – Perception des premières persécutions	
Deuxième entretien – 20 janvier 2000	50
Perception des premières persécutions – Arrestation – Gestapo avenue Louise – Caserne Dossin à Maline – Auschwitz – Fürstengrube – Réflexion sur la vie concentrationnaire	
Troisième entretien – 25 janvier 2000	82
Fürstengrube – Réflexion sur la vie concentrationnaire – Gleiwitz – Dora – Retour – Étudiants juifs – Études de chimie – Déménagement à Paris – Études de langues (Paris) – Théories linguistiques – Carrière	

Premier entretien – 19 janvier 2000

Origine familiale – Vie à Bruxelles – Communauté sépharade – Judéo-espagnol – Exode – Études (Institut agronomique de Gembloux, École d'horticulture de La Ramée, École Cymring, ULB clandestine) – Perception des premières persécutions

Jacques Déom : Vidal, nous allons commencer par le tout début, c'est-à-dire par le souvenir de tes grands-parents, si tu en as, aussi bien du côté paternel que du côté maternel.

Haïm Vidal Sephiha : Oui. En réalité, mes souvenirs, les souvenirs de mes grands-parents sont relativement limités, à l'exception de ma grand-mère maternelle, c'est-à-dire la mère de ma mère, qui, elle, a vécu en Belgique également. D'ailleurs, lorsque je l'ai connue, elle était déjà veuve de celui dont je porte le prénom : Haïm.

Jacques Déom : Comment s'appelait-elle ?

Haïm Vidal Sephiha : Elle s'appelait Elise. Elise Eskenazi. Eskenazi. Ça ne signifie pas qu'elle était ashkenaze. C'est parce que, en Turquie, très souvent, des Juifs séfarades prenaient le nom d'Ashkenaze ou d'Eskenazi, etc., lorsqu'ils se rendaient en Autriche - l'Autriche-Hongrie à l'époque - et que ils y changeaient de nationalité pour des raisons très particulières, notamment pour pouvoir en tant que... dans le cadre de l'Empire ottoman, en tant qu'étrangers, gagner un procès. Car c'est généralement les étrangers qui gagnaient leur procès ! Et c'est comme cela que, selon ma mère et selon ma grand-mère, en fait, de leur côté, on s'appelait Miarozado, un nom bien espagnol, Miarozado. Et le grand-père... grand-père ... je ne sais pas si c'est l'arrière-grand-père... a dû se rendre en Autriche - a Austria, comme on disait à l'époque - pour changer de nationalité et ainsi gagner son procès, contre... Était-ce un Turc musulman, je ne sais plus. C'est comme ça que nous sommes devenus Eskenazi du côté de maman. Et la grand-mère en question, je l'ai connue tout au long de ma vie jusqu'au-delà d'ailleurs de la Shoa, puisque je l'ai interviewée ici encore en 1962, par là. Avant son décès. D'ailleurs, j'ai une photo chez moi où on la voit à la Cité fleurie que tu connais peut-être, un home de vieillards où elle se trouvait et... Cité fleurie qu'avait visitée la reine Fabiola. Et on la voit avec la reine Fabiola comme ça, les mains en avant, et lui disant : «Somos mas espagnoles que vos.» - «Nous sommes plus espagnols que vous !» Cette fierté justement de l'hispanité de ces Séfarades. Voilà. Et donc, j'avais une très grande tendresse pour cette grand-mère, qui avait un regard sévère, mais qui régnait sur une famille de... combien de sœurs ? Trois sœurs, plus le fils qui semblait être le puîné en réalité. Mais comme c'était le fils, il servait bien sûr de père de famille assez aisé, représentant en tissus, etc. Et pour nous, qui étions plutôt pauvres, c'était la famille riche, quoi ! On venait le dimanche pour toucher non pas le chanikegelt, comme on dit en yiddish, mais le zontiggelt, hein, voilà ! L'argent du dimanche : on montrait son bulletin, etc. Et ils avaient toujours, pour moi, vécu dans des appartements beaucoup plus... beaucoup plus grands, beaucoup plus... je ne dirais pas luxueux, mais surtout avec de grands jardins, avec de grands jardins avec arbres fruitiers. Alors tu imagines ! Pour les six gosses que nous étions, nous du côté

de... de... [Bruit du fauteuil.] Ça fait peut-être un peu de bruit, ça ? Je peux changer de...

Jacques Déom : Non, il n'y a pas de problème, ça va !

Haïm Vidal Sephiha : C'était... C'était l'aubaine, quoi ! En tout cas, je te dis, en ce qui concerne ma grand-mère, j'ai de très très bons souvenirs. Excepté une chose. C'est que, là aussi, ça me rappelle un peu, du moins quand j'ai lu pour la première fois, le roman intitulé *L'Araigne*, de cet auteur d'origine russe, qui est... qui est un auteur français aujourd'hui... Je retrouve pas son nom maintenant. Il avait eu le prix Goncourt en 32-34 par là. [Henri Troyat, en 1938.] Et donc, quand j'ai lu *L'Araigne*, j'ai pensé à cette famille. Parce que, dans cette famille, en réalité, où il y avait plusieurs filles, c'est l'aînée d'abord qui devait être mariée. Or l'aînée n'a pas été mariée. Maman, ma mère, qui était... qui venait après l'aînée - je peux pas dire la puînée, parce qu'ils sont plusieurs puînés dans le... - c'est elle qui a été choisie par mon père, de telle façon que il y a toujours eu une espèce de guerre larvée entre ma mère et la famille restée non mariée. Elles sont restées non mariées jusque très tard. Donc, il y a toujours eu des tensions comme cela. C'est tout ce dont je me souviens. Et j'ai très bien compris que, finalement, c'était le problème de la priorité dans le mariage, qu'on retrouve un peu partout dans les... également dans les textes musulmans. Egalement, récemment, chez Halimi, chez Gisèle Halimi, ce très beau livre qui vient de sortir. Voilà... dont je me demande d'ailleurs... Tu l'as peut-être lu ?

Jacques Déom : J'ai vu des extraits !

Haïm Vidal Sephiha : Non, non, non... parce qu'elle parle à un certain moment... Elle a quitté Tunis pour aller faire ses études. Elle a profité du fait qu'un frère, Marcel, revenait de déportation, pour aller le chercher. Or je me demande... Je me demande... Et c'est pour cela que je veux voir Paul Halter... J'ai connu un Tunisien en camp de concentration, un Tu... extrêmement aguerri, très, très... comment dirais-je ? plein... plein d'amertume, parce qu'il... Et je me demande si c'est pas ce Marcel. Je demanderai à Paul Halter que je vais voir la semaine prochaine. [Ce n'était pas lui : voir courrier en annexe.] Tu te rends compte : à 50 ans de distance, on se pose encore des questions ! Ça va de soi ! On peut pas faire autrement. On met peut-être les choses... et je crois que c'est nécessaire. La vie c'est ça... Un mélange.

Jacques Déom : Cette grand-mère, elle avait épousé ton grand-père, que tu n'as pas connu ?

Haïm Vidal Sephiha : C'est ça, mais que je n'ai pas connu. Que je n'ai pas connu. Il est mort... qui est enterré à Bruxelles, je crois...

Jacques Déom : Et qui s'appelait comment ?

Haïm Vidal Sephiha : Il s'appelait Haïm Eskenazi. Voilà, bien sûr...

Jacques Déom : Quand sont-ils arrivés en Belgique ?

Haïm Vidal Sephiha : Ecoute ! A peu près à la même époque que ma mère. Je sais que ma mère était là en 1910. Elle était peut-être arrivée avant. Pourquoi est-ce que je sais cela ? Parce que mon père, qui était arrivé de Turquie très très jeune, un

galopin véritablement, était arrivé en France en 1908-1909, quelque part par là. En France, il a travaillé aux Galeries Lafayette. J'ai encore vu les photos jadis, où il y a encore dans le personnel le chapeau melon ! Et puis il avait passé un examen d'interprète. Il avait la deuxième place. Comme interprète. Il avait été formé à l'Alliance israélite, hein ! Puis, en Turquie, on parlait français aussi. Et comme il avait que la seconde place, interprète pour le Brésil. Il dit : « Si c'est comme ça, moi je pars tout seul au Brésil. ». Il est resté tout seul au Brésil avec, bien sûr, des shmattes, comme on dit en yiddish, hein ! Voilà ! ??? comme on dit chez nous, des pièces de tissu. Il est allé au... au... comment dirais-je ? a... au Brésil, à Pernambouc, si je me souviens, et de là il est revenu. Il est allé en Belgique lors de l'exposition de Gand internationale en 1910 et c'est là qu'il a connu ma mère. C'est là qu'il a connu ma mère et ma mère travaillait aux tapis. Elle réparait des tapis chez un Arménien. Je me souviens pas du nom. Mon frère aîné s'en souvient. Et c'est là que mon père a connu ma mère, qu'il s'en est amouraché et qu'il a pris son métier. Et c'est pour ça que, plus tard, quand ils se sont installés en Fran... en Belgique, ils sont devenus réparateurs de tapis - reparadores de tapetes. Et c'est pour ça que sur ma carte d'identité, on avait mis : réparateur de tapis. ??? ??? En tout cas, je sais aussi, parce que on se pose des questions, Albert et... Albert, c'est mon aîné. Il suffit de deux ans de différence pour que les souvenirs soient différents. Et Albert, qui est mon aîné, que tu connais, qui est venu au cours l'autre jour [à l'Institut d'Etudes juives] , hier on en discutait encore. Il m'a dit : « Finalement, j'ai trouvé : ils se sont mariés en 1914. ». Et ils ont vécu d'abord... Ils ont vécu d'abord à Levallois-Perret en France, avec toute la famille du côté de mon père, qui venait d'Istanbul. En 1914, donc, ils se sont mariés. Mais avant la guerre, avant août, avant août 14, ils sont venus en Belgique. Ils ont travaillé en Belgique. Ils étaient ici en Belgique pendant la Première Guerre mondiale. Et sont nés, d'une part, un frère que je n'ai jamais connu, Marco, en 1915. Ma sœur est née en 1916... qui s'appelle Adèle, qui vit toujours, qui a été déportée, elle. Puis Elise, qui elle est décédée il y a quelques années... en 56, qui n'a pas été déportée, qui est de 1917 ou 18, je crois. Germaine vit toujours, qui a été déportée avec maman aussi, qui est née en 1919. Mais elle est née à Levallois-Perret. Qu'est-ce que ça signifie ? C'est comme ça qu'on apprend petit à petit les choses. Mon père et ma mère sont retournés avec tous les gosses à Levallois-Perret pourquoi ? Ils avaient des ennuis dans la Belgique qui venait d'être libérée, parce qu'ils étaient de nationalité turque ! Tu imagines ! De telle façon que ils ont dû faire intervenir de hauts personnages de l'ambassade d'Espagne, que sais-je ? Egalement Wachselere, le personnage du Bon Marché, un des directeurs, qui était baron, je crois. Et lorsque les choses se sont réglées, arrangées, ils sont revenus en Belgique. C'est pour ça que ma sœur... ma sœur Germaine est née à Levallois. Je me suis toujours demandé pourquoi ! Et petit à petit, comme cela, on commence à savoir. Ce que je sais aussi, c'est qu'on doit avoir une photocopie du carnet de mariage de mon père [voir en annexe]. Alors il serait bon de l'obtenir. Je vais demander à mon frère Albert pour qu'on en fasse une photocopie et que tu puisses l'avoir dans ton... Hein, tu vois, ça serait pas mal.

Jacques Déom : Tant que nous y sommes, pour les enfants, donc il y avait ta sœur...

Haïm Vidal Sephiha : Après... Après ma sœur... Donc, il y a eu les trois sœurs. Un frère, que nous n'avons pas connu, qui est mort à 24... 24 mois, par là. Puis après ça, il y a eu en 1921 mon frère Albert, puis il y a eu moi en 23 et Jacques en 25. Et la série s'est arrêtée là.

Jacques Déom : D'accord. Je reviens un peu en arrière. Qu'est-ce qui a amené tes grands-parents, tes parents en Belgique ?

Haïm Vidal Sephiha : Mais parce que à l'époque... à l'époque déjà, il faut dire une chose, c'est que le service militaire n'était pas obligatoire en Turquie, dans l'Empire ottoman. Et petit à petit, avec les réformes, le tanzimat, etc., le service militaire a commencé à devenir obligatoire avec au départ on pouvait se payer un remplaçant. Ça s'était fait en Belgique aussi. Mais, petit à petit, tout le monde devait y passer, de telle façon qu'un courant migratoire qui avait commencé en fait déjà avant ces lois - on peut dire en 1870-73 par là, déjà lors de l'exposition internationale de Bruxelles - je le sais par Morin, qui s'appelait Nahum, hein ! Edgard Morin, avec lequel j'ai fait le livre d'ailleurs. Mon nom n'apparaît pas en première page, mais... Bon ! Il est simplement mis "avec la collaboration de". Or, sans moi, il n'aurait rien pu faire. Mais ça, ce sont les aléas de la vie. Toujours est-il que, en réalité, il y avait déjà un courant migratoire. Et ce courant migratoire a fait qu'on allait vers l'Europe - a la Evropa, comme j'ai écrit dans *L'Agonie des Judéo-Espagnols* - et plus tard a la América, tu vois. Et alors la Evropa, c'était à la fois la Belgique et la France. Tu sais très bien que, entre la France et la Belgique, les courants migratoires aujourd'hui encore s'installent. Et c'est comme ça finalement que toute la famille de mon père s'était d'abord installée à Levallois-Perret et après - là on ne sait pas comment - à Fontainebleau. Et c'est à Fontainebleau que je suis allé à l'âge de 5 ans et demi avec mon père et ma mère dans un beau pullman. Pullman, le train ! C'était merveilleux ! Oui...

Jacques Déom : Je t'interromps, parce qu'on va essayer de garder un ordre chronologique.

Haïm Vidal Sephiha : Bien sûr.

Jacques Déom : Je comprends la famille de ton père. Est-ce que, pour la famille de ta mère, c'était la même chose ? Est-ce qu'il y avait d'autres facteurs qui... Lesquels ?

Haïm Vidal Sephiha : Ecoute ! Là, il y a quelque chose qui m'échappe. Je sais que une sœur de ma grand-mère s'était installée à Antwerpen, Anvers, et que de ce côté-là c'était le côté richissime de la famille de ma grand-mère. Ils étaient diamantaires. Quand s'y étaient-ils installés, je n'en sais rien. Mais tu sais bien qu'il y a toujours un appel d'air dès que... C'est dans tous les courants migratoires, qu'on soit Algérien, Juif ou pas Juif. Finalement, il y a un personnage de la famille qui s'installe quelque part, qui envoie de l'argent et petit à petit ils viennent au lieu de... comment dirais-je?... d'installation du personnage qui a trouvé une situation.

Jacques Déom : Dans les deux cas, aussi bien du côté paternel que maternel, ce ne sont pas des facteurs... d'antisémitisme...

Haïm Vidal Sephiha : Absolument pas ! Absolument pas. Et puis, il ne faut pas oublier aussi... Le... Le visage de l'Occident s'était éclairé un peu plus par l'introduction des écoles de l'Alliance israélite universelle. Ça c'est indéniable. Je sais, par exemple, que ma tante Régine, l'aînée des sœurs de ma... du côté de ma mère, avait été... avait été... euh ! ... institutrice de l'Alliance israélite universelle. Tu vois ! Ça je le sais. C'est dire que finalement déjà la mode du français et la

gallomanie... elles s'installaient. Alors avec la vision bien sûr de la France, le pays de la Révolution.

Jacques Déom : D'accord. Est-ce que de ce... Aussi bien d'un côté que de l'autre, quelle langue parlait-on à la maison ? Judéo-espagnol ou aussi le français ?

Haïm Vidal Sephiha : Non, on parlait les deux, on parlait à la fois le judéo-espagnol...

Jacques Déom : Je parle au niveau de tes grands-parents, hein !

Haïm Vidal Sephiha : Mes grands-parents parlaient uniquement le judéo-espagnol.

Jacques Déom : Uniquement judéo-espagnol ?

Haïm Vidal Sephiha : Uniquement le judéo-espagnol. Hein ! Pas ma grand-mère de Bruxelles. Nous, nous allions... Les deux... On parlait de la grand-mère de Bruxelles et de la grand-mère de Paris, alors qu'elle habitait en fait à Fontainebleau. On avait les deux grands-mères. Dans notre terminologie, il y avait la grand-mère de Paris et il y avait la grand-mère de Bruxelles. Il faut dire d'ailleurs qu'une sœur de mon père, donc du côté Sephiha, s'était installée également en Belgique avec un certain Malalel - tu connais ce nom d'ailleurs - Malalel, et ils étaient installés ici avenue de l'Hippodrome, où ils avaient un atelier de réparation de tapis.

Jacques Déom : Pour la clarté de...

Haïm Vidal Sephiha : Les deux ayant été également déportés. Ça, on en reparlera plus tard.

Jacques Déom : Tu n'as pas connu du tout donc tes grands-parents du côté paternel ?

Haïm Vidal Sephiha : Si ! Si, si, si, si ! J'ai connu mes grands-parents du côté paternel lorsqu'ils étaient venus une première fois à Bruxelles lorsque j'avais 4, 5 ans, par là. Et plus tard, lorsque mes parents se sont rendus à Fontainebleau. Ils ont choisi parmi les six gosses un gosse pour les accompagner : c'était moi ! Je venais d'entrer à l'école primaire. Et je me souviens très bien que j'avais fait ce voyage avec eux. J'ai découvert Paris sans le découvrir : on a simplement traversé. Je suis arrivé à Fontainebleau, où j'avais d'ailleurs été amoureux de ma petite cousine. Tu sais, les amours enfantines avec des fleurs sur le tablier, tu imagines ça ! Où il y avait également une sacrée famille, une sacrée mishpacha. C'est là que j'ai connu ma grand-mère surtout, mais mon grand-père très peu, parce que mon grand-père, il était déjà malade. Il avait eu un accident. Il faisait les marchés, hein. Il faisait les marchés dans son français, tu imagines ! Et... Il est mort peu après d'ailleurs, mais je l'ai très mal connu. Je dois avoir une photo d'ailleurs de lui.

Jacques Déom : D'un côté comme de l'autre, qu'est-ce qu'on t'a transmis, je dirais comme images, comme... comme traditions ?

Haïm Vidal Sephiha : Ce qu'on m'a transmis... Bien sûr, il y a d'abord la religion. Il y a la langue, puis il y a la religion. Il y a notamment, chaque année, cette Hagada de Pessach, qui se disait en ladino. Et je peux encore chanter : [chantant] Este pan de

la afrision ke komieron nuestros padres en tyerra de Ayifto... Kuantu - ma nishtana - kuantu fue demudada la notche la esta mas ke todas la notches, etc. Et puis : Este anyo aki a el anyo el vinien en tyerra de Israelijos??? Foros, etc., etc. Tout ça, vraiment, c'était... C'était chaque année, avec de grandes réunions de famille, tous les gosses, la grand-mère, les oncles, les tantes, etc. autour de la table de Pessach, avec le charoset, avec... C'était... C'était une véritable fête, hein ! Avec la matsa, etc., ça bien sûr... Puis bien sûr les grandes fêtes. Mon père avait des moments de... de croyance un peu plus forte. A ce moment-là, il allait même à la synagogue le samedi. Puis, à un certain moment même, on n'allumait pas le samedi chez moi, à un certain moment. Mais c'était, je crois, du côté de mon père, des moments de techouva, comme dit en hébreu, de retour aux sources, parce qu'il avait des malheurs, que sais-je ? Peut-être se croyait-il puni par Dieu. D'ailleurs, il y a des gens qui prétendent que nous avons payé pour nos péchés, nous qui étions à Auschwitz, hein ! Voilà. Eh bien, il avait des moments comme ça. Et je me souviens qu'à l'école primaire, à un certain moment, à l'Ecole n°7 de Saint-Gilles, qui n'existe plus, chaussée de Waterloo, eh bien... on avait obtenu pour mon frère aîné et pour moi la possibilité de ne pas venir le samedi à l'école. Parce qu'en plus de cela, comme Albert et moi et d'autres gosses suivaient les cours de religion, rue Joseph Dupont, j'ai eu cours de religion avec comme grand rabbin de Bruxelles le rabbin Berman, qui était un homme remarquable, mais très sévère... Eh bien, on préparait très souvent la Chanouka et Chanouka, il y avait un chanteur qui nous faisait chanter - je me souviens plus de son nom à l'instant - il nous faisait chanter : motsu??? yechouati... Et comme Albert et moi nous avions une très belle voix, ce chanteur a dit : «Il faut absolument que vous fassiez partie du chœur de la Grande Synagogue de Bruxelles.». Et pendant un an, Albert et moi avons fait partie du chœur de la synagogue de Bruxelles, de telle façon que nous avons obtenu la permission de ne pas venir le samedi matin à l'école. Et c'est là qu'on a appris ce que c'était que le chanoukagelt, puisque en tant que gosses du cœur on demandait le chanoukagelt aux gens. Là on peut dire qu'il y a eu mélange entre Sefardim et Ashkenazim. Ashkenazim d'une certaine sorte d'ailleurs. C'était pas comme on disait les Polaks. Je m'excuse du terme... On disait les Polaks, les ??? Alors là, c'était les Ashkenazes qui venaient directement de leur Pologne natale.

Jacques Déom : On y reviendra, à cette question-là. C'est au niveau de tes parents qu'on est passé, linguistiquement parlant, au français...

Haïm Vidal Sephiha : Oui, oui bien sûr ! Non, non, non. C'est-à-dire, à la maison, on parlait toujours judéo-espagnol. Mais bien sûr, papa, très souvent avec les enfants s'adressait en français. Papa parlait un très très beau français. Et puis il avait ses relations commerciales, de telle façon... Mais ce qui se passe, c'est que nous connaissions très bien cette vie espagnole, puisque très souvent venait de la famille judéo-espagnole qui ne... et entre eux ils ne parlaient que judéo-espagnol. En plus de cela, mon père, qui avait une très grande connaissance de la religion et qui... qui avait vraiment des connaissances de hazan - il savait hazanear, comme on dit chez nous... Alors, chaque fois qu'il y avait un décès dans la communauté judéo-espagnole, il était appelé pour participer à ce qu'on appelle en yiddish le yortseit et chez nous le enmeldar [???] Et nous, les gosses, qui avons déjà atteint l'âge de 13 ans, nous servions de minyan. C'est-à-dire que mon père, plus les trois gosses - ou les deux gosses d'abord, les deux fils - apportaient déjà un tiers du minyan. Il fallait toujours un minyan pour une prière des morts. Et on participait. En général, il y avait la prière qui se faisait à la maison... dans la maison du... du défunt. Et ça s'accompagnait toujours de choses merveilleuses. Il y avait toujours une table après

la prière, avec du raki, avec des huevos duros, des yeux [sic] durs, qu'on appelle des huevos jaminaos [???] Je ne sais pas si tu connais. Des yeux [sic] très durs, hein ! Voilà ! Des borecas, etc. Du kashkava??? du fromage de Turquie et de Bulgarie, des olives, des anchois, etc. Bien sûr, nous les gosses, on se lançait là-dessus. C'était la fête pour nous, finalement. Finalement, la prière des morts pour nous c'était la fête, c'était la fête que de... Et papa nous emmenait souvent aussi au cimetière, parce qu'au moment... à la veille de Kippour, lorsque la visite, ce qu'on appelait la ziara - c'est la visite des morts. C'est le mot arabe en réalité, la ziara. C'est le pèlerinage en quelque sorte – eh bien mon père se... se faisait accompagner de ses trois fils, qui avaient une valeur monétaire en quelque sorte, en tant qu'éléments acceptables dans un minyan, tu vois. Voilà. Donc, tout ça renforçait en quelque sorte la vie communautaire et linguistique en même temps, parce que, entre eux, lors du repas qui suivait la lecture des prières, toutes les discussions se faisaient en judéo-espagnol. Très souvent des discussions politiques. C'était au moment de l'arrivée d'Hitler au pouvoir, le Front populaire en France, etc. La guerre civile espagnole, avec la visite des réfugiés espagnols dans le parc Duden. Je me souviens de ça. Et moi qui croyais connaître l'espagnol, je... je me... je... je m'arrangeais avec eux pour leur demander dans mon espagnol... Très souvent je sentais que j'avais des faiblesses, tu comprends, hein, voilà... Mais je ne connaissais pas encore l'espagnol, bien que j'ai fait l'espagnol au lycée, hein !

Jacques Déom : On va y venir. Est-ce que, dans ta famille, on cultivait une nostalgie de la Turquie ou certains aspects...

Haïm Vidal Sephiha : Enorme ! Enorme ! Mon père et ma mère, surtout ma mère d'ailleurs, comme elle habitait Ortaköy. Ortaköy, c'est sur le Bosphore, juste sur le Bosphore. C'est, disons, un village - orta, ça signifie demi en turc - c'est un village, un village qui se trouve à quelques kilomètres vers le nord, bien sûr, d'Istanbul, qu'on peut atteindre, bien sûr, facilement et là passait le Bosphore. Et pour elle, le Bosphore c'était la mer. Elle voyait les bateaux illuminés. Elle avait la nostalgie de ce Bosphore aux bateaux illuminés. Je me souviens que, quand pour la première fois elle est venue me voir à Rouen, quand je me suis marié, quand elle voyait du haut de... de Blosseville-Bonsecour la Seine qui passait, elle disait : «Ça, c'est mon Istanbul». Et puis la nostalgie, c'était également les fleurs d'Istanbul, les fruits d'Istanbul. Elle disait : «Ah ! chez nous, les mûres, elles étaient comme ça !». Teniamos moras de este boy??? A côté d'une petite mûre. Teniamos cerezas de este boy??? Etc., etc. Il y avait tout ça. Et vraiment, on a vécu avec cela. On a vécu avec cela, avec cette nostalgie. Beaucoup plus poussée chez ma mère que chez mon père.

Jacques Déom : Et des souvenirs des Turcs comme tels ?

Haïm Vidal Sephiha : Ils n'en parlaient pas beaucoup. Ça, ils n'en parlaient pas beaucoup. Non, non, vraiment pas. Vraiment pas. Enfin, ils disaient tout de même que les Turcs étaient très accueillants. Ils parlaient pas... Ils ne parlaient pas, comme beaucoup le disent, de la cruauté des Turcs. C'est pas vrai. Ils avaient une très grande reconnaissance pour les Turcs. C'est pas parce qu'il y avait le service militaire obligatoire... Ceux qui n'avaient jamais fait de service militaire dans leur vie... Quand on brise les coutumes et les traditions, on se sent bien sûr persécutés et on... on se débène... Voilà. Mais il n'y avait pas d'hostilité à l'égard des Turcs musulmans. Il y en avait peut-être plus à l'égard des Grecs. Voilà. Pas à l'égard des... des Arméniens... à l'égard des Arméniens. Bien qu'on ait un proverbe en

judéo-espagnol qui dit : vizita de Ermeni... Visite d'Arménien, ça dure, hein ! Alors il faut mettre le balai devant la porte pour montrer qu'il est temps de partir. Mais enfin, ça... Je suis en train de faire un travail sur les ethnotypes en judéo-espagnol.

Jacques Déom : Le fait de la montée du nationalisme turc ne les avait pas frappés ?

Haïm Vidal Sephiha : Non, au contraire...

Jacques Déom : Ce qui s'était passé en Turquie sur le plan proprement politique : la naissance d'une nation, la liquidation de l'Empire ottoman ?

Haïm Vidal Sephiha : Oui, oui. J'ai pas l'impression que ça les ait frappés tellement. Ça les a pas tellement frappés. Ils étaient tous devenus également... Ils avaient gagné un peu du nationalisme. Mon père, je me souviens, pianotait... On avait un piano chez nous. Il pianotait l'hymne national turc. Ça il le faisait. Et puis il était à l'affût des nouvelles de sa Turquie. Lorsqu'il y avait des catastrophes comme la... que ce soit des tremblements de... Il nous parlait souvent de tremblements de terre, tiens ! à ce propos. Il nous disait : à ce moment-là, on filait dans les campagnes. Il y avait pas mal de campagnes à Istanbul, hein ! Toutes les montagnes... tous les monts environnants. Ça, souvent il en parlait. Et ils étaient toujours à l'affût des nouvelles, parce qu'il y avait tout de même encore de la famille, tu comprends ? Et il y avait des arrivées permanentes tout au long de cette décennie, de nouveaux Turcs ou de nouveaux Saloniciens qui n'étaient déjà plus Turcs, puisque Salonique était devenue grecque depuis 1912. Mais il restait encore, disons... il restait encore ces liens et on avait régulièrement de nouveaux arrivants qui arrivaient et qui apportaient des nouvelles. Autrement dit, il y avait une espèce de... On entretenait les nouvelles. On entretenait la nostalgie de la Turquie. On entretenait ce besoin d'avoir encore des rapports, puisqu'on y avait laissé des membres de la famille. Moi, j'avais encore des cousins là-bas. Mon père avait encore des cousins. La famille Motola??? notamment. Tout ça, tout ça existait et je me souviendrai toujours de la grande catastrophe qu'avait été... Il y avait un pont qui reliait les deux rives du Bosphore. Et il y avait eu là une catastrophe terrible et je ne sais combien de milliers de morts. Je vois encore l'air catastrophé de mon père et de ma mère, qui se souvenaient très bien de ça. Donc il y avait encore des liens nécessairement. D'une part des liens familiaux et puis il y avait ce pays qu'ils avaient laissé. Moi-même, qui ai quitté la Belgique depuis 1948, mais j'y viens très souvent, j'ai aussi des souvenirs en Belgique. Quand je passe place de Bethléem, je pense bien sûr au fait que c'est là que j'ai été arrêté en descendant du tram et que j'ai vécu en Belgique. Pour moi, pour moi, Bruxelles, c'est ma ville natale. Je suis né en face de la prison de Saint-Gilles, avenue Ducpétiaux ou "Ducpéciaux" - je ne sais pas comment on dit. Bon. Et tout ça, ça fait partie de ma vie.

Jacques Déom : Comment avaient-ils vécu l'arrivée en Belgique ?

Haïm Vidal Sephiha : Comment eux avaient vécu l'arrivée ? Beh, je crois qu'ils se sont installés très rapidement comme réparateurs de tapis. Et petit à petit aussi le commerce des tapis, mais de façon disons moins légale, moins officielle, parce qu'ils devenaient... Comme il y avait pas mal de Juifs turcs et non turcs... et non juifs... de Turcs non juifs - d'Iraniens, etc - qui s'étaient installés en Belgique comme vendeurs de tapis, ils devenaient aussi les réparateurs de tapis de ces différents grossistes. Et notamment dans le centre de Bruxelles. Du côté de la gare centrale d'aujourd'hui, il y avait une grande maison qui s'appelait la maison Benezra. Et Benezra, c'était... Il y

avait la maison Alphandary. Tout ça, c'était des... des... des... je vais pas dire tapissiers, mais des vendeurs de tapis. Pas le vendeur de tapis au sens de tchouktchouk, hein ! Vraiment ! Avec pignon sur rue. Et ils étaient en même temps... comment dirais-je ?... des réparateurs. Ils avaient des relations permanentes. Relations qui se nouaient aussi très souvent entre Juifs à la synagogue. Ce qu'on avait comme synagogue, parce qu'on n'avait pas de véritable synagogue. Ça sera peut-être un autre chapitre aussi. Pour la synagogue séfarade.

Jacques Déom : Et vis-à-vis des Belges ?

Haïm Vidal Sephiha : Ils s'entendaient très bien. Il n'y avait pas de problème. Mais véritablement il n'y avait pas de problème ! Moi je me souviens... Bon ! Je crois que je n'ai jamais déménagé autant que dans mon enfance, hein ! Etant donné qu'on était six gosses, qu'on faisait un tapage terrible. Avenue Ducpétiaux, avenue Oscar Van Goidtsnoven à Forest, de là avenue Paul Dejaer, de l'avenue Paul Dejaer à la rue de Savoie, de la rue de Savoie à l'avenue Adolphe Demeur, de l'avenue Adolphe Demeur rue de l'Albanie, de la rue de l'Albanie à la rue Théodore Verhaegen, de la rue Théodore Verhaegen à une autre maison de la rue Théodore Verhaegen. Pendant que j'étais à Malines, de la rue Théodore Verhaegen à la rue Moris. Voilà. Et c'est là qu'ils ont été arrêtés tous. C'est dire le nombre de domiciles ! Et je dois dire que, après la guerre, moi aussi, en Belgique et en France, j'ai souvent changé de domicile et je puis... L'autre jour, je me faisais la remarque : mais Vidal, tu es vraiment enraciné en ce moment ! Ça fait vingt-cinq ans que j'habite à Sceaux. C'est extraordinaire ! Voilà. Je crois que c'est une image, hein !

Jacques Déom : Absolument ! Mais je repose la même question, mais autrement : comment ont-ils trouvé la Belgique, venant des rives du Bosphore, de la couleur, de la mer, des... des...

Haïm Vidal Sephiha : Ils avaient un mot. Ils avaient un mot : c'est yabam. Et yabam en turc, ça signifie sauvage. Sauvage, c'est-à-dire, non, c'est pas dans le sens de sauv... C'est pas... Comment dirais-je ? Pas dans le sens violent de ce mot, mais dans le sens de ce qui n'a pas de goût, insipide. Insipide, oui. Parce qu'ils n'avaient pas leur soleil, ils n'avaient pas leurs fruits, ils n'avaient pas... On était toujours, avant guerre, à la recherche des produits du sud. Les aubergines, ça ne se trouvait pas comme ça avant guerre. Les... les... les comment ça s'appelle encore ? Les courgettes, ça se trouvait pas comme ça ! Il fallait aller chez l'Espagnol du coin. Rue... Chaussée d'Alseberg, il y avait, au début de la chaussée d'Alseberg à partir de la Barrière de Saint-Gilles, un Espagnol qui vendait des fruits et des légumes espagnols, qui vendait des vins espagnols, etc. On allait chez l'Espagnol. El tiene las calavazas, él tiene las ???lengenas. Et c'est petit à petit, c'est après guerre finalement, que tout ça a été introduit sur le marché occidental, grâce également aux apports des autres émigrés. En quelque sorte, on pourrait faire une étude... Moi, je trouve qu'il faudrait faire une étude universitaire là-dessus, véritablement, sur le changement des mentalités alimentaires et culinaires par l'apport des étrangers. Suffit de voir maintenant le marché de la gare du Midi, là le dimanche, tout ce qu'ils apportent. C'est extraordinaire. Alors tout ça... Autrement dit, pour nous c'était des aliments rares. C'était des aliments rares. Alors qu'aujourd'hui... c'est la banalité.

Jacques Déom : Je reviens à l'aspect linguistique. A partir de ta compétence actuelle de linguiste, comment définirais-tu le judéo-espagnol que vous pratiquiez en famille ?

Haïm Vidal Sephiha : Ben, le judéo-espagnol que nous pratiquions en famille était un judéo-espagnol... comment dirais-je ?... qui se limitait nécessairement aux besoins de tous les jours. Il va de soi qu'on ne pouvait pas, dans notre judéo-espagnol, tout exprimer. Etant donné que la société évoluait, il y avait certaines choses qui n'avaient pas encore été dites en judéo-espagnol. C'est le problème de toutes les langues minoritaires. C'est le problème... Je dis toujours : moi j'ai fait des études de chimie. Est-ce que je suis capable de dire en judéo-espagnol tout ce que j'ai appris en chimie ? Est-ce que je suis capable de dire même en espagnol moderne tout ce que j'ai appris en chimie ? C'est pas possible. Hein ! J'ai fait mes études de chimie à Bruxelles, mais tout s'est fait en français. Si je les avais faites en anglais, ces études de chimie, le même problème se présenterait pour la transmission dans... Quand j'ai été chef de laboratoire à Rouen, donc après... bien après la guerre cela va de soi, et que j'étais attaché à l'Institut chimique de Rouen, on m'a demandé de faire des cours d'allemand pour chimistes. Ben, il a fallu que je m'initie à l'allemand de la chimie, alors que j'avais fait des études de chimie, pour pouvoir donner la terminologie chimique en allemand. Ça va de soi. Ça va de soi. C'est tout le problème de la spécialité. Alors, ce qu'il y a d'intéressant aussi, c'est que le flamand, on le parlait pas bien sûr, mais nous avions une femme de ménage qu'on appelait la petite vieille. Et c'était dit de façon caressante : on l'aimait tellement. Heu... Le pauvre argent qu'elle gagnait chez nous, elle le transformait... elle le transformait en cadeaux ou en bonbons pour les enfants. C'était extraordinaire. Et c'est elle qui nous recevait à 4 heures, hein ! pour le goûter, quand on rentrait de l'école. Et avec le grand pain galette, elle faisait des tartines comme ça avec du beurre ou de la margarine, selon l'état, et du sirop, tu vois ? et vraiment... Et, bien sûr, elle nous parlait en flamand : Jacqueske, Haïmke, tu vois ? mais moi, je me débrouillais, puisque j'avais appris... j'avais appris le flamand à l'école nécessairement. Mais mes parents n'y comprenaient rien du tout. Rien du tout. Mais ils s'entendaient. Elle venait régulièrement, je crois deux fois par semaine. Elle avait une fille qui avait vécu au Congo, Maria. Elle... Je me souviendrai jamais de son nom. Elle habitait rue du Fort, à Saint-Gilles. On n'a jamais eu de ses nouvelles après guerre. On ne sait pas ce qu'ils sont devenus. Mais durant toute la guerre, elle est venue nous rendre visite. Enfin, durant toutes les années de guerre que j'ai connues.

Jacques Déom : C'était un judéo-espagnol fort francisé que vous parliez ? Ou bien "pur" entre guillemets ?

Haïm Vidal Sephiha : Non, le mien n'était pas francisé, précisément. Il faut dire que, lorsque je suis allé pour la première fois en Turquie, en 1970, envoyé par le C.N.R.S., j'avais l'impression d'être - alors que j'avais, en 70, j'avais... calculez : 70 moins 23 : 47 ans - bon ! Eh bien, j'avais l'impression d'être un vieillard face au judéo-espagnol Istanbul Parce que je parlais un judéo-espagnol non gallicisé. En dépit du fait que mon père connût le français, son judéo-espagnol était beaucoup plus encore hispanique, était resté plus hispanique que celui de... d'aujourd'hui. Je vais dire d'aujourd'hui... de 1970. Parce qu'entre-temps, il avait évolué sous les coups de la presse judéo-espagnole qui se voulait aussi francophone que possible. Bon. Ça, c'est tout le... tout le phénomène de la gallicisation. Et vraiment - je l'ai écrit

dans *l'Agonie des Judéo-Espagnols* - j'avais l'impression d'être un vieillard face à... face aux vieillards de là-bas !

Jacques Déom : D'accord. On lisait en famille ?

Haïm Vidal Sephiha : Heu ! On lisait... les journaux surtout, les journaux. Maman avait quelques romans en judéo-espagnol et en caractères Rachi, voilà. Heu ! C'est tout ce dont je me souviens. Maman était... comment dirais-je ?... elle écrivait très mal en judéo-espagnol. Je dois encore avoir une lettre chez moi, d'après mon mariage, m'écrivant en caractères latins, bien sûr, mais...

Jacques Déom : Qu'est-ce qu'ils avaient eu, tes parents, comme... comme éducation formelle ?

Haïm Vidal Sephiha : Je dois dire que je ne sais pas. Je ne sais pas. Papa a dû toucher un peu les écoles de l'Alliance israélite. Il avait dû aller au Talmud Thora. Il avait dû suivre les cours de religion. Et puis il y a... Il faut dire que il connaissait tout le rituel, tout le rituel. C'est avec lui qu'on allait à la synagogue et on le voyait suivre le rituel. On le voyait nous ordonner de... de... de... de prendre telle ou telle prière à telle page. Voilà. Maman moins, puisque les femmes étaient moins... disons moins cultivées du point de vue de la religion. Enfin, les femmes, c'était le côté... comment dirais-je ?... heu... heu... culinaire, surtout. La cuisine pour chacune des fêtes, bien sûr, bien sûr.

Jacques Déom : Comment ont-ils passé la Première Guerre mondiale ?

Haïm Vidal Sephiha : Alors là ! Personnellement, je ne sais plus. Je ne sais pas. On n'en parlait pas souvent. Je sais très bien que... ils ont dû, bien sûr, réparer des tapis, mais je me souviens simplement de chansons de l'époque... belges... Maman chantant : "Baron Zip est un millionnaire, / qui trafique dans les pommes de terre, / dans le beurre et dans les canons. / Baron Zip est un sale cochon". C'est dire que... il y avait... Ils participaient en quelque sorte à la vie folklorique de la Belgique, où il y avait... C'étaient des chants de ... de protestation bien sûr, de... de... disons les profiteurs de guerre, hein ! Ils ont dû connaître ça, hein ! A ce propos, tu ne sais peut-être pas que le vieux marché, le Marché aux Puces de Bruxelles, s'appelait avant la Première Guerre mondiale Hirschparterre ! C'est Jacques [frère du témoin] qui a découvert ça dans un vieux dictionnaire de Bruxelles. Hirschparterre. Pourquoi ? Parce que Hirsch, c'était la haute couture à l'époque. Hirsch. C'était pas loin de là. Et bien sûr, la haute couture démodée, usée, c'était Hirschparterre. Et le vieux marché s'appelait Hirschparterre. C'est tout de même extraordinaire, d'une beauté étonnante. J'ai appris ça tout récemment ! Là aussi, il y a des études à faire sur Bruxelles.

Jacques Déom : Est-ce qu'on parle politique en famille ?

Haïm Vidal Sephiha : Oui, mais surtout au moment de la guerre d'Espagne et avec la montée du nazisme. Bien sûr...

Jacques Déom : Mais avant ça, par rapport à ces bouleversements justement....

Haïm Vidal Sephiha : Oui, mais il se fait que moi justement au moment de... au moment de... comment dirais-je ?

Jacques Déom : Tu es né en 23 évidemment.

Haïm Vidal Sephiha : Oui, je suis né en 23. Donc, j'ai commencé à entendre parler de politique avec la montée d'Hitler. C'était déjà avant.... C'était avant son instauration en 33, bien sûr, avant sa prise de pouvoir. On commençait à avoir peur.

Jacques Déom : Par exemple, est-ce que tes parents ou ton père a regretté la disparition de l'Empire ottoman, par exemple ? Est-ce que tu as déjà entendu des...

Haïm Vidal Sephiha : Ça j'ai pas entendu. Ça je n'ai pas entendu. Non, non, non, non.

Jacques Déom : Un jugement de valeur sur ce qui s'était passé.

Haïm Vidal Sephiha : Non, ça je ne l'ai pas entendu. Non, je crois que ces Turcs là qui appartenaient déjà à la génération... Papa et maman sont nés en 1890 par là. Bon. Donc au moment d'Ataturk, bien sûr ils n'y étaient plus. Mais enfin, ils avaient épousé la cause ... la cause turque, tu vois. Bien que maman, elle avait une très grande admiration, et ma grand-mère aussi, pour Abdul-Hamid, qu'on avait pourtant appelé le Sultan rouge. Une très grande admiration. Parce que, paraît-il, il était protecteur des Juifs. Hein ! Et alors... Il y a un proverbe qui dit : eso es bueno para nozotros Djudios ! C'est bon pour nous les Juifs. Ça s'entend également en yiddish, hein ! Autrement dit, le critère, c'est pas la nature du système politique, c'est : oui ou non les Juifs vont-ils en pâtir ?

Jacques Déom : Et justement, est-ce que tu as recueilli l'écho de débats qui avaient eu lieu parmi les Juifs... sur le changement de régime ?

Haïm Vidal Sephiha : Non. Absolument pas. Absolument pas. Ils étaient, ils étaient... trop... Un début de conscience politique, je le répète, s'est fait... est apparu avec les événements d'Allemagne, parce que venaient aussi les réfugiés. Les réfugiés juifs allemands. Et je me souviens de papa qui, avec toujours la main sur le cœur et le geste large... Je me souviens d'un jour, le dimanche, hein !... Avec six gosses, c'est pas toujours facile... On allait souvent au bois de la Cambre. Et au bois de la Cambre, on se faisait une fête pour y aller. Et un dimanche, on s'apprêtait à partir en début d'après-midi... Est passé un réfugié allemand. On habitait avenue Adolphe Demeur, ça devait être dans les années 34, par là. Oui ! Avant l'exposition internationale de 35. Et papa lui a donné tout l'argent qu'il y avait sur lui et nous ne sommes pas allés au bois de la Cambre. C'était la tsedaka. Il savait ce que c'était la tsedaka. Je te dis... C'est pour ça que je trouve que mon père avait une générosité : c'était une âme merveilleuse.

Jacques Déom : Tu dirais que l'armature morale, mentale de tes parents, c'était plutôt religieux ou est-ce qu'ils avaient une option politique... ?

Haïm Vidal Sephiha : Ah si ! Ils allaient plutôt vers le socialisme, surtout mon père. Surtout mon père. Maman ne savait pas très bien. Voilà. Mais mon père surtout... Quand... quand Blum est arrivé au pouvoir, on chantait également : [chantant] "Elles sont bien... Les moules sont fraîches / elles sont bien fraîches / et les trois flèches et le Front populaire". Voilà, c'est ça. Parce qu'on le chantait à l'époque, bien sûr.

Jacques Déom : A quoi est-ce qu'ils devaient cette sympathie pour le monde socialiste ?

Haïm Vidal Sephiha : Parce qu'ils sentaient très bien que finalement le socialisme ne pouvait pas être antisémite. Ça de toute façon. Tout comme avec la... avec la guerre d'Espagne. Eh bien ! Vraiment, toute leur sympathie allait... allait pour la République, ça allait de soi. Ça très certainement.

Jacques Déom : Je reviens un instant à la question...

Haïm Vidal Sephiha : Et Léon Degrelle, bien sûr, quand il est arrivé sur le... sur le... sur la scène politique, il était honni chez nous. Et on avait... Nous aussi on se... on se réjouissait à la pensée que "le 11 avril : chute de grêle" [Degrelle]. Tu connais pas ça ? Oui, oui, c'était les... les élections... Déjà à l'époque, j'étais... j'étais frappé par les slogans. Les affiches au moment des élections nationales : c'était Van Zeeland contre Degrelle et alors Van Zeeland avait mis des affiches partout : le 11 avril chute Degrelle. Les fameux... comment dirais-je ? Tu sais... c'était un slogan extraordinaire !

Jacques Déom : Je reviens un peu en arrière...

Haïm Vidal Sephiha : Tu fais ce que tu veux !

Jacques Déom : Oui, oui. Comment est-ce que tu qualifierais en fin de compte la religion de tes parents, la religiosité ? Est-ce qu'elle était...

Haïm Vidal Sephiha : Elle n'était pas... Elle n'était pas orthodoxe. Certainement pas. On... on... La preuve, c'est qu'on ne mangeait pas casher. Par moments, quand mon père avait des crises religieuses, voilà... Mais le casher était tellement cher avec six gosses. Casher, c'est beaucoup plus cher que le reste. Aujourd'hui peut-être, parce qu'il y a même de grands magasins casher. Mais jadis, c'était pas possible ! On avait... Quand on habitait avenue... rue Théodore Verhaegen, on avait à la chaussée de Forest, on avait un ami qui s'appelait Perel, qui faisait partie de la Gordonia, qui malheureusement a été déporté et n'est pas revenu. C'était un garçon formidable. Eh bien ! On allait parfois chez Perel, qui était une espèce de boutique de bric-à-brac... comment dirais-je ?... de bazar, tu sais, mais c'était pas... c'était pas pour le côté... pour le côté casher. C'est parce qu'on y trouvait des éléments qu'on trouvait pas ailleurs. Ça remplaçait l'Espagnol de jadis !

Jacques Déom : C'est ça, d'accord. La vie était financièrement difficile en famille ?

Haïm Vidal Sephiha : Je crois que c'était très difficile. Je crois que c'était très difficile. On recevait à peine de l'argent de poche, les enfants. Mais il faut dire encore une fois : je ne peux pas comparer, dans la mesure où nous étions six gosses et que mes sœurs ont commencé très tôt à travailler. Mes sœurs, bon... Adèle, l'aînée, avait fait l'école professionnelle, de ??? par là. Mais aussitôt sortie de l'école professionnelle, elle était devenue vendeuse au Bon Marché. Voilà. Mais je me souviens qu'à l'école professionnelle, elle avait appris à faire des gaufres notamment. Elle nous faisait des gaufres ! Voilà. C'était extraordinaire. Et elle m'apprenait également des... des chansons françaises bien sûr. "J'ai reçu ce matin / un joli petit train. / Saint Nicolas nous l'a donné ! / J'en suis encore émerveillé !" Des choses comme ça, tu vois. Et c'était... Du point de vue de l'école, j'ai des souvenirs

extraordinaires d'un instituteur qui s'appelait De Waelhens et que j'ai retrouvé après la guerre. C'était un homme d'une douceur extraordinaire, qui travaillait??? à la maison, d'une douceur extraordinaire. Et il... je l'ai retrouvé après la guerre au parti socialiste à Forest. Et lui, il nous chantait une très belle chanson, pleine de mélancolie. Pour moi, c'était pleine de mélancolie : "Oh ma chère maison, / mon nid, mon gîte ! / Le passé t'habite, / oh ma chère maison ! / Oh ! petit nid discret, / d'année en année / bien des maisonnées / défilent à l'horizon. / Tu verras grandir / et fleurir ta porte/ de joies, de misères / qui nous... portent. / Car la vie et la mort / ont les mêmes frissons..." Tu te rends compte ! A l'âge... A l'âge de 7, 8 ans, je chantais ça ! Sans comprendre ! Je ne discutais pas... Et cet homme était d'une douceur extraordinaire. Et j'ai compris plus tard pourquoi il était au parti socialiste. C'était le représentant même de l'humanisme socialiste.

Jacques Déom : C'est ça. On va revenir tout de suite à... sur cette... Est-ce que tu te souviens d'avoir eu faim à la maison, par exemple ? D'avoir manqué de quelque chose, matériellement parlant ?

Haïm Vidal Sephiha : Non. Je sais très bien que papa et maman trouvaient toujours un moyen de... d'assouvir notre faim. Lorsque, par exemple, ils manquaient de moyens, eh bien, le soir, c'était du café au lait - et non pas un repas normal - avec un morceau de chocolat et un morceau de pain. Et le chocolat servait d'ingrédient. Et moi, je me souviens toujours : mon chocolat, je le mettais dans mon café au lait. Et j'ai gardé cette habitude. J'adore... J'adore le chocolat dans mon café. Tu vois ! Ça, ce sont des histoires de gosses, hein ! C'est la madeleine de Proust, hein !

Jacques Déom : Exactement ! A cette époque-là, l'Espagne, ça veut dire quoi pour toi ?

Haïm Vidal Sephiha : Mais l'Espagne, ça veut dire tout de même pour moi mes origines, malgré tout.

Jacques Déom : Tu situes tes origines où ? En Turquie, en Espagne ?

Haïm Vidal Sephiha : Ah beaucoup plus en Espagne ! Beaucoup plus en Espagne ! Parce que papa et maman parlaient de l'Espagne. Il n'y avait pas, comme ils disaient, le herem sur l'Espagne. C'est pas vrai ça. Le herem, c'était sur l'Espagne catholique, bien sûr, les rois catholiques. Mais il y avait toujours cette nostalgie de l'Espagne. Pour eux, la nostalgie était beaucoup plus forte pour... comment dirais-je ?... pour la Turquie, bien sûr. Maman surtout. Son Bosphore. Mais l'Espagne, ça importait... ça importait, ne fût-ce que par la langue. La langue. Ils savaient très bien que la langue espagnole que nous parlions... D'ailleurs, on l'appelait l'espagnol tout court, hein ! C'était pas el djudezmo, ni el djudio, hein ! Voilà ! C'était... De temps à autre venait le mot djudezmo. Le mot ladino, on ne l'utilisait pas. Uniquement pour la Haggada de Pessach, bon. C'était important et ça s'est renforcé avec la guerre d'Espagne. Avec d'ailleurs cette chose extraordinaire, lors de la guerre de... Il y avait toujours également l'élément juif intervenait. Tu sais, c'est très composite finalement. L'élément juif intervenait notamment à cause de ce "este anyo aki a el anyo el vinien en tyerra de Israel" Et surtout, en 19... on avait chez nous également le tronc du Keren Kayemet. Et ça s'est renforcé avec l'exposition de 1935, où il y a eu un... le premier pavillon... [Sonnerie du téléphone.]... le premier pavillon juif. Le premier pavillon d'Israël. [Sonnerie.] Extraordinaire, ça. On attend un moment ? Alors... Autrement dit, on peut dire c'est composite hein ! C'est composite. Moi, je sais que

mes parents me disaient ça que, lorsque je m'endormais, je parlais d'Israël. On avait appris, bien sûr, à chanter l'Hatikva. On la chantait en judéo-espagnol. Attends un peu : [chantant] "oyi hermanos dispersos por el mundo / kual deve ser nuestra tenacidea / y ael??? ojos ke miran a lo viente / y al Sion que nuestros padres han pedrido".

Jacques Déom : Où avais-tu appris ça ? En famille ou... ?

Haïm Vidal Sephiha : En famille.

Jacques Déom : En famille !

Haïm Vidal Sephiha : En famille. "Esta esperansa nos era pedrida / esta esperansa eterna y sacrosanta / da voltar a la tierra prometida / ande David fundo la ciudad santa". C'est tout de même extraordinaire !

Jacques Déom : Ton père avait envisagé éventuellement d'aller...

Haïm Vidal Sephiha : Non ! Non, mais c'était un sentiment de solidarité totale, quoi... C'était... Il la considérait tout de même comme sa seconde patrie. Qu'en a-t-il été en camp de concentration ? Là je ne sais pas. C'est Jacques qui l'accompagnait, hein. Tu sais que Jacques [pressenti pour une interview pour la F.M.C.] n'est pas... Il n'est pas prêt à se faire interviewer, hein ! Je te le signale tout de suite. Il m'a dit : «Tu lui diras tout ce que je peux dire, moi.». Non, parce qu'il n'est pas bien du tout. Pas bien du tout. Mais tu peux encore me poser les questions que je lui poserai. Tu peux me faire une liste de questions.

Jacques Déom : C'est entendu.

Haïm Vidal Sephiha : ... que je lui poserai.

Jacques Déom : Tu te souviens quand tu es rentré à l'école ?

Haïm Vidal Sephiha : Ah oui ! Ah oui ! Ça a été terrible ! Parce que je suis arrivé à 5 ans et demi. Comme j'étais né en janvier, [sonnerie du téléphone] j'ai devancé d'une demi année. Et l'instituteur qui s'appelait Van Wayenberg, je me souviens même de lui, qui a eu un procès après d'ailleurs pour d'autres raisons, Van Wayenberg m'a appelé au tableau. Comme Haïm s'écrivait avec H... Et il m'a appelé au tableau en disant : «Ha-ha-hatchoum au tableau !». Tous les... tous les gosses de rire. Et moi de pleurer. C'était mon premier grand traumatisme. Et je suis rentré à la maison, parce que l'école N°7... La maison où nous habitions donnait sur la cour de l'école n°7 avenue Paul Dejaer. Je suis rentré à la maison en pleurant et en disant [voix haut perchée] : «Kero trokar de nombre ! Kero trokar de nombre !». [Je veux changer de nom !] Et ma mère m'a dit : «Ijiko, provo, tyenes otro nombre ! Te vamos a llamar Vidal !». [Mon pauvre petit, tu as un autre nom ! On va t'appeler Vidal !] Parce que dans... sur l'état civil, j'ai Haïm Vidal, dans l'ordre Haïm Vidal. Et pas Vidal Haïm. Et c'est pour ça que je me suis appelé Vidal, alors qu'avant on m'appelait Haïm. Oui, dans ma famille du côté de ma grand-mère, on continuait de m'appeler Haïmiko, ce qui fait rigoler les Espagnols bien sûr ! Haïmiko ! Euh ! Sinon c'était Vidal et Vidaliko petit à petit. Aussi Mimi éventuellement : Haïm, Mimi ! Tu vois ! Des choses comme cela. Mais Haïmi, c'est Haïm. Tu y verras quand je te passerai le... C'était absolument caressant, Haïm ! C'était caressant, mais j'ai... j'ai tout de même été

traumatisé par ça. Puis j'ai eu des aventures ultérieures que j'ai écrit là-dedans justement [montrant certains des documents en annexe] comment... comment finalement j'ai compris petit à petit que... Récemment encore, j'ai reçu une lettre de la mairie de Paris au nom de monsieur Henri Vidal Sephiha. Oui, parce que Henri Vidal, c'est un acteur. Vidal, tu vois. Voilà.

Jacques Déom : Comment as-tu vécu l'école primaire, à part cette entrée catastrophique en matière ?

Haïm Vidal Sephiha : Oh à part ça très très bien. Très très bien. Je vais te dire aussi, à l'école primaire, donc c'est en première année d'école primaire que j'ai fait ce voyage à Fontainebleau avec mes parents. Et alors c'était une des premières... comment dirais-je ?... hontes de ma vie. Parce que je ne savais pas ce que mon père et ma mère avaient raconté à... à mes parents... euh ! à mes enseignants pour aller... pour m'absenter. Toujours est-il que je reviens avec une belle écharpe que j'avais... que j'avais obtenue à Fontainebleau. Et l'instituteur me demande : «Qu'est-ce que tu as eu ?». Mais je savais pas qu'il voulait dire... dans le sens de : qu'est-ce que tu as eu comme maladie. J'ai dit : «J'ai eu cette très belle écharpe !». Et là j'ai vu les yeux de... et j'ai compris que je m'étais gourré ! Et j'ai rougi, tu vois ! C'est une des premières hontes de ma vie ! [Rires.] C'est très drôle hein ! C'était une écharpe multicolore, tu sais... Voilà ! Qu'est-ce que tu as eu ? Et alors j'ai eu un professeur, en 4^{ème} année, qui s'appelait Mirjolet. Monsieur Mirjolet. Et monsieur Mirjolet portait toujours son chapeau en classe. Pourquoi ? Parce qu'il avait la tête toute nue, et il nous racontait comment, à la guerre de 14-18, une bombe était passée tout près de lui et lui avait enlevé tous les poils. Et qu'il était obligé de porter son chapeau. Il était d'une humanité extraordinaire, mais il savait lancer des piques. Il faut dire qu'à l'époque, les deux écoles s'interpénétraient, l'école des filles et l'école des garçons. L'école n°8, c'était une école... Et on se voyait quand on passait. Je m'excuse : je suis obligé de parler de moi. J'étais un très beau gosse, un très beau petit gosse, noiraud comme cela, voilà, et les filles qui étaient dans les grandes classes avec mes sœurs disaient : «Regarde comme il est beau ! Regarde comme il est beau !». Quand je... Voilà ! Et Mirjolet avait dû remarquer cela. Et un jour, il a lancé : une belle tête, mais rien dedans, en grec, tu sais. Je sais pas : orèa kéfalè ou quelque chose comme ça ! Et j'ai senti la pique pour moi. J'ai senti. Et depuis ce moment-là, je me suis dit : Vidal... Très mal exprimé bien sûr - Ça voulait dire : ne... ne te fie pas à ta beauté, que ce ne soit pas ton seul bagage. A tel point que c'est... à... comment dirais-je ?... bien après que je comprends ça. Les filles, je les regardais à peine ! A la Gordonia, les filles, je les... alors que j'avais tout de même, j'avais 19 ans, hein ! 18 ans, je les regardais à peine les filles, hein ! Je voulais pas me laisser.. euh tenter, tu vois. Et les filles disaient : «Il est fier !». Et j'ai compris plus tard que c'était à cause de cela ! Qu'il ne fallait pas que... comment dirais-je ?... ma beauté ou disons mes attraits physiques fussent... euh ! comment dirais-je ?... les seuls éléments de ma réussite dans la vie. Voilà. Tout de même intéressant !

Jacques Déom : Sur l'école primaire, tu as des choses à raconter, éventuellement ? C'était ton premier contact en dehors du milieu... ?

Haïm Vidal Sephiha : Ah non ! J'avais eu le jardin d'enfants, tout de même, j'avais eu le jardin d'enfants. Non, mais j'ai oublié une chose très importante dans mon enfance. C'est que maman étant malade, maman étant très malade, dès la naissance... juste après la naissance du dernier enfant, de Jacques, avec d'ailleurs de son côté des vues un peu... euh ! idiotes, je dois le dire. J'attaque pas ma mère

avec ça. Disons que la naissance de Jacques a été une naissance douloureuse et qui a provo... qui a... qui est au départ de sa maladie. Disons que sa maladie s'est prépar... s'est révélée après... a fait que Jacques, malheureusement, n'a pas été un enfant mal aimé [sic]. Et il y a un comportement tout à fait différent entre Jacques et moi. C'est que Jacques déteste ma mère et moi je l'adore. On se comprend tous les deux très bien. Ce sont des choses qu'il faut... qu'il faut dire. C'est pas... Je déballe pas là, c'est simplement un exemple humain. Et maman étant très malade - elle avait une maladie nerveuse - très souvent mon père venait nous chercher au... au... au cours de religion le dimanche matin pour dire : maman se meurt. On était toujours dans les hôpitaux, l'hôpital Molière là-bas à Saint-Gilles... à Forest. Hein ! Euh ! ... de telle façon que très tôt, Jacques et moi - Jacques devait avoir 2 ans, moi 3 ou 4 ans, 5 ans, j sais pas, 4 ans - on a été envoyés pour décharger un peu la famille, dans une... dans un home d'enfants en pays flamand, à Kontich dans la province d'Anvers. Et on revenait ne parlant plus ni français, ni flam... ni français, ni judéo-espagnol ! Il fallait reconquérir ma mère ! Et c'est pour ça qu'il y a une légende dans ma famille - et j'ai cette photo à la maison - où on m'a photographié avec de vieilles chaussures, une casquette et une pipe, un peu comme le Kid de Charlie Chaplin... des chaussures déchirées, éculées, des chaussettes qui retombent. Pourquoi ? Parce que chaque fois - ça s'est produit deux fois - chaque fois que je rentrais de Kontich, j'allais rechercher mes vieilles chaussures. C'est en quelque sorte l'attachement à la mère, hein ! C'était retrouver ma mère. Et forcément, retrouver ma mère, c'était également réapprendre ma langue. D'où... - et là Hassoun, que tu as connu, Hassoun, le psychiatre qui est malheureusement mort, qui était un homme remarquable - m'a dit : «Mais oui, Vidal, ton goût des langues, ça vient de là. Ton goût des langues, c'est chaque fois une reconquête de ta mère.». Tu vois ! Tout de même extraordinaire, hein ! Voilà. Ce que Jacques n'a pas, puisque Jacques avait à peine la parole à ce moment-là, tu vois ? Bien que le goût des langues lui soit venu aussi après, bien sûr, mais c'est pas le même système, si tu veux.

Jacques Déom : D'accord. A Kontich, qu'est-ce qui se passe ? Tu rencontres des gens...

Haïm Vidal Sephiha : Mais je me souviens pas ! Je me souviens pas. Nous, nous étions en prison. C'était des sœurs, tu sais ! Je me souviens d'une chose. Je me souviens d'une chose : c'est que les sœurs s'occupaient très peu de nous. Jacques et moi, nous étions l'un à côté de l'autre dans deux lits de fer comme cela et nous avions très soif. Et je me souviens - on avait un pispot, hein, un vase de nuit, sous le lit - je me souviens m'être levé et avoir bu mon urine ! Et cette scène m'est revenue des années après, lorsque dans les trains de la mort, j'ai bu ma propre urine. Le lien s'est fait aussitôt. Tu te rends compte ? De l'âge de 4 ans peut-être, à l'âge de 20... j'allais avoir 22 ans à ce moment-là, dans les trains de la mort ! Tout à coup, le lien s'est fait

Jacques Déom : Les sœurs, là, c'était ton premier lien... rapport j'allais dire avec le monde catholique comme tel, ou bien... ?

Haïm Vidal Sephiha : Sincèrement, je ne sais plus. Sincèrement, je ne sais plus. Je crois que... on n'avait aucune.. On n'avait aucune... comment dirais-je ?... aucune hostilité à l'égard du monde catholique, pas du tout. Pas du tout.

Jacques Déom : Le secondaire. Nous entrons dans le secondaire...

Haïm Vidal Sephiha : Oui, en réalité, le secondaire, c'était pas le secondaire immédiat. Parce que De Waelhens, qui était un homme plein d'humanité, ne voulait pas obliger mes parents à dépenser trop d'argent quand j'ai terminé mes études primaires. Il a appelé papa et il lui a dit : «Ecoutez ! Vidal, c'est un excellent élément. Mais enfin, étant donné que c'est trop cher les... le lycée...» - on payait à l'époque...- «je vous conseille de l'envoyer au 4^{ème} degré, à l'école Morichar.». De telle façon que j'ai fait l'école Morichar, où j'ai été, je m'excuse, brillant. Mais... ce qui m'a permis également, de faire des travaux pratiques : ferronnerie, menuiserie, etc., modelage, de telle façon que je pouvais acquérir en même temps une culture des mains, une culture manuelle et, à la fin de mes études à l'école Morichar, l'instituteur - qui était un nain, qui s'appelait monsieur Bollekens...- Bollekens, qui m'adorait, mais qui n'aimait pas Jacques... Voilà c'est comme ça ! Il disait toujours : «Prends exemple sur ton frère !». C'est... Et ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que Jacques ne m'en a jamais voulu, c'est ça qui est extraordinaire ! Et alors Bollekens a dit à mon père : «Il faut que Vidal fasse des études supérieures. Il faut l'envoyer au Lycée.». Mais bien sûr, je n'ai pas pu sauter en 4^{ème} ! Mais comme j'avais une année d'avance, j'ai sauté en 5^{ème}, avec comme professeur de français un type que j'adorais alors qu'il était fasciste : c'était le professeur Defernet. Je ne sais pas si tu connais ce nom. C'était un professeur, Defernet. Qui avait épousé une Italienne et qui avait des idées fascistes sans être antisémite. Il m'adorait ! Il m'adorait ! Et c'est lui qui m'a révélé l'existence de la communauté de Rhodes !». Lui le savait ! Il m'a dit : «Il y a une université à Rhodes. Et j'ai même suivi ses cours du soir d'italien, parce qu'il donnait des cours du soir d'italien. De telle façon que j'ai fait de l'italien en cours du soir avec Defernet. Et j'avais comme voisin de classe... comment ?... quel est son prénom encore ? Marcel Broodthaers, le... le peintre. C'était mon voisin ! De classe ! C'est un ami ! Et Marcel Broodthaers était toujours dégueulasse. Il puait même par moments et il (r)appelait??? Caroline, le ménage de Caroline, tu vois, des choses comme ça. Mais on s'aimait beaucoup, Marcel Broodthaers et moi, que j'ai connu presque jusqu'à sa mort. Et il se fait qu'on était nés tous les deux le 28 janvier et lui un an plus tôt... un an après moi. Puisque j'avais sauté de classe. Donc j'ai de très beaux souvenirs. C'était un bon poète, hein, Marcel Broodthaers. Bon. Voilà. Ça c'était en quelque sorte... Et je ne pouvais pas faire des études anciennes. J'étais en modernes.

Jacques Déom : Comment est-ce que ton père a accueilli cette idée que tu devais faire des études ? Est-ce que lui avait un projet précis pour toi ?

Haïm Vidal Sephiha : Non, il n'avait pas de projet. Non, non. Non, non. Non. Il savait que j'étais brillant. Il savait que je semblais être l'élément le plus brillant et lui, il voulait favoriser les études de son... de son fils, tu vois ! Voilà. Et alors je suis allé jusqu'au bout, jusqu'en... jusqu'en première année avec le bac - j'en ai parlé, je crois, l'autre soir avec toi - mais enfin on en reparlera ici. Le bac belge, disons, hein. Et à mon retour de France, puisque j'ai connu 1940 et le départ de ce qu'on avait appelé des C.R.A.B.S., je crois, ou les C.R.A.B.S., je sais plus exactement. Bon. En 1940, lorsque les Allemands ont attaqué la Belgique, le 10 mai 40, le gouvernement belge a décidé d'abord de résister : ils n'ont pas pu. De telle façon qu'ils ont décidé de faire prendre les trains... le train à Roulers, la ville de Roulers, qui devait être le centre de réunion, par tous les jeunes de 15 ans à 35 ans. Belges. Et nous nous sommes rendus... Mais finalement on n'est pas arrivés à Roulers. On a eu un assaut des trains à la gare du Midi. Finalement, notre train est allé dans les Flandres, c'est vrai, mais il a fait tout le tour par Dieppe, etc., pour arriver à Toulouse. Autrement dit, moi j'ai connu, si tu veux, l'évacuation des jeunes Belges. Mais j'étais considéré

comme mobilisé, mais finalement on nous a installés dans des... C'est autre chose, ça.

Jacques Déom : On y reviendra. Pendant ces années où tu as 14, 15, 16 ans, combien de langues parles-tu, connais-tu, étudies-tu ?

Haïm Vidal Sephiha : J'étudie : le flamand, le français, bien sûr, ça va de soi, le judéo-espagnol, langue familiale, l'espagnol, l'anglais, l'allemand, l'italien, et l'hébreu, ce que j'avais appris de l'hébreu très élémentaire, l'hébreu liturgique, c'est tout : "Chema Israel ! Adonaï Eloheinou", qu'on avait appris à traduire... à anonner comme ça, tu vois, c'est tout. C'est tout. Turc... Non ! Le turc, c'était la langue... comme dirais-je ?... de mes parents entre eux lorsqu'ils voulaient dire des choses qui ne devaient pas être accessibles aux enfants. Alors petit à petit, on relevait des mots, bien sûr ! Voilà. Parfois, ils parlaient grec entre eux aussi. Grec moderne bien sûr.

Jacques Déom : Quand tu parles de religion, tu la situes toujours dans le domaine familial. Est-ce que tu allais à la synagogue ?

Haïm Vidal Sephiha : Ah oui, bien sûr ! Non, non, la synagogue... Alors bon. Il y a eu cette période disons très religieuse de mon père : on allait tous les samedis. Mais la communauté séfarade - on avait une communauté séfarade à Bruxelles - la communauté séfarade de Bruxelles n'avait pas sa synagogue. Alors que ceux d'Anvers, qui étaient plus riches, avaient leur synagogue séfarade. Bon. De telle façon que la... com... la synagogue de Bruxelles, rue de la Régence, cédait à la communauté séfarade le petit oratoire qui se trouve rue Joseph Dupont. Et ça c'était notre oratoire du samedi, où j'avais fait d'ailleurs ma Bar Mitsva. Mais pour les grandes fêtes, comme on n'avait pas... on ne pouvait pas occuper la grande synagogue, la petite synagogue ne suffisait pas, parce que bien sûr pour les grandes fêtes... On louait une salle généralement au Palais d'Egmont - au Palais d'Egmont, là tout près - qu'on couvrait de tentures, que sais-je ? Et c'est là que se passaient Roch ha-Chana et Yom Kippour avec une tribune pour les femmes, etc. Tu vois ? Avec une teva, avec ... Le président à l'époque, c'était Benzonana, qui lui-même était également marchand de tapis. C'était un des richards. Tu sais, finalement, toute la hiérarchie était plutôt commerciale. Elle était au niveau des biens, et à la synagogue...

Jacques Déom : Il y avait beaucoup de judéo-espagnols, ici ?

Haïm Vidal Sephiha : Beh écoute ! La synagogue était pleine. Mais je peux pas te dire combien il y en avait. Je peux pas te dire combien il y en avait. Mais là, il faudrait peut-être chercher les archives. Mais en tout cas, c'était une synagogue séfarade presque exclusivement judéo-espagnole. Il y avait bien, de part et d'autre, un Algérien... que sais-je ?... mais peu de nord-africains. Alors qu'aujourd'hui les Séfarades, hein ! c'est en fait les "Séfarabes", hein ! Bon. Je ne les attaque pas en disant ça. J'essaie de faire une distinction. Et mon père qui... Et là c'est intéressant. Mon père, qui connaissait la hazanout et qui voulait aussi, de temps à autre, moderniser un peu les chants liturgiques - où avait-il appris ça, peut-être au Brésil, je ne sais pas. En France aussi - mon père avait décidé de faire une chorale entre les trois filles et les trois garçons. Et [bruit du fauteuil] là-bas, tu sais... Ça m'embête, ce bruit, hein ! Là-bas... comment dirais-je ?... au Palais d'Egmont, à des moments bien déterminés, il dirigeait notre chorale. Par exemple, lorsque on levait la Thora pour montrer, on chantait : [chantant] "vez ota Thora che nasa Moshe lifne benei

Israel." Et puis de même lorsqu'il y avait la sortie des... heu ! Comment dirais-je ?... des rouleaux, on chantait le psaume : [chantant] "avour Adonaï benei rim???" C'est benei chez nous, c'est pas bnei, hein ! Y a pas de e muet chez nous. On connaissait... On connaissait tout ça par cœur. Papa nous faisait chanter, tu vois ? Et ça s'est fait, je crois, plusieurs années de suite. Et il faut dire... Là, c'est important. Et les photos se trouvent au Musée juif, celui qui va changer de place maintenant... qui malheureusement est tenu par quelqu'un qui est incompetent, mais ça fait rien... Il n'a pas les qualités pour... Les photos de ce moment extraordinaire : en 1942, les... les arrestations ayant commencé - Malines s'est ouvert en août 42 - papa avait décidé... On n'avait plus de synagogue... Papa avait décidé de faire Rosh ha-Shana et Yom Kippour à la maison. On habitait rue Théodore Verhaegen. C'était un appartement belge, bruxellois plutôt, une enfilade, tu sais, plusieurs pièces. Et comme mon frère était très bricoleur, il a fait des arcades partout, de telle façon qu'on avait toute une enfilade. Et c'est là que papa avait organisé Yom Kippour et Rosh ha-Shana en disant... en téléphonant aux Judéo-Espagnols de Bruxelles, pas tous, au moins pour avoir le minyan : vous venez par petits groupes et nous allons organiser les offices. Et on a encore des photos de l'époque. Des photos dont on fait les agrandissements que j'ai... que nous avons remises à Dratwa de... de... donc de... du Musée juif. Est-ce qu'ils les a exposées ? Je n'en sais rien. C'est tout de même... Il m'a fallu des années pour que... comprendre que ça c'était un acte de résistance de la part de mon père ! Et je l'ai dit à un colloque en Sorbonne, parce qu'il y avait eu un colloque sur la prière - et j'ai montré que ça c'était un acte... que par la prière on pouvait résister, tu vois ? Alors que tu sais bien que je suis très loin de... Je suis plutôt un athée, tu le sais bien. Mais là, on sent qu'il y a quelque chose. On sent que la prière, la liturgie, ça fait partie intégrante du judaïsme. Et ça fait partie également du panorama juif, que l'on soit athée ou pas. Voilà.

Jacques Déom : Ton père occupait des fonctions formelles dans la communauté ?

Haïm Vidal Sephiha : Non. Non, non, non, non, non, non, non, non. Ça pas. Non, non, non, absolument pas. Mais enfin, il était membre à part entière et on comptait beaucoup sur lui. La preuve, c'est que on l'avait... On l'avait... Et on avait comme hazan le père de la petite Cohen, que tu as vue l'autre soir [au cours que le témoin professe à l'Institut d'Etudes juives], Rivka Cohen, qui a écrit *Mon enfance séfarade*. Pas le père ! Le grand-père. Le grand-père, qui s'appelait Passi, Passi et qui a son portrait d'ailleurs également au Musée de la caserne Dossin. On le voit. Il a son portrait là. Il a survécu à la guerre. Elle l'explique très bien, Rivka Cohen. Et c'est pour ça que j'ai été tellement touché par le roman de Rivka Cohen, que j'ai préfacé, tu sais bien, et je lui dis : «Il faut l'éditer», parce que je retrouvais toute la vie avec... avec monsieur Passi, qui était un homme très religieux, tu sais, type bien comme cela, mais qui était d'une bonté extraordinaire. Tu sais, la religion peut s'accompagner heureusement de la bonté. Ce n'est pas toujours le cas, mais c'est comme ça.

Jacques Déom : Tu as d'autres souvenirs de... communautaires comme tels ? Tu évoquais à l'instant la hiérarchie par l'argent ?

Haïm Vidal Sephiha : Oui, c'est ça ! Mais tu sais, moi je m'en rendais pas très bien compte. Mais je sais très bien que Benzonana, qui était le président de la communauté... Nous, les gosses, on l'aimait pas beaucoup, parce qu'il semblait ne pas aimer les gosses, hein ! Puis, les gosses ça crie, ça... Chaque fois, il tapait sur son livre de prière, hein, hein ! Voilà ! Tchouch. Et puis, on s'était même inventé, à

la fin de Yom Kippour, au moment où on sent enfin que le jeûne va se terminer et qu'on va pouvoir s'en aller, on chante : [chantant] "El nora alila" hein ! Je sais pas si tu connais ce chant ? Alors c'est "El nora..." Dieu de... Dieu de... de terreur, etc. [chantant] "El nora alila, El nora alila, la la la la..." Et nous, on chanta... on chantait : "elle aura des lilas, elle aura des lilas, mais toi Benzouana, toi tu n'en auras pas !" Voilà, tu vois ! C'était également intéressant de voir ces choses là. D'ailleurs, je sais que mon père également il chan... des choses un peu dures, hein ! Il nous racontait comment, quand il était au Talmud Thora, à Istanbul, il... il ??? également : "laou lakhem" [???], tu vois laou lakhem en hébreu. Et ils ajoutaient : "el khakham es [le rabbin est] pezevek". Pezevek, c'est un mot turc qui signifie en réalité... Chez nous, ça signifie salaud, mais ça signifie en réalité un intermédiaire, là, tu vois, un... un ... Comment dit-on ça encore ? Un... *La Celestina*...

Jacques Déom : Ah oui d'accord ! Un entremetteur !

Haïm Vidal Sephiha : Entremetteur, c'est le mot que je cherchais ! Maquereau ! Maquereau. Des choses comme ça. Autrement dit, je crois qu'il doit y avoir tout un humour de ce type là, tu vois, un humour de consonance, tu vois.

Jacques Déom : Et quand on dit : la communauté judéo-espagnole de ton enfance, pour toi, l'image est positive ?

Haïm Vidal Sephiha : Absolument ! Absolument !

Jacques Déom : Tu n'as pas gardé de... ?

Haïm Vidal Sephiha : Non, non, non. Elle avait une certaine solennité, parce que, bien sûr, pour Yom Kippour certains venaient en gibus, hein ! Qu'est-ce que tu penses, toi ? Avec un un... smoking. Et puis ça me rappelle aussi le passage... Parce que le grand rabbin de Bruxelles - Berman il s'appelait. Je ne me souviens plus de son prénom maintenant... Qui a écrit un bouquin d'ailleurs, que je dois avoir à la maison - eh bien ! Berman faisait le tour des synagogues avec son chapeau de réformiste là, ses Tables de la Loi ici, hein [sur la poitrine], ce qu'ils appellent la masette, hein ! Bon. Et alors il venait : chers frères et sœurs ! Tu vois, comme ça ! Et il faisait son discours. Il allait comme ça de synagogue en synagogue et moi j'avais plaisir à l'écouter, parce qu'il avait été mon professeur ! Il avait été mon professeur au cours de religion de... La dernière année, c'était le rabbin Berman ! Tu comprends : le rabbin Berman a terminé son cours de religion... à l'initiation religieuse comme on dit. C'était tout de même extraordinaire, parce que c'était un homme de qualité, un savant, etc. Bien que il lui arrivait de dire : «Nom de Dieu ! Je vous défends de jurer ici !». [Rires.] Et alors, là aussi, dans mon enfance, c'est que toutes les filles étaient passées par là, hein ! Elles avaient fait leur communion en blanc ! A la synagogue de la rue Joseph Dupont. Je ne sais pas si ça s'appelle encore comme ça. Aujourd'hui, ça s'appelle Bat Mitsva... Ça n'existait pas, la Bat Mitsva, hein ! avant guerre. Ça n'existait pas, je t'assure ! Il y avait que... La Bat Mitsva, je crois que c'est une... On a... On a inventé ça ??? On a voulu... comment dirais-je ?... rendre... rendre... comment dire ?

Jacques Déom : Solenniser ...

Haïm Vidal Sephiha : Non, non, c'est pas ça que je veux dire. Euh, le féminisme a peut-être fait que l'on inventa quelque chose de correspondant à la Bat Mitsva. La

Bar Mitsva, c'est pour le garçon. On a créé la Bat Mitsva, tu vois. Mais ce que faisait les réformistes, puisque c'était une synagogue réformée - pas si réformée que cela d'ailleurs, pas aussi réformée que les réformistes d'aujourd'hui... Eh bien ! c'était une initiation religieuse à la synagogue de Bruxelles avec les filles et les garçons. J'ai fait ça aussi. Et on nous faisait chanter des chants véritablement protestants. [chantant] "Bénissez-nous, Dieu de lumiè-è-re et..." Et on était à genoux ! "Eloignez de nous les malheurs / et que sur notre famille entière / la la la la la la la la / Gloire au roi de la natu-u-re !/ Gloire à lui dans l'éternité..." C'est pas des chants... des chants protestants, ça ? Hein, tu vois ! J'ai chanté ça !

Jacques Déom : Tu aimes chanter ?

Haïm Vidal Sephiha : Ah ! J'adore chanter ! Oui, oui...

Jacques Déom : Depuis la chorale familiale...

Haïm Vidal Sephiha : Oui, oui, oui, oui. Et puis non seulement ça. Il y a eu également la période sioniste, en pleine guerre, hein ! qui m'a appris... par laquelle j'ai pu apprendre des chants en hébreu, hein !

Jacques Déom : Quand as-tu adhéré à un mouvement de jeunesse ?

Haïm Vidal Sephiha : Uniquement... Ah si, il y a eu un mouvement de jeunesse à l'école, qu'on appelait au Lycée... qu'on appelait la Petite Aviation. Oui, la Petite Aviation. Il y avait des clubs d'aviation et on avait même un insigne et une carte. Et mon frère Albert se construisait de petits planeurs. Et on allait à la plaine des manœuvres, ou du côté du Cinquante... du Centenaire pour, disons, exercer les... voir comment volaient nos planeurs. Mais tout ça dans le cadre d'un club d'aviation qui m'a permis de faire à l'âge de... je ne sais pas... mon baptême de l'air. J'ai fait un baptême de l'air à l'âge de 15 ans peut-être, hein ! parce que j'appartenais à ce club. Et pour moi c'était extraordinaire de découvrir Bruxelles de l'avion. Il m'a fallu des années ensuite pour reprendre un avion. Et ce club était dirigé précisément par ce professeur Defernet??? Je ne sais pas ce qu'il est devenu. Je crois que, malgré tout, en dépit de son fascisme, il faudrait lui rendre hommage un jour. Parce qu'il était... C'était pas un fascisme raciste. Il croyait bien faire. Et puis, ça je t'en parlerai plus tard, il a proposé à mes parents de me cacher. Voilà.

Jacques Déom : Mais alors, pas de mouvement de jeunesse juif à cette époque-là ?

Haïm Vidal Sephiha : Non, absolument pas. Et jamais de jeunesse juif.

Jacques Déom : Par manque d'intérêt ou par...

Haïm Vidal Sephiha : Non. Parce que... Parce que j'avais pas été sollicité. Ce n'est que durant la guerre que j'ai été sollicité, parce que ma voisine - c'était Paulette Weinstadt, que tu connais probablement - que j'étais amoureux d'elle... A l'âge de 15 ans, ça bourgeoine. Eh bien... j'ai bourgeonné aussi, dirait l'autre. Et elle était ma voisine, rue Théodore Verhaegen. D'un étage à l'autre, on se parlait, tu comprends. Et c'est elle qui m'a entraîné dans le mouvement de la Gordonia. En 1941, je suis rentré... 42.

Jacques Déom : Comment est-ce qu'on vit en famille - tu en as parlé au passage tout à l'heure - les grands événements d'actualité ? D'abord l'Allemagne. Ce qui se passe en Allemagne.

Haïm Vidal Sephiha : Oui, alors là, je t'ai dit. En réalité, ça faisait l'objet de la discussion. On prenait la radio, parce qu'on avait la radio. Voilà. Et on écoutait les nouvelles. Mais papa, là aussi... Tu parlais tout à l'heure de la Turquie... Papa avait pris une radio avec des ondes courtes et il parvenait à prendre Radio Istanbul. Il écoutait Radio Istanbul en turc, tu vois. C'est dire que son intérêt se... comment dirais-je ?... perdurait, hein ! Et en même temps, les nouvelles à travers Radio Bruxelles, Radio Paris, Radio Luxembourg à l'époque, avec Adolphe et Adolphine. Il y avait des sketches comme ça. On aimait beaucoup. Et ça faisait l'objet des discussions. Mais moi, je me désintéressais un peu. Bon. Je savais très bien que c'était grave, mais... On pensait pas... On... Nous les gosses, on ne pensait pas à ce qui allait arriver.

Jacques Déom : Et du côté de tes parents, il n'y avait pas d'angoisse particulière ?

Haïm Vidal Sephiha : Pas encore. Non, non, non, non. Non, non.

Jacques Déom : Pour ce qui est des événements d'Allemagne, par exemple, ton premier souvenir c'est quoi ? Quelque chose qui t'ait frappé, c'était...

Haïm Vidal Sephiha : Mais...

Jacques Déom : La volonté... L'arrivée de Hitler au pouvoir, tu...

Haïm Vidal Sephiha : Non, mais déjà avant ! Non, non ! Déjà avant ! Déjà avant, parce que il y avait des déclaration antisémites ! Et moi, je me souviens que on entendait Hitler à la radio. Et moi, comme un imbécile, je dois dire, comme un imbécile, comme j'apprenais l'allemand, j'essayais d'imiter Hitler. Je disais : [imitant] "Millionen Deutschen... Wir wollen Kolonien, und so weiter..." Et parfois... Et parfois, je reprenais même le poème de Heinrich Heine en y mettant le ton d'Hitler ! : "Ich weiss nicht was soll es bedeuten..." etc., etc. Et les gens... Notre maison était uniquement une maison de Juifs, tu sais ! De Juifs polonais pour la plupart, rue Théodore Verhaegen, n°126. Ils se demandaient s'il y avait un fou là-haut ! Tu vois ? Et là il faut dire une chose, c'est que dans cette maison, un jour, je ne sais pas comment, j'ai ramené un disque du Lycée - quelqu'un me l'a prêté - où il y avait *A yiddische Mame*. Et je t'assure que j'ai passé le disque à la maison. Aussitôt, tous les Juifs de la maison sont venus nous voir en disant : on veut écouter, on veut écouter. Et là il y a eu le lien entre les Juifs ashkenazes et les Juifs séfarades. Parce qu'on a vu tous ces gens pleurer. Et pour moi, ce *A yiddische Mame* que trop facilement on considère comme du schmaltz - tu sais, ce qu'on appelle du schmaltz - pour moi, c'est très important, je dis : c'est pas vrai. C'est pas du schmaltz. Parce que moi, j'ai vu les êtres les plus endurcis pleurer en camp de concentration quand on commençait à chanter *A yiddische Mame*, tu vois. Alors pour moi, c'est très relatif l'histoire du schmaltz, comme c'est très relatif l'histoire de... d'André Gide, que pourtant j'apprécie beaucoup, qui disait : c'est pas avec de bons sentiments qu'on fait de bonnes œuvres. C'est pour ça, quand est sorti le film *Holocauste*, et qu'y a eu un tel... un tel... effet... notamment la perpétuation de la notion de crime contre l'humanité, hein ! - je ne sais plus en quelle année c'était - je dis que les bons sentiments, ils servent parfois à quelque chose. C'est vrai que c'est pas très bon le

film, la série, mais finalement, ça a eu cet effet. Dans l'Europe entière, même en Pologne il est passé.

Jacques Déom : J'en profite : tu parles de Polonais dans la maison. Tu comprenais le yiddish ? Ça t'intéressait ou pas du tout ?

Haïm Vidal Sephiha : Non, euh... Si, de temps à autre, je demandais à Weinstadt, monsieur Weinstadt, qui était un homme d'une très grande bonté aussi... je lui parlais en allemand. L'allemand que je connaissais. Alors je commençais à établir des correspondances, si tu veux. Comme je commençais à établir des correspondances entre l'espagnol que j'apprenais au ... à l'Athénée et mon espagnol, cela va de soi. Tu vois. Alors... Mais c'est plus tard, dans le cadre des... dans le cadre des... comment appeler ça ? des groupes sionistes que j'ai appris un peu plus de yiddish. D'autant plus que on nous disait à l'époque : "bist kayn Yid ! Vi kenstu zeyn a Yid ? Du redst nicht ken yiddish !" [Tu n'es pas juif ! Comment peux-tu être juif ? Tu ne parles pas yiddish !] Comme certains pensaient qu'on ne pouvait pas être juif si on ne parlait pas le judéo-espagnol. A Salonique. Maintenant il y a des légendes autour de ça. Il y a des légendes autour de ça à Salonique. Arrive un curé espagnol, qui a su qu'il y a là des vestiges de l'espagnol, comme une espèce d'archéologie de l'espagnol, si on peut dire, et qui s'amène à Salonique pour essayer de comprendre. Et alors il est entouré de gens. On parle espagnol. Il est en soutane. Et à un certain moment, il y a un Juif qui lui fait : pfff ! Un papas djudio ! Un curé juif ! Un curé juif ! Si, parce qu'il parlait juif ! Parce qu'il parlait le judéo-espagnol et que pour les Turcs - il ne faut pas l'oublier - les Turcs musulmans, la langue des Juifs, la langue espagnole, s'appelait le yaouditché, le juif. Voilà.

Jacques Déom : Avec ces... Polonais dans la maison, c'est ton rapport avec le monde ashkenaze qui se joue...

Haïm Vidal Sephiha : Oui, oui. Absolument. C'est là que ça a commencé. C'est là que ça a commencé. Bien que j'aie eu.. euh... j'ai eu rue Joseph Dupont avant ces rapports là... Parce que la rue Joseph Dupont... j'avais déjà terminé ma Bar Mitsvah et tout le reste, lorsque je suis arrivé rue Théodore Verhaegen. Et donc, lors des années antérieures, j'avais vu ces Juifs polonais dont on disait tant de choses, tant de mal... qu'ils étaient sales, etc. Et j'ai vu notamment des gosses qui venaient là, qui me faisaient pitié. Ils me faisaient pleurer. Je pleurais de les voir. Et là j'ai commencé à m'ouvrir à eux. J'ai dit : mais c'est pas possible ! Tu sais, dans... dans mon expression de l'époque. Si tu veux, il y a eu ce premier contact qui a été un contact choc, si je puis dire. Le choc de voir la misère, la misère beaucoup plus grande que la mienne bien sûr, hein ! Et c'est comme ça finalement... Des gosses qui s'exprimaient à peine en français à l'époque, tu vois, un peu comme ces personnages qu'on voit dans le ghetto de Varsovie, tu vois ! Voilà. Très souvent je pense à ça quand... Je relie les deux choses. Et plus tard, bien sûr, avec mon entrée rue Théodore Verhaegen, j'ai connu le monde... le monde... comment dirais-je ?... juif... C'est là que j'ai connu, je ne sais pas si tu le connais, Simon Blas. Tu le connais ?

Jacques Déom : Non.

Haïm Vidal Sephiha : Je l'ai connu gosse là ! Rue Théodore Verhaegen. Gosse, tu m'entends ! Aujourd'hui, c'est un grand ami de la famille. On ressasse ses souvenirs. Et ça a été un enfant... comment dirais-je ?... martyrisé par sa mère. Tu entends ?

Et le voir maintenant... Il est devenu chimiste. Je crois qu'il a pris sa retraite maintenant. Il était à la tête d'une grande affaire de chimie, voyageant partout... Mais je l'ai connu là. Je l'ai vu... comment dirais-je ?... Je vais pas dire je l'ai vu naître, tu vois... Donc j'ai vu des destinées là. J'ai vu la destinée de Paulette. J'ai vu la destinée de son frère, Isi Weinstadt.

Jacques Déom : On va s'interrompre...

Haïm Vidal Sephiha : Y ne faut surtout pas lui rappeler qu'il y avait des punaises chez nous !

Jacques Déom : [Rire.] On va s'interrompre un instant, si tu veux bien !

[Interruption : deuxième cassette.]

Jacques Déom : Vidal, je reviens à certains événements que tu évoquais tout à l'heure. C'est la présence à votre domicile de [Juifs] Polonais. C'était ton premier contact, en somme, avec le monde ashkenaze. Est-ce que tu peux évoquer la manière dont on se voyait d'un groupe à l'autre à ce moment ? Tu disais...

Haïm Vidal Sephiha : Avant... Avant les relations bien sûr. On pensait, bon, je ne sais pas si je le pensais, mais en tout cas il y avait une espèce de légende qui voulait que le Juif polonais fût... comment dirais-je ?... plus sale et plus sauvage que le Juif séfarde. Plus orthodoxe aussi, parce que, finalement, on peut dire que les Juifs de Turquie n'ont jamais été très orthodoxes. Alors il y avait tout ça. Il y avait peu de... relations. D'ailleurs on les appelait d'un nom turc : lekhli. Lekhli, ça signifie Polonais en turc. Mais moi, je ne savais pas. Pour moi, lekhli, c'était suzio, parce que... Suzio, ce qui signifie sale, un lekhli suzio. Pour moi, finalement, lekhli était associé à suzio, ça ne pouvait être que sale. Et plus tard, d'ailleurs, j'avais mis ça en relation avec l'hébreu meloukhlah, qui signifie sale, mais ce n'est pas du tout la même racine ! Pas du tout la même racine. Toujours est-il qu'il y avait cette image du monde ashkenaze. Et je te l'ai dit, finalement, petit à petit, grâce précisément à cette coexistence dans une maison peuplée presque entièrement de Juifs polonais et dans un quartier - puisque c'était à côté de la place de Bethléem - nous avons commencé à changer d'avis, du moins du côté de mes parents. Et puis, tu sais, entre Juifs tout de même, là l'animosité, ça dure pas longtemps. Il y a des relations qui se... qui s'installent. Il y a... on se saluait, bien sûr, hein. Ce n'était pas l'ignorance totale de l'autre... de l'autre. De telle façon qu'on peut dire que ça a favorisé les contacts. Et je ne sais pas, je crois avoir raconté tout à l'heure comment ce disque de *A yiddishe Mame* a servi finalement de lien et de révélateur de la sensibilité juive.

Jacques Déom : Est-ce que tu savais quelque chose, par exemple, de leur histoire ? De leur arrivée de Pologne... ?

Haïm Vidal Sephiha : Non. Absolument pas.

Jacques Déom : Toute l'histoire...

Haïm Vidal Sephiha : Non, non, non. Tout ça je ne le savais pas et ce n'est que justement grâce... puisque c'est par le biais de... de la famille Weinstadt que je suis

entré dans le monde sioniste... Disons le monde sioniste actif, hein ! Non pas de cœur ou sentimental que je suis rentré également dans le monde des Juifs polonais et travers eux j'ai eu ce qu'ils appelaient, eux, des *sikhot*, c'est-à-dire des conférences sur le judaïsme polonais et sur les autres.

Jacques Déom : D'accord. Je reviens à ma question de tout à l'heure à propos de la manière dont tu enregistres, toi-même et tes parents, les événements politiques. On a parlé de l'Allemagne. Est-ce que tu te souviens de l'avènement de Hitler au pouvoir en Allemagne et de ce que ça avait produit comme... ?

Haïm Vidal Sephiha : Non, non, mais ça.. ça... ça a produit une consternation des plus fortes. Et là, on a commencé à prendre conscience de... du danger. Donc de toute façon la France est forte, l'Angleterre est là, ils vont pas durer longtemps. On pensait vraiment... Ce qui a étonné plus tard... La ligne Siegfried, etc. "Nous irons pendre..." Nous vaincrons parce que nous sommes les plus forts. On était à quelques années de ces slogans, bien sûr. Et on le croyait vraiment. On le croyait vraiment.

Jacques Déom : Mais tout le délire du genre *Mein Kampf*, etc, est-ce que tu en savais quelque chose ?

Haïm Vidal Sephiha : Non, absolument pas. Absolument pas. J'avais simplement... comment dirais-je... les éruptions d'antisémitisme d'Hitler à travers les journaux, qui étaient reportées et transmises à travers les journaux et la radio, puisqu'on avait la radio à cette époque.

Jacques Déom : Tu apprenais l'allemand à l'époque. Pourquoi ?

Haïm Vidal Sephiha : Oui. Parce que... parce que je considérais que c'était une langue... On m'avait dit, plutôt, que c'était une langue importante pour la culture européenne et que... euh... il y avait là un avenir ouvert, quel que fût... quel que fût plutôt la... ma destination, scientifique ou littéraire, je n'en sais rien, et que ça me servait d'arme... de bagage... de bagage scientifique, disons. De bagage culturel.

Jacques Déom : Comment as-tu appris l'allemand ? Avec qui ? Est-ce que, par ce canal-là, tu avais des échos éventuellement de... de ce qui se passait en Allemagne ou... ?

Haïm Vidal Sephiha : Oui, on avait un professeur d'allemand et je me souviens plus de son nom - pourtant je m'en suis souvenu longtemps... "Altesheimer" hein ! [allusion à un propos tenu lors de l'interruption, touchant une création linguistique d'un témoin] non, non, qui nous disait, par exemple... On apprenait de Heine... des poésies de Heine dont notamment bien sûr *Die Lorelei*. Et il dit... il disait : je suis obligé que cette... de vous dire que c'est ohne bekannten Verfasser, sans nom d'auteur connu. Mais je vous dirai tout de suite que c'est Heinrich Heine. Aujourd'hui, en Allemagne, on continue de le chanter, mais on ne donne pas son nom, puisque on chante sur le Rhin [chantant] "Ich weiss nicht was soll es bedeuten/ dass ich so traurig bin..." Euh ! On avait ce professeur. Je ne sais plus comment il s'appelait, qui était un professeur bien conscient de... de ce qu'il disait, qui risquait d'ailleurs bien des choses aussi en disant cela. Je ne sais pas si tous les professeurs d'allemand... Mais comme je n'ai eu que celui-là. En tout cas, c'était de sa part un acte de

résistance ??? On voit finalement que la notion de résistance est très floue, hein, très diffuse.

Jacques Déom : D'accord. En 36 : la guerre d'Espagne.

Haïm Vidal Sephiha : Oui, oui. Alors 36, là vraiment pour mon père c'était... là c'est prendre... c'était prendre fait et cause pour les... pour les... les républicains. Là il sentait très bien que c'était la suite d'Hitler. D'autant plus qu'on nous parlait assez de... comment dirais-je ?... des avions allemands, des avions italiens, etc. Les Italiens n'étaient pas tellement attaqués chez nous. On se disait : les Italiens, jamais ils ne seront antisémites, que sais-je ? Mais c'était surtout les Allemands, l'Allemagne nazie, bien sûr, hein ! Ça s'est accompagné pour nous notamment - ça faisait partie de toutes les discussions - on suivait à la trace les avances des... euh ! des fascistes et euh ! C'est à l'époque où il y avait de très nombreux réfugiés espagnols. Et je me souviens justement être allé au parc Duden - je ne sais plus quel château du parc Duden - où il y avait des enfants espagnols qui étaient réfugiés, qu'on soignait, et on n'avait pas le droit d'y entrer. C'était entouré de fils et à travers les fils, je ne sais pas si c'était barbelés, mais en tout cas des fils métalliques, on se parlait. Et moi qui croyait bien connaître mon espagnol, je me rendais compte finalement que... que mon espagnol était assez réduit face au leur, ce qui m'a peut-être conforté dans la volonté de... dans ma volonté de... d'aller plus loin dans la connaissance de l'espagnol. C'est les seuls éléments que j'aie. Et puis... Je dois dire que peut-être, là, j'ai trouvé dans l'image de ces petits Espagnols l'image... comme une répétition de l'image de ces petits Juifs polonais que je rencontrais rue Joseph Dupont. Ça je le découvre à l'instant en t'en parlant. Il y avait peut-être une association euh... non consciente bien sûr, tu vois. Toujours... Toujours cette image de la misère humaine. Je crois que j'ai été très... très vite sensible aux images de la misère humaine, qui vont bien sûr jusqu'à la fameuse photo du ghetto de Varsovie.

Jacques Déom : Les réfugiés d'Allemagne, tu as eu l'occasion d'en rencontrer, d'une manière ou d'une autre ?

Haïm Vidal Sephiha : Non. J'en ai rencontré très peu. J'en ai rencontré très peu, si ce n'est cette histoire que je t'ai signalée tout à l'heure : papa donnant tout l'argent qu'il avait pour le donner à un réfugié allemand. Je dois dire d'ailleurs que j'avais connu avant également des réfugiés judéo-espagnols, parce que... Oui, oui, oui, oui, maintenant ça me revient à l'esprit, parce que c'était au même endroit. C'était des gens qui venaient de Turquie, ou de Grèce, parce qu'il y avait eu un pogrom en Grèce en 1932, il ne faut pas l'oublier, le pogrom de... J'oublie le nom maintenant... [Kambel] qui avait provoqué un départ de pas mal de Saloniciens en Israël notamment, à Haïfa, où il y a encore... où il y a encore pas mal de... de dockers... enfin ils ne sont plus là maintenant... d'origine judéo-espagnole. C'était le... Je retrouve plus le... J'en parle dans mon livre. En tout cas, déjà à l'époque, on voyait arriver également... Et là je les voyais dans la synagogue ! Donc, y avait... J'y avait jamais pensé ! Tu vois, c'est... Comme quoi c'est bon de se faire interroger ! Finalement, il y a une... il y a toute une continuité entre l'image du petit Juif polonais qui m'avait fait si mal au cœur en quelque sorte et puis également les images de ces réfugiés de... parmi lesquels il y avait aussi des enfants. C'était par familles entières qu'ils venaient, tu vois. Jusqu'à... Jusqu'aux réfugiés espagnols, qui étaient une espèce de continuité de notre hispanité aussi, hein ! Y a là toute une... toute une solidarité de... d'image en quelque sorte. D'un monde vis... un monde visuel très... heu ! très consistant en soi finalement.

Jacques Déom : Tu as 14, 15, 16 ans. Est-ce que, à ce moment-là, le problème se pose pour toi de comprendre la raison de cette haine antijuive qu'on voit réapparaître ?

Haïm Vidal Sephiha : Je dois dire que moi, je n'ai pas tellement souffert de l'antisémitisme en Fran... en Belgique. Si ! Une seule fois ! Quand j'étais à l'école Morichar. Maintenant tu... Voilà ! Quand j'étais à l'école Morichar, j'ai failli tuer un gars. A l'école Morichar, j'étais dans la cour de l'école Morichar - j'sais pas si tu vois l'école Morichar : il y a un escalier, une espèce de perron comme ça, avec une cour assez... assez petite finalement et y a un grand gars comme ça, bien baraqué, qui m'a dit : «Sale Juif !». Et je ne pouvais pas me défendre, parce que j'étais tout petit et lui comme ça. Nous étions dans la même classe. Et après cela nous passions à l'atelier de menuiserie. Il était tout derrière, devant son établi et moi j'étais tout devant. Et à un certain moment... à un certain moment, en hamelake [sic ?] - heimelijk, hein, heimlich ! je prends mon maillet, le maillet - tu vois ce que c'est - et lentement je vais vers lui derrière et je lui fous un grand coup de maillet dans le dos et il tombe ! Aussitôt, le professeur me met dans un coin, les mains sur la tête. Il a failli mourir, hein ! J'aurais pu le tuer. Et le directeur de l'école, monsieur... monsieur... Mon frère pourrait encore me le dire ! C'était un homme extraordinaire : il parlait encore le français avec l'"l" mouillée travaillée, travaillée. Il était déjà vieux. Il me fait comme ça ! [Geste.] Est-ce que tu imagines ce que tu as fait ? Je dis : «Mais qu'est-ce que vous voulez que je fasse : il m'a insulté !». Et la chose la plus extraordinaire, c'est que, je ne sais pas si c'est le même jour ou le surlendemain - que sais-je ? ça n'a pas d'importance - il a réussi... il a réuni toutes les classes dans la cour, il m'a pris à côté de lui et il m'a dit : «La première personne qui ose encore insulter que ce soit Vidal ou un autre de sale Juif, il est renvoyé aussitôt.». Autrement dit : je n'ai pas été puni, hein ! Bien sûr, il m'a dit en aparté : «Tu imagines ce que tu as fait ?». C'était une victoire. C'était finalement de la résistance et je ne savais pas. Pour moi, ça entrait dans la vie courante. C'est comme si j'avais mis mon point sur la gueule comme on disait à l'époque. Et ça se chante aujourd'hui, hein ! Tu vas avoir mon poing à la récré, hein ! je ne sais plus quelle chanson ! Eh bien, c'est comme si j'avais mis mon poing sur la tête d'un gars parce qu'il m'avait dit imbécile ! C'était du même... hein ! Mais tout de même un peu plus fort, parce que j'en avais marre. Autrement dit, il y avait tout de même une réaction de ma part. Mais avec la réaction du directeur, j'avais l'impression que ça n'allait pas prendre de cette façon-là.

Jacques Déom : Le fait par exemple, que tu avais des mouvements nationalistes flamingants très...

Haïm Vidal Sephiha : Oui. Non, même pas ! L'histoire de Degrelle, on se disait : bon beh ces salauds-là, ils... ils vont... ils passent, hein ! Comme le reste.

Jacques Déom : C'est ça. D'accord. A quel moment est-ce toi-même, ta famille, vous avez commencé à vous rendre compte de la gravité de ces...

Haïm Vidal Sephiha : Dès l'occupation.

Jacques Déom : A l'occupation.

Haïm Vidal Sephiha : A l'occupation, pas avant. Pas avant. Pas avant. On ne savait même pas... Ah si ! Je sais bien des choses que ... mes parents n'ont pas fui la

Belgique en 1940, en mai 40. Mais j'avais un beau-frère qui était très typé, qui s'appelait Jacques Nathan. Il avait... Jacques... Isaac Nathan, pas Jacques. Comme mon frère Jacques, il s'appelle Isaac, en réalité, bon. Et il avait une frousse bleue... Bon, c'était un aîné. Mais il ne... il ne... comment dirais-je ?... il ne me communiquait pas sa frousse. Moi, j'avais pas peur. Peut-être par inconscience, hein ! je ne dis pas non. Et je disais qu'on étaient partis avec lui, sur les routes de France. D'ailleurs ça se chantait à l'époque, avec... avec Trenet, hein ! [chantant] "Sur les routes de France..." Et lui, je me souviens, on était revenus ensemble, oui, de France, du sud de la France dans des wagons à bestiaux, bien sûr. Il disait : «Oh la la, les Allemands, qu'est-ce qu'ils vont faire quand ils vont voir que je m'appelle Isaac.... ?». Je dis : «Mais non, laisse tomber, tu vas voir.». Et c'est vrai que les premiers temps, d'ailleurs, on a dit que les Allemands étaient arrivés en seigneurs, qu'ils étaient très polis, etc. On a dit : mais qu'est-ce qu'on nous a raconté de ces gens-là ? C'est pas des sauvages ! Il y a eu une petite période d'euphorie, si je puis dire... Mais ça n'a pas duré longtemps, puisque dès 41 il y avait l'inscription obligatoire au registre des Juifs, il y avait la remise des radios, etc., etc.

Jacques Déom : A l'époque, si on te parlait de l'Union soviétique, ça voulait dire quelque chose ou pas grand-chose ?

Haïm Vidal Sephiha : Euh ! Si. Dès... dès... dès l'entrée en guerre de l'Allemagne contre... dès juin 40... dès juin 41.

Jacques Déom : Mais avant ?

Haïm Vidal Sephiha : Non. Pas grand-chose. Pas grand-chose. J'avais pas encore lu *Le retour d'Urss* de Gide. C'est plus tard que j'ai lu ça. Mais à l'époque je lisais bien sûr *Les nourritures terrestres*... *Les Nourritures terrestres* était mon livre de chevet, hein ! en quelque sorte. J'ai même écrit à Gide à mon retour en lui disant que il m'a... Il ne le sait peut-être pas, mais il m'a... il m'a permis de tenir le coup. C'est vrai ça, cette histoire... Par des phrases comme : "l'important n'est pas dans la chose regardée, mais dans le regard." Ce qui se rapproche également de Valéry, hein, des frontons de... du Palais de Chaillot : "il dépend de celui qui passe que ce soit ??? trésor que je... que je... hum ! ou que je me taise. Ceci ne tient qu'à toi. Ami n'entre pas sans désir." Tu connais ces... Voilà. "Chose belle ou chose rare ici savamment assemblées instruisent l'œil à regarder toute chose qui sont... comme jamais encore vues toutes choses qui sont au monde." Voilà. Et des choses comme ça, c'était assez proche de cette vision des choses chez André Gide dans le... dans *Les Nourritures terrestres*. Puis je suis parti aussi... Je m'excuse, mais je... je devance peut-être des choses.... Je suis parti avec quelques slogans comme ça : "l'homme est ..." de Musset... "l'homme est un apprenti, / la douleur est son maître." Et de Descartes : "le bon sens est la chose du monde la mieux partagée". Et surtout : "je... j'irai... je vais aller vi... je vais aller lire dans le grand livre du monde." Ce début du *Discours de la Méthode*. Tout ça, ça m'a servi d'aliment, de... de... comment dirais-je ?... d'aliment de... de renforcement de... Ça m'a fortifié.

Jacques Déom : Tu as appris beaucoup de choses par cœur à l'école ?

Haïm Vidal Sephiha : Oui, oui, oui.

Jacques Déom : C'est très présent dans ce que tu dis.

Haïm Vidal Sephiha : Non, non. Mais Baudelaire, par exemple, je l'ai appris tout seul, hein, bien sûr.

Jacques Déom : Avant guerre ou bien... ?

Haïm Vidal Sephiha : Non, pendant la guerre. Pendant la guerre, sous l'influence d'ailleurs de Marcel Broodthaers. C'est avec Marcel Broodthaers que on apprenait des poésies par cœur. Je pourrais t'en citer en masse. De Baudelaire, hein !

Jacques Déom : Je constate qu'il est très présent dans les articles [figurant en annexe].

Haïm Vidal Sephiha : Mais oui, mais... mais surtout, je ne savais pas que c'était finalement un psaume ou un pseudo-psaume, *De profundis clamavi*. Voilà. "J'implore ta pitié toi l'unique que j'aime..." C'est important cette histoire, parce que finalement j'ai découvert bien plus tard qu'il peut y avoir des déformation de la part de l'individu qui vit sa nouvelle vie. Et c'est ce qui s'est passé avec Primo Levi au sujet de Dante. Il a refaçonné des vers en fonction de sa propre vie concentrationnaire. Et alors moi, par exemple, "j'implore ta pitié, Toi, l'unique que j'aime / du fond du gouffre obscur où mon cœur est tombé. / C'est un univers morne à l'horizon plombé / où plongent [en fait : nagent]..." - et je lisais : dans l'oubli - "l'horreur et le blasphème" - alors que c'est "dans la nuit" - "l'horreur et le blasphème". Pourquoi l'oubli ? Parce que je me sentais oublié. Tu vois ? Et ces vers-là m'ont toujours habité. Toujours.

Jacques Déom : Je lis dans la fiche biographique que tu m'as remise que c'est en 1938 que vous avez, tes parents et toi, vous recevez la nationalité belge

Haïm Vidal Sephiha : Pas mes parents. Moi seul. Mes parents restent turcs. C'est moi qui... comment dirais-je ?... étant donné que j'étais né en Belgique, que je suis né turc en Belgique, à l'âge de 15 ans - 23 plus 15 : 38 - je peux opter pour la Belgique. C'était les lois de l'époque. Donc, j'opte pour la Belgique. J'obtiens la nationalité belge. Et voilà. Et c'est en tant que Belge que j'ai été déporté et non plus en tant que Turc. Mes parents étaient restés Turcs. Et malgré ça, ils ont été déportés, c'est ça l'histoire. C'est important; Et c'est pour ça qu'ils n'ont pas été déportés à Auschwitz-Birkenau. Ils ont été déportés, les Turcs de Belgique, tantes, oncles, toute la famille, hein, ont été déportés, les femmes à Ravensbrück, les hommes à Buchenwald. Pourquoi ? Parce qu'ils devaient servir de monnaie d'échange. Et effectivement - je peux parler là ? - effectivement, les femmes ont servi de monnaie d'échange, parce que ma mère, mes sœurs, et tout le restant de la famille turque de Ravensbrück a fait l'objet d'un échange entre Turcs et Allemands lorsque la Turquie est entrée en guerre le 20 février 1945 contre l'Allemagne. A ce moment-là, les Allemands de Turquie ont été fait prisonniers et il y a eu un accord entre les deux pour faire un échange de... Eh bien sûr, ils ont choisi les femmes et pas les hommes. Et mes sœurs, le 28 février 1945, donc deux mois avant la fin de la guerre, ont fait l'objet de cet échange, ont fait le tour de la Baltique, de la mer du Nord, de l'Atlantique. On les a pas ramenées en Belgique, qui pourtant était libre. On les a amenées en Turquie. Voilà. Ça ne leur disait rien [???], mais ça ??? Et c'est là qu'il m'a fallu lutter contre les Turcs pour les faire libérer, parce que ils étaient assignés à résidence, en plus. Ça fait partie d'un autre chapitre. On en reparlera.

Jacques Déom : Comment envisageais-tu, dans tes années d'adolescence, ton avenir personnel, professionnellement ?

Haïm Vidal Sephiha : Je savais pas. Sincèrement, je ne savais pas. Je ne savais pas. C'est finalement le... Bon ! je vais faire des études supérieures, mais je ne savais pas encore. Savais pas encore. C'est vrai que la chimie m'attirait, parce que j'avais un excellent professeur de chimie à l'athénée, qui était d'ailleurs l'auteur de deux manuels de chimie, c'est Hanotte, le professeur Hanotte, qui m'aimait beaucoup, que j'aimais beaucoup, que j'ai revu d'ailleurs au cours clandestin durant la guerre. Mais je savais pas encore. Je savais pas encore. Et c'est finalement les groupes sionistes de... de Bruxelles qui... qui m'ont en quelque sorte guidé vers l'agronomie, puisque je devenais sioniste et par conséquent mon idéal était de me rendre en Palestine et d'y occuper une fonction. Bien ! J'ai choisi l'agronomie. J'allais devenir ingénieur agronome.

Jacques Déom : Au moment où la guerre se profile, est-ce que, d'une façon ou d'une autre, vous avez songé à quitter la Belgique ?

Haïm Vidal Sephiha : Aucunement. Aucunement. C'est ça qui est extraordinaire. Parce que... Là c'est encore une preuve de ce qu'on ne savait pas ce qui allait se produire, que nous étions tous, Juifs ou pas, victimes de la propagande. Et cela s'est produit tout au long des événements et tout au long des années, puisque même au cours de l'occupation on ne pensait pas qu'allait se produire ce qui s'est produit. Que les Allemands ont divisé pour régner. Et ils ont commencé par les Juifs étrangers et les Juifs apatrides, les Juifs, etc. Que les Belges devaient pas être touchés, puisqu'il y avait un accord avec la reine Elisabeth, il ne faut pas l'oublier. Que les Turcs n'allaient pas être touchés, etc., etc. Petit à petit, comme ça, l'étau s'est resserré. Donc, on n'y croyait... Tout comme, même le jour de ma déportation, je n'imaginais pas... connaissais pas l'existence d'Auschwitz. On se disait... On se laissait... disons... convaincre par la propagande même des S.S. là, devant le train : vous allez travailler dans l'Est, c'est tout. Nous, on se disait : bon, travailler pour travailler, c'est tout. C'est tout. On n'y pensait pas. C'était inimaginable. C'est ce que je dis généralement aux jeunes lycéens. Je fais des conférences dans les lycées, parce que je trouve qu'il faut continuer de parler de la déportation, de ce que cela a été. Et prochainement, je vais faire une conférence à l'Institut Goethe de Paris. On m'a demandé de faire une conférence. Je dis chaque fois à ces... je... je fais un... un discours linéaire de mon ... de mon expérience. Et lorsque j'en arrive à la numérotation, je dis : et vous voyez, il y a eu des hommes capables de... de marquer des hommes... des hommes capables de marquer d'autres hommes comme des bêtes, les gosses ils restent comme ça ! Absolument comme ça ! Puis, à la fin, je leur dis : tout ce que je vous ai dit paraît inimaginable. Ils disent : oui. Je dis : c'est précisément parce que c'est inimaginable que les négationnistes y trouvent leur nourriture. Les négationnistes vont vous dire : vous voyez bien ! C'est inimaginable ! Ils vous racontent des carabistouilles. Voilà. J'ai trouvé l'argument en faisant mes conférences. Tu vois les conférences : des exposés devant les lycéens. C'est comme ça que j'ai trouvé l'argument. Je crois que c'est un argument valable.

Jacques Déom : Au moment où la guerre éclate... Au moment de l'invasion de la Belgique, où en es-tu ?

Haïm Vidal Sephiha : Je suis en seconde. Je suis en seconde. Donc je suis à un an de la fin. Bon. Et à ce moment-là on est obligé... Oh ! Il y a une chose extraordinaire ! Le lendemain du 10 mai 40, donc le 11 mai, on devait rentrer au lycée avec une carte de géographie de Chine. Bien sûr, personne ne l'avait faite. On est allés le 11

mai rue de... rue de la Rhétorique, je crois... Non, l'autre rue, celle qui va vers la rue Morichar, et c'était fermé. Et on étaient heureux ! On a dit : nous n'avons pas à remettre notre carte de géographie. On était heureux ! Inconscience ! Inconscience ! Et c'est là que j'ai rencontré mon professeur de français, qui s'appelait monsieur... Là aussi j'ai oublié, monsieur Mathis, je crois, voilà, qui était tellement triste, qui... Lui, il était conscient de ce qui arrivait. Moi, je n'étais pas encore conscient. Et alors bon, c'est le 10 mai 40. On est à un mois de la fin de l'année scolaire, bien sûr. Tous les jeunes doivent partir. Qu'est-ce qui arrive ? Je prends le train avec cette scène extraordinaire où papa nous bénit, les... trois... les deux fils, Albert et moi, parce que Jacques était Turc. Donc il ne devait pas partir. Mon beau-frère Elie, qui lui allait au ser... à l'armée et mon beau-frère Jacques Nathan, qui lui était réformé, par conséquent il partait avec nous, vers le sud de... On ne savait pas encore si c'était le sud de la France. C'était à Roulers. Et finalement le train n'est pas allé à Roulers. Il a traversé le nord de la France. On est arrivés à Toulouse au quartier des Minimes. Nous étions en quelque sorte mobilisés. Là, j'ai été séparé de mon frère Albert et de mon beau-frère, parce que eux on les a... étant donné leur âge, on les a mobilisés pour aller faire des tranchées dans le nord de la France, et moi je suis resté aux Minimes. Et des Minimes, lorsque la Belgique a capitulé, nous nous sommes faits insulter par les Toulousains de [accent du Midi] "Boches du Nor(e)". Nous étions les Boches du Nord. Ils savaient pas que quelques jours après, ils allaient capituler à leur tour. Et du coup, tous les Belges de Toulouse, on les a parqués dans de petits villages. Je me suis trouvé dans un village qui s'appelait Masseube. Masseube. D'abord Castelnaudary, tout ça dans le Gers, hein ! Puis Masseube. Et là, on nous a laissés jusqu'à la fin de la guerre, avec d'ailleurs des manifestations, parce que les officiers belges, eux, ils buvaient le Pernod avec l'argent qui nous était destiné, de telle façon que ??? de telle façon que, à un certain moment, certains en ont pris conscience, hein ! et il y eut des mouvements de protestation. On circulait dans les rues en réclamant notre argent, etc. Ils nous ont donné de l'argent, puis ils se sont dépêchés de nous rapatrier par Bordeaux, bien sûr, la ligne de démarcation; et en avant ! Voilà. Et je suis revenu en Belgique, où mes... nos parents étaient très heureux de nous revoir. On n'imaginait rien de tout ça ! On...

Jacques Déom : Quand il vous a bénis, qu'est-ce qu'il vous a dit ?

Haïm Vidal Sephiha : Il a fait une prière en hébreu, je me souviens plus. Je me souviens plus du tout. C'était très émouvant. Très émouvant. C'était vraiment la... C'était vraiment la... la... la... la bénédiction patriarcale, véritablement. Sous un talet, hein !

Jacques Déom : Et donc tu reviens, combien de temps après ?

Haïm Vidal Sephiha : Mois de mai... On revient en septembre. Septembre. Et c'est à ce moment là, justement, que je commence à reprendre contact... Donc tout le monde était de retour à la maison. Paulette était là, etc. Et c'est comme ça qu'on a pris contact avec les... le groupe sioniste.

Jacques Déom : Bon. Alors, qu'est-ce que... De cette expérience de ces quelques mois, qu'est-ce que tu tires comme conscience de la situation ?

Haïm Vidal Sephiha : Eh bien on en était encore à cette époque-là à se laisser bercer d'illusions, puisque je t'avais dit tout à l'heure : il y avait cette espèce de psychose qui voulait que finalement les Allemands n'étaient pas aussi sauvages

qu'on le disait. C'était des hommes polis, c'était des hommes... qui n'avaient rien fait... qui n'avaient fait... aucune distinction entre Juifs et non Juifs dans les train. Par conséquent, tout ça c'était de la légende. Ils allaient se comporter humainement, etc., etc. Et c'est tout. Mais bien sûr, c'est après que les choses se font petit à petit...

Jacques Déom : Quand tu rentres, dans quel état trouves-tu tes parents ?

Haïm Vidal Sephiha : Très bien. Très heureux. Très heureux. Avec beaucoup de nourriture, parce que bon ! Etant donné la situation de mes parents à cette époque-là... Dès la guerre, les tapis, ça se réparait hein ! C'était une monnaie... une monnaie... comment dirais-je ? Non, c'était une denrée marchande, si on peut dire. Et puis les gens mettaient de l'argent dans les tapis, les richards, de telle façon que nous, nous pouvions même nous fournir auprès du marché noir. Le marché noir, c'est tout à fait normal, hein ! C'était... Aujourd'hui, on honnit le marché noir, mais le marché noir... Il faut dire que on ne pouvait passer que par là si on voulait survivre. Parce que la ration alimentaire ne suffisait pas. Moi-même, je suis allé avec mon frère à vélo du côté d'Alost, à vélo, pour aller chercher des pommes de terre dans des sacs. Evitant la police et belge et allemande, à l'époque où... peut-être qu'on portait l'étoile, mais on la portait pas pour ces raisons-là, tu vois ? Ça allait de soi. Alors bien sûr, c'est les paysans qui vendaient et qui faisaient des profits sur les pommes de terre. Oui. Et il y avait toujours des marchands qui passaient... les promoteurs du marché noir, avec du grain, etc. Mais je me souviens que, à la maison, on avait un moulin pour moudre le grain et que le grain, on en séparait le son et le son servait à faire du pain d'épices. Voilà. Et chacun avait sa corvée du grain. Le beurre, bien sûr, était très cher aussi, mais on... on en obtenait parce que, en plus de ça, les affaires étaient meilleures aussi. C'était l'époque.

Jacques Déom : Est-ce que tu as souvenance qu'à l'intérieur de la communauté, tant judéo-espagnole que la communauté juive en général, il y a des mouvements de prise de conscience, soit pour partir, soit pour résister, soit...

Jacques Déom : Oui, bien sûr. Si tu veux, pas dès le début, puisque on n'a rien fait pour que les... les sionistes ne puissent pas se réunir. Il y avait encore des groupes sionistes. On avait encore des réunions dans telle ou telle maison, sans problème. Avec bien sûr le couvre-feu. Mais le couvre-feu, on le respectait le couvre-feu, et puis c'est tout. Mais on ne se rendait pas très bien compte. Et ce n'est qu'à partir des premières arrestations pour Malines que le mouvement a commencé, que les jeunes notamment... Paulette, je l'ai encore connue à l'école Cymring, hein ! Paulette, elle y allait avec moi, mais l'école Cymring a dû être fermée dès 42, si tu veux, dès les premières déportations. C'est en juin-juillet 42. Et à ce moment-là, on a commencé à parler de fuir, hein ! Et le... le... C'était d'abord le Midi de la France, la ligne de démarc... dépasser la ligne de démarcation. C'est ainsi que j'avais un ami, je crois t'en a... t'en avoir dit un mot tout à l'heure, [Maurice] Perelman. Qui était un garçon qui était le fils d'un magasin juif de la chaussée de Forest, qui était allé dans le Midi de la France, hein ! Et un beau jour, on a reçu une carte de lui, avec toujours l'image des nuages qui s'amoncellent... les nuages noirs, tu vois, et finalement il était dans la... dans le coin italien, mais la partie italienne a été réoccupée par les Allemands, de telle façon qu'il a été déporté. Et je te dis le mouvement se... s'amplifiait avec d'ailleurs très souvent, pour les gosses, l'aide de Jacques, mon frère. Pourquoi ? Parce Jacques ne devait pas porter l'étoile ! Jacques était Turc ! Et il avait le droit de prendre le train pour la Suisse et il emmenait des enfants. En plus de ça, il était dans

la Résistance, lui. Moi, je savais pas ce que c'était, la Résistance. Je savais pas ce que c'était que la Résistance !

Jacques Déom : Attends. N'allons pas trop vite....

Haïm Vidal Sephiha : Oui, mais c'est les mêmes années !

Jacques Déom : Toi, tu as opté pour la nationalité belge, Jacques pas.

Haïm Vidal Sephiha : Il pouvait pas ! Y pouvait pas, puisqu'au moment de la guerre, il n'avait pas encore 15 ans. C'est du fait même de la guerre, qu'il ne pas... qu'il n'a pas pu opter, puisque... la notion... c'était la notion d'option. Il n'a pas pu opter pour la Belgique. Tu vois, voilà. Alors qu'Albert avait opté, Albert était belge aussi. Adèle était belge par le mariage. Mais heureusement, lors de l'arrestation, il ne s'en sont pas rendus compte. Elle a été prise comme turque, comme l'ensemble de la famille. Elle est allée à Ravensbrück, tu vois.

Jacques Déom : Bien. Comment prends-tu contact avec ce groupe sioniste ?

Haïm Vidal Sephiha : Mais dès l'année 41 !

Jacques Déom : Dès 41.

Haïm Vidal Sephiha : Dès 41, puisque c'est finalement eux qui m'ont incité à faire mes études d'agronomie...

Jacques Déom : Comment est-ce que vous êtes entrés en contact ? Par quel...

Haïm Vidal Sephiha : Mais par... par... par... par Paulette !

Jacques Déom : Par Paulette, tout...

Haïm Vidal Sephiha : ??? de la maison. Paulette faisait partie de la... de la Gordonia. Et puis, place de Bethléem, il y avait pas mal de Juifs à l'époque, tu vois, bon ! C'est comme ça que j'ai pris contact avec eux. J'ai suivi Paulette en quelque sorte, hein, voilà. Tu vois ? Je l'ai suivie à la trace, si je puis dire [sourire], de telle façon que je suis entré dans ce groupe de la Gordonia. On se réunissait rue Joseph Dupont d'ailleurs, hein ! On avait des réunions. On avait de cours d'hébreu déjà. On avait des sichot sur tel ou tel... Je me souviens que, à un certain moment, le grand problème, c'était : comment se dépêtrer de l'antisémitisme allemand ? Et moi, je disais : mais, il y a que la fuite, il y a que la fuite, puisque, en Espagne, on avait au moins une solution, c'était se convertir. Ici, se convertir, ça servait à rien. Et en plus de ça, ça c'est ??? Je crois qu'on en a pas beaucoup parlé : lorsque les déportations de Juifs polonais ont commencé, disons de Juifs étrangers, les Juifs belges ont fait l'objet de mariages blancs. Les Juifs... les Juives polonaises, ou d'autres, se mariaient en blanc à la mairie - il fallait trouver des combines - pour avoir la nationalité belge. Autrement dit, pendant un certain temps, des Juives polonaises ou autres se sont mariées en blanc pour obtenir la nationalité belge par le mariage. Il y a eu tout un commerce autour de ça. Ça, on n'en parle pas beaucoup. Mais ça n'a pas duré, puisque les Belges aussi ont été arrêtés. Voilà.

Jacques Déom : Qui as-tu rencontré à la Gordonia ?

Haïm Vidal Sephiha : Il y avait... Il y avait un certain "Mauricette", qui s'appelait Kornhändler Elia. Qui était en réalité un garçon, euh... Bon, c'était un aîné si tu veux, c'était un "boger", comme on disait en hébreu. Voilà. Alors les "bogrim", c'était les chefs en quelque sorte, les... "menahalim". Lui, en réalité, il était euh !... horloger dans le centre de Bruxelles. Bon, il y avait lui, qui s'était finalement amouraché d'une jeune Juive allemande réfugiée. Ils se sont mariés d'ailleurs plus tard. Ils ont dû aller en Suisse ensemble. Mais j'ai connu son père, son fr... et ses frères à Malines : ils ont été déportés. Il y avait un certain Zadok. Mais... J'ai encore des photos, hein ! J'ai encore des photos. Il y avait un bossu, qui s'appelait... Je retrouve pas son nom. Je retrouverai son nom je te le dirai... qui était un menahel aussi, qui était très fort, qui parlait... qui nous donnait ces cours d'hébreu et qui parlait un français très marqué, hein ! par... Il parlait pas yiddish, il parlait polonais. Il venait de Pologne. Comment s'appelait-il ? Shlomo, je crois qu'il s'appelait, et il est mort en Israël. Parce qu'il y a eu finalement une di... une... comment dirais-je ?... une alya de la Gordonia, juste après la... la... Et lui, il a dû également aller... Oui, il était également en Suisse durant la guerre. Il faut dire que... déjà que... Jacques me l'avait dit aussi, parce que Jacques finalement était à la Gordonia aussi, mais qui était plus jeune que moi forcément... Eh bien Jacques a pris conscience d'un fait, c'est que les chefs des groupes sionistes ont un peu délaissé les autres. Ils ont mis les voiles ! Et Jacques a organisé des... comment dirais-je ?... des voyages en Suisse. Mais jusqu'en 42 encore, on avait des tiyoulim, ce qu'on appelait des tiyoulim. Le tiyoul c'est, avec le mahaneh... un mahaneh, un camp de vacances de quelques jours du côté de Wavre, je me souviens très bien, tu vois ! C'est tout de même... Il y a encore... Il y a encore... J'ai encore des groupes comme ça... Il y avait un garçon qui s'appelait Léon Abeleff, qui faisait des études, qui habitait rue Théodore Verhaegen aussi, qui était un peu négligent comme ça, tu sais ! Comme pas mal de... de... de... de jouvenceaux comme ça qui préfèrent ne pas se laver... Ça fait mieux, tu vois... Qui avait sa petite philosophie, enfin, il se posait des problèmes. Lui a été déporté, il a été déporté... La petite Marie a été déportée. Il y a quantité de gens comme ça ils ont été déportés, que... dont j'ai même les photos. Y avait... Oui ! y avait à la Gordonia une jeune fille belge non juive, qui fut ma fiancée. Véritablement fiancée, qui s'appelait Micky Vanderbeck. Je sais pas si tu connais ce nom ?

Jacques Déom : Non, pas du tout.

Haïm Vidal Sephiha : Micky Vanderbeck, on la connaît dans tous les milieux. Bon. Eh bien ! Micky Vanderbeck. Elle a porté l'étoile par solidarité, alors qu'elle n'était pas juive. Et j'ai même trouvé une carte... j'ai reçu une carte d'elle à Fürstengrube par l'intermédiaire d'un Français si je peux dire libre, ceux qui faisaient partie de la S.T.O., que j'avais connu sur un chantier. Et je... j'avais écrit une seule carte à Micky, 105 avenue du Midi - tu vois que je me souviens très bien ! - où j'avais redit, d'ailleurs : "l'homme est un apprenti, la douleur est son maître". Je la vois très bien, tu vois. Et j'ai toujours la lettre qu'elle avait reçue réécrite par ce jeune Lillois, remplie de faute d'orthographe. Je l'ai toujours à la maison. Je peux te la passer pour... Voilà. Extraordinaire. Bon ! En tout cas, cette Micky faisait partie également du groupe et elle a été un soutien moral pour moi, intérieurement, puisque il n'y a eu aucun échange. Mais je dois dire qu'à mon retour, je suis passé par le camp de Mol, dans le nord de... de... de la province d'Anvers, où on vérifie tout de même qui passait par là, et que finalement j'avais donné l'adresse de Micky pour envoyer un télégramme à mon nom pour dire que j'étais rentré. Et, finalement, elle m'a trouvé chez mon oncle. J'avais un oncle là-bas, place Albert - pour m'annoncer qu'elle se

mariait le lendemain. Voilà. On est... On est allés en discuter comme c'était tout près du place de... du parc de Saint-Gilles ou de Forest, on ne sait jamais si c'est l'un ou l'autre. On en a discuté. Je l'ai accepté. Après ce que j'avais vu, tout était près... Et puis, en plus de ça, j'ai senti en elle l'horreur. J'ai voulu l'embrasser et j'ai compris que j'étais d'une laideur atroce, déformé, etc. J'ai dit : elle a peut-être raison, tout de même... Tu imagines... Je ne sais pas si tu vois ce personnage qu'on voit toujours dans *Hiroshima mon amour*. Y a toujours un personnage qui représente en fait le... le... le revenant de la bombe atomique, toujours dans des vêtements sombres, tout dégueulasses, carbonisés, etc. Je devais faire l'effet de ça.

Jacques Déom : A la Gordonia, on pensait vraiment à l'alya ?

Haïm Vidal Sephiha : Mais absolument. Absolument. Absolument. Il y avait également un type qui s'appelait... euh ! Charles Leszynski, qui a fait son alya et qui - ça c'est Jacques qui me l'a raconté - qui est un type très très autoritaire et qui en Pales... en Israël, est devenu chargé d'affaires d'Israël pour aller dans les pays de... d'Afrique essayer de faire de la propagande là, et il est mort sur une route, sur une des routes d'Afrique en... en excès de vitesse, tu vois, pour ??? du personnage comme ça. Et alors, en tout cas, Jacques te dirait, s'il avait la possibilité de te parler, te dirait que finalement les responsables des... des groupes sionistes n'ont pas été très... très à la hauteur. Il y avait, c'est vrai, mais à j'étais pas au courant, Jacques, tu sais, c'est là qu'on voit combien on est... comment dirais-je ?... conditionné par sa vie familiale. Moi, j'avais vécu beaucoup plus dans la... - on dit toujours un coq en pâte, hein ! - beaucoup plus coq en pâte que Jacques dans ma famille, de telle façon que l'extérieur ne m'intéressait pas autant que Jacques. Et Jacques, il cherchait compensation à l'extérieur. C'est comme ça qu'il est entré en contact avec la Résistance. Et un jour, il avait été arrêté, il avait encore un revolver qu'il a jeté par la cheminée. Et Jacques, finalement, est entré en contact avec la Résistance, était résistant et euh ! moi, j'ai vaguement connaissance de cela à La Ramée. A La Ramée... Est-ce que je peux parler de La Ramée ?

Jacques Déom : Non. Je voudrais qu'on reste un instant à la Gordonia, parce que... Au moment où tu es dans la Gordonia, tu te vois faire ton alya...

Haïm Vidal Sephiha : Ah oui bien sûr !

Jacques Déom : ...dans les 6 mois par exemple ?

Haïm Vidal Sephiha : Ah non ! Non, non, non, non, non, non. On disait après la guerre ! On disait après la guerre ! Ah non, non, non, on ne savait pas combien de temps ça allait durer. Mais enfin il y avait tout de même à ce moment-là déjà les défaites des Allemands en Union soviétique. Hein ! Stalingrad, ça allait se faire plus tard, en 43, c'est vrai, mais il y avait déjà des arrêts, hein ! Voilà. Donc il y avait déjà un espoir de ce côté-là. Il y avait eu tentative de débarquement à Dieppe le 19 août 1942, si je me souviens, qui avait été un moment de joie. Ça a pas duré, mais c'était une simple tentative. Enfin on voyait tout de même les choses. Bon ! L'Amérique était en guerre de toute façon aussi. Londres avait résisté. Donc il y avait quantité de choses positives. On n'imaginait pas que ça allait durer si longtemps, bien sûr. Et les groupes sionistes se disaient : il faut se maintenir, bon, continuer cette vie... cette vie... comment dire ? ??? cette vie avec mahaneh, etc, les chants chez les uns et chez les autres. Moi, je me souviens également d'un 31 décembre, probablement 41-42, passé au square de l'Aviation chez une amie, qui s'appelle... qui s'appelait

Ida Rosenstrauch, la sœur de... d'un Rosenstrauch qui est mort récemment, mais qui était de Belgique aussi et a... qui aujourd'hui est en... en Israël. Je l'ai vue là tout récemment en Israël. Elle a changé de nom : d'Ida elle est passée à Noémie. Mais moi, comme je ne veux pas oublier son premier prénom je l'appelle Noémida ! Noémida. Je l'ai encore eue au téléphone l'autre jour chez Jacques. C'est une bonne amie et elle a été sauvée justement par Jacques aussi, mon frère Jacques. Il y a eu aussi un autre Jacques hein... Voilà. Et Jacques a... C'est Jacques qui, quand les parents ont été arrêtés, les parents d'Ida Rosenstrauch... c'est lui qui a organisé la... le déménagement de... de tout l'appartement d'Ida au square de l'Aviation et qui l'a fait mettre dans un garde-meuble. Et deux minutes après, Jacques était déjà dénoncé ! Heureusement que tout était fait. Et son frère s'était fait appeler monsieur Buisson ! Oui ! Rosenstrauch ! C'était pas buisson de roses, mais c'était buisson tout court.

Jacques Déom : Est-ce que, dans le mouvement sioniste en question, on a idée d'une forme de résistance plus musclée, plus... ?

Haïm Vidal Sephiha : Non.

Jacques Déom : Ou de contact avec... ?

Haïm Vidal Sephiha : Absolument pas. Absolument pas. Je crois que ça se faisait ailleurs. Ça se faisait ailleurs probablement dans... Là je connais mal. Dans le mouvement de résistance dans lequel Jacques était entré. Et alors, c'est pour ça que je voulais devancer un peu. Pendant que j'étais à la Gordonia, le successeur d'Haroun Tazieff avait contacté quelques personnes de la... de La Ramée. Moi, j'en avais eu vaguement connaissance, mais il m'avait pas contacté moi, je sais pas pourquoi. Je savais même pas que ça existait, la Résistance ! Savais même pas.

Jacques Déom : Sur le plan politique, qu'est-ce qu'on disait à la Gordonia ? Quelle était l'analyse de la situation ?

Haïm Vidal Sephiha : Ils se réfugiaient derrière... derrière l'avenir après la guerre, c'est tout. C'est tout. Mais il n'y avait aucun... Même, je te dis, étant donné que tout ça s'est en quelque sorte dissous à partir des premières arrestations pour Malines, plus personne n'en parlait. Donc, on n'a même pas... on n'a même pas prévu les arrestations pour Malines. Les convocations... car ça a été d'abord les convocations, il ne faut pas l'oublier... que l'A.J.B., que l'alliance... comment était-ce ? L'association des Juifs de Belgique... On m'avait engagé, moi, et quand j'ai vu ce que c'était, j'ai dit : tut, tut, tut, c'est pas pour moi, ça. On voulait me donner un travail, tu comprends ? Envoyer des convocations. J'ai refusé. Un jour je suis resté là ! C'était du côté de la J.O.C., à la place Bara, par là.

Jacques Déom : Je reviens un instant en arrière. Au moment où il a fallu porter l'étoile, quelle a été la réaction ?

Haïm Vidal Sephiha : On la portait avec... avec fierté ! Avec fierté ! Au moment où on est allé s'inscrire au registre... parce qu'il y a eu d'abord l'inscription au registre des Juifs que tu vois sur la carte d'identité là, on l'a fait ! On l'a fait. Mais les gens les plus intelligents ne l'ont pas fait. Ils avaient raison. Parce qu'on ne se rendait pas compte. Tu te rends compte qu'il a fallu... Il y a eu d'abord : ... a requis son inscription au registre des Juifs, flamand, français, et l'étoile... le tampon, ça a été

après. Donc petit à petit. Petit à petit. Le tampon est venu après. Et l'étoile est venue en même temps que le tampon.

Jacques Déom : Du côté de la Gordonia, vous n'aviez pas d'informations sur ce qui... sur les processus en cours en Pologne, en... ? Ce n'était pas un canal d'information ?

Haïm Vidal Sephiha : Absolument rien. Absolument rien. On savait pas... Crois-tu que pour nous ça existait, le ghetto de Varsovie ? On connaissait pas ! On connaissait pas ! On savait pas ce qui se passait là-bas ! Absolument pas. Jacques savait peut-être à travers sa... Même à Malines on n'en parlait pas ! Y a eu un vague résistant comme ça à Malines qui me dit : tu sais... - c'était un membre du parti communiste, je me souviens plus de son nom... qui a été déporté aussi - qui m'a dit : tu sais, hein ! ne crois pas... C'est terrible ce qui se passe là-bas en... on raconte des histoires ! Comme la plupart de ces types qui ont pu s'évader, qui sont arrivés en Bulgarie par exemple... On a dit : y a un fou qui est arrivé, qui a dit qu'on assassine les Juifs. On n'y croyait pas ! On n'y croyait pas ! On veut pas croire la réalité. Et qu'on vienne pas nous dire qu'ils ne se sont pas défendus ! Comment veux-tu ? Il y a tout un conditionnement psychologique, hein ! Avec un pareil conditionnement psychologique, il y a pas de résistance possible. Il faut vraiment aller bien au-delà du conditionnement psychologique pour savoir réellement ce qui se passe. Tu comprends bien que si moi j'avais su un moment ce qui se passait, mais je serais entré dans la Résistance, j'aurais accepté ! On m'a même pas... comment dirais-je ?... approché !

Jacques Déom : Comment est-ce que Jacques, lui, a été mis en contact ?

Haïm Vidal Sephiha : Je sais pas ! Je lui ai déjà demandé. Je sais pas. Pour moi, c'est encore secret. Sais pas.

Jacques Déom : Bien. On est là quelque part, mettons en 41, fin 41

Haïm Vidal Sephiha : Attends ! Tu me mets sur un papier : comment est-il entré, hein ! Je lui demanderai, parce qu'il me le dira !

Jacques Déom : Comment, en tant que Juifs, est ce que vous vivez la situation indépendamment donc de la Gordonia, de l'organisation... Comment vous sentez la situation en général ? C'est une question délibérément vague, mais...

Haïm Vidal Sephiha : Oui, non, non. Je crois finalement qu'il y a une espèce de résignation. Mais une résignation faite d'espoir... heu ! "Je serai pas touché". Précisément de par la politique des Allemands qui voulaient diviser pour régner, commencer par ceux-ci, ceux-là, ceux-là, ceux-là, et l'étau, comme je te l'ai dit, ça a été toute la politique allemande partout, partout. Resserrer l'étau petit à petit, de telle façon qu'on a toujours un espoir d'en sortir. Ce qui se faisait.... Quand on... quand on lit les descriptions du ghetto de Varsovie, hein ! tous ces transports qui s'organisaient, hein ! Ceux qui... ceux qui travaillent dans les ateliers de couture, ils sont pas touchés, etc. Ou alors l'histoire de... présentez-vous à la place d'appel... l'Appelplatz... ou la ... j'sais plus comment ça s'appelait... Oui, oui, ça porte un autre nom. Hein ! Vous recevrez un pain. On y allait, mais c'était pour être déporté.

Jacques Déom : Tu viens de parler d'A.J.B. Je voudrais tout de même... Est-ce que le fait que l'occupant mette en place l'A.J.B. justement, est-ce que ça vous avait frappé ou...

Haïm Vidal Sephiha : Même pas ! Même pas. On croyait vraiment que l'A.J.B. était un organisme de défense du judaïsme, bien sûr ! On croyait vraiment. On croyait. C'est l'A.J.B., je crois, qui était intervenue également, je crois, dans la création de l'école d'horticulture. Hein ! C'est l'asso.... C'est l'Association des Juifs de Belgique. Hein ! Et on ne se rendait pas compte à ce moment-là que finalement... que cette A.J.B. était à la solde des Allemands. Les derniers probablement ayant été déportés aussi. Ça je ne sais pas. Tu connais peut-être mieux l'histoire que moi.

Jacques Déom : Aujourd'hui, comment est-ce que tu jugerais l'A.J.B., si j'ose me permettre ?

Haïm Vidal Sephiha : Je dirais une chose : tout cela dépend de... comment dirais-je ?... des individus. On sait très bien que, je crois que c'est dans le ghetto de Varsovie, le dernier de l'A.J.B. si l'on peut dire, de l'A.J.... P. si l'on peut dire, ou l'A.J.V., je n'en sais rien... s'est suicidé, tu le sais ça ! Parce que finalement il a dit : non, il y a eu trop de concessions, je peux plus ! Jusque là, il avait concédé. Parce qu'il croyait qu'il allait sauver quelque chose. Et je pense que, malgré tout, à part les types qui y étaient vraiment pour se protéger définitivement, hein, je crois que, malgré tout, ils croyaient bien faire. Ils croyaient que c'était le moindre mal. Et je crois pas qu'on puisse les condamner en bloc. C'est pas possible, ça ! C'est pas possible comme ça ! Tous comme en France, c'est pas possible non plus. Je crois pas. Je crois pas. C'est très délicat comme problème. Très délicat.

Jacques Déom : Sur le plan scolaire, comment est-ce que tu progresses dans ce... Jusqu'au moment où il y a exclusion ?

Haïm Vidal Sephiha : Mais moi, j'ai pu heureusement terminer mes études moyennes, puisque, à mon retour de France, je suis passé normalement de seconde en première et j'ai suivi tous mes cours jusqu'à ce qu'ils appellent le bac... le baccalauréat belge, si tu veux. Je sais plus avec quelle distinction, ça n'a pas d'importance. Et bon, et c'est là que je suis déjà à la Gordonia. Et que mon choix... Oh oui ! Il y a une chose extraordinaire ! C'est que j'avais essayé d'obtenir une bourse d'étude. Une bourse d'étude de je ne sais plus quel organisme et que j'avais passé un examen. Et c'est là que j'ai compris que, si je ne l'avais pas eu, c'est parce que j'étais Juif. Mais on m'avait laissé passer l'examen. Des examens oraux, je ne sais plus, du côté du Luxembourg, par là, je ne sais plus.

Jacques Déom : Et c'était dans quelle optique ?

Haïm Vidal Sephiha : Beh ! Je voulais une bourse d'étude pour aller à... pour aller à... l'Institut agronomique de Gembloux !

Jacques Déom : Tu avais décidé à ce moment-là de...

Haïm Vidal Sephiha : Oui, oui, oui, oui ! Ça y était.

Jacques Déom : Quand as-tu décidé de... C'est connexe avec la Gordonia ?

Haïm Vidal Sephiha : Oui, oui, absolument, absolument. J'étais déjà à la Gordonia, si tu veux, hein ! Ils m'ont dit : «Mais enfin Vidal, tu... tu... tu... tu vas faire des études d'agronomie ! Tu vas devenir ingénieur agronome ! Tu...». Oui ! Voilà. Et c'est comme ça que j'ai commencé mes études. Et je vois très bien : je me suis inscrit. Il a fallu payer ce qu'on appelait le minerval, je crois, à l'époque, hein ! Et je vois encore papa venir avec moi à Gembloux pour me trouver une chambre d'étudiant. Absolument. Et j'ai connu le baptême des étudiants. Et moi, le baptême des étudiants avait lieu alors que je venais d'avoir la lettre de renvoi [voir annexes] de telle façon que je n'ai pas... Là-bas, on les appelait les lapins, les bleus, les lapins... Agronomie, hein ! Bon. Et moi, on ne m'a pas baptisé comme les autres, parce que on tenait compte de ma situation. Donc j'ai connu jusqu'au baptême des étudiants. Et c'est à ce moment-là que j'avais quelques autres étudiants, dont j'ai oublié les noms - il y en avait un d'Anderlecht, je me souviens - qui étaient comme moi, étudiants en études agronomiques, on avait fait un trimestre entier et au bout du trimestre, bon, on a été renvoyés. Tu as bien vu la lettre [voir en annexe].. Et c'est à ce moment-là que j'ai été contacté par je ne sais plus qui, mais probablement de l'A.J.B., pour dire qu'on allait créer une école d'horticulture à... près de Jodoigne, à La Ramée, près d'un château...

Jacques Déom : Je t'interromps. A Gembloux, est-ce qu'il y avait d'autres Juifs ?

Haïm Vidal Sephiha : Oui, il y avait quelques autres étudiants juifs. Mais oui ! Parce que...

Jacques Déom : Venant aussi de... de... du monde de la Gordonia ?

Haïm Vidal Sephiha : Pas nécessairement.

Jacques Déom : On t'avait envoyé toi. Est-ce que c'était un mouvement... ?

Haïm Vidal Sephiha : Non, non, non, non, non, non. J'étais le seul de la Gordonia à être envoyé. Les autres, je crois que ils faisaient ça simplement par goût, comme ça. J'ai pas eu le temps de les fréquenter, si tu veux. Bon. Et alors là... Je ne sais plus combien d'étudiants ont été renvoyés à ce moment-là. En tout cas, l'A... l'A.J.B., donc, a dit : voilà, ces étudiants-là, on va en faire des moniteurs à l'école... à l'école d'horticulture. Près de un patelin qui s'appelle Houpaye, Houpaye [sic., en fait : Oupeye]. Voilà. J'sais pas si tu connais ça, sur la... J'sais pas le train, c'était très difficile à l'époque. L'hiver était épouvantable. Et puis, bon, j'ai fait ça. Et c'est là que j'ai connu Haroun Tazieff. Haroun Tazieff en était le... le... le directeur... ingénieur agronome lui-même à l'époque. Il sortait de Gembloux et j'ai eu de très bonnes relations avec lui. Il m'appelait Haïm d'ailleurs, il y tenait, il voulait pas de Vidal, hein ! Et il y avait quelques autres, quelques réfugiés allemands, des jeunes, un certain Heinz, un certain euh ! comment s'appelait-il encore... ? Lui, je l'ai revu après la guerre. Il a été représentant d'Israël dans différents organismes en France, en Turquie etc... Sigi Daniel, il s'appelait.

Jacques Déom : Sigi... ?

Haïm Vidal Sephiha : Sigi Daniel. Sigi Daniel. Un autre, Heinz, qui avait l'air très prussien comme ça, qui m'avait appris bien des choses, de très belles expressions. Il disait : es ist mir ein grosses Vergnügen, eine halbe Hochzeitsnacht ! Quelque chose comme ça ! [Rires.] Des choses très... ! Et puis, petit à petit, il est arrivé d'autres

gens de... des différents partis : du Bne Akiba d'Anvers, de... de... de... également de... de l'Hashomer Hatzair, de... comment s'ap... du Betar... du Betar, tu vois... d'un peu tous les groupes, tu vois. Et petit à petit, c'est devenu le... la hakhchara, la hakhchara. Mais moi, j'ai été arrêté à Bruxelles pendant un voyage que je faisais de la po... de là-bas à Bruxelles...

Jacques Déom : Tous ces gens s'entendaient bien entre eux, tous ces étudiants d'options politiques... ?

Haïm Vidal Sephiha : Oui, tous s'entendaient très bien. Ils étaient tous sionistes, ils se préparaient aux travaux de la gue... de la terre. On a fait... on a fait... On a même défriché là-bas, tu sais. J'ai encore des photos de l'époque. On a même labouré, etc. C'était une vie extraordinaire. Et puis les gens... les gens de Bruxelles et d'ailleurs venaient nous rendre visite. C'est comme ça que Micky était... était venue me rendre visite et que c'est là que ça... que ça a floculé, comme on dit en chimie, tu vois ! Non, c'était extraordinaire. Jacques, mon frère Jacques, venait me voir. Il venait à vélo. Il faisait l'excursion à vélo. C'était un très beau patelin. Je sais pas si tu connais. Il paraît qu'il y a un institut de je ne sais quoi là-bas, maintenant, à La Ramée.

Jacques Déom : Je ne connais pas...

Haïm Vidal Sephiha : C'est tout près d'un couvent. Et, en plein hiver, sur le pavé, on allait chercher de l'eau au couvent, au puits, avec un tonneau. Il faisait très très froid. Et je me souviens être retourné là-bas avec Albert, Albert mon frère, qui m'a dit : «J'aimerais bien revoir ce coin...». On est allés au couvent, on a visité le couvent. Et je leur ai dit : «Vous savez, j'étais votre voisin durant la guerre...». Il dit : «Ah oui ?». Je dis : «Ah oui...». Oui il me dit : «En effet, il y avait des Juifs là...». Je dis : «Oui, oui, oui...». Je dis : «Est-ce que, si je vous avais demandé l'hospitalité en 1942, vous m'auriez pris ?». «Bien sûr !» Ah ! [Rire.] Je ne sais pas, hein ! Peut-être bien d'ailleurs. Peut-être bien. Non mais je lui posais la question comme cela. Non, non, c'était une très belle période, hein ! On pensait pas tellement à... On avait l'impression d'être réfugiés, d'autant plus qu'on avait ces cartes d'identité sans tampon, puisque le maire de Bomal n'avait pas voulu mettre le tampon, tu vois ! Je crois, d'ailleurs, avec la complicité d'Haroun Tazieff, hein ! Là, je ne saurai jamais, puisque Haroun Tazieff est mort maintenant.

Jacques Déom : Le fait de s'occuper d'agriculture, ce n'est pas courant pour des Juifs ?

Haïm Vidal Sephiha : Non, non, bien sûr. Non, mais moi, je m'étais toujours occupé de jardinage. J'étais le jardinier de la maison. Mes... mes... ma grand-mère a toujours eu un jardin. Mon oncle Malalel aussi. Alors j'ai souvent travaillé dans leur jardin. Nous, on a eu de temps à autre de petits jardins et dès l'âge de 6 ans, j'étais en admiration devant les plantes qui portaient leur propre fruit. Quand je voyais... Je plantais des pensées. Et puis les pensées, ça se termine après la fleur par une capsule... une capsule qui sèche au soleil et qui s'ouvre en quatre et les graines... les graines... comment dirais-je ?... se dispersent. Moi, j'étais en admiration devant tout ça. C'était le mystère de... comment dirais-je ?... de la nature. J'ai toujours aimé ça. Et ça avait commencé par le haricot germé dans une boîte d'allumettes avec un coton à l'école primaire. Voilà. Alors, le haricot, j'ai toujours fait germer des haricots, toujours. J'ai toujours aimé ça. Et j'avais mon cerisier. J'avais mon cerisier à partir

d'un noyau. Et mon cerisier, il avait survécu à la guerre dans le jardin de ma grand-mère à Boitsfort. Et puis il a fallu que le chien de ma grand-mère, un berger allemand, tu vas dire : encore un Allemand ! [rires] - non, je ne suis pas aussi bête ! - une... comment dirais-je ?... l'arrache d'un coup de... d'un coup de la dent... quoi ! Et c'était mon arbre, mon arbre de la vie ! Hein ! Ets hayim !

Jacques Déom : Quand tu as lu Primo Levi... Il donne à la chimie, dans son œuvre, un statut de quasi... j'allais dire de philosophie.

Haïm Vidal Sephiha : Absolument. Absolument !

Jacques Déom : Tu comprends bien cette... ?

Haïm Vidal Sephiha : Ah je comprends ça très bien. Je comprends ça très bien. Mais ce qui s'est fait... Ce qu'y a, c'est que... La différence avec moi, c'est que lui était chimiste déjà en partant; moi, j'abordais la chimie. J'abordais les choses... Donc, je parlais tout de même avec une certaine notion de... comment dirais-je ?... de la chimie, avec une certaine notion également de la biologie, puisque avant d'être déporté, j'avais fait également un peu de biologie également dans ces... dans ces... ces cours qui ont ??? à l'Université de Bruxelles. Et puis, mon livre, c'était... Mes livres de chevet, c'était Jean Rostand : les *Pensées d'un biologiste*, hein ! voilà, où il disait bien que, lorsque un couple fait l'amour, il sont quatre ou huit, hein ! si on compte les grands-parents. Puis son livre *Les chromosomes*, c'est extraordinaire, avec les chromosomes de la drosophile ??? ...du vinaigre etc. Non, non, non, j'étais très... J'avais d'ailleurs un copain, un copain... Je sais pas ce qu'il est devenu. C'est lui qui m'avait poussé à faire la chimie : c'était Adam, Joseph Adam, avec lequel j'allais régulièrement à la piscine en pleine guerre, la piscine de Saint-Gilles, le bassin de la Perche... de la Perche. Il habitait non loin de chez moi. Lui, il habitait chaussée de Forest, mais au-delà de la rue Théodore Verhaegen. J'allais le chercher ou il venait me chercher. On allait à la piscine ensemble. Et pendant que j'étais à Malines, il m'envoyait des livres. Puis, après mon retour, on s'est vus très longtemps. Lui... Moi j'étais bien sûr socialiste. Alors il trouvait que le socialisme, c'était de la merde, etc. Bon. Enfin, c'est une autre histoire. Mais, en tout cas, il m'avait beaucoup aidé moralement aussi. J'ai jamais... Je n'ai plus jamais eu de ses nouvelles. Mais pourquoi je te parlais de lui ? Mais parce que... oui, c'est lui qui, à mon retour, finalement.... J'avais dit : «Tu sais je peux pas... Je vais pas reprendre des études d'agronomie, c'est beaucoup trop vaste». Il m'a dit : «Ecoute, moi je suis chimiste. Je suis sorti de... de l'U.L.B. Viens ! je vais t'inscrire», etc. C'est comme ça que je suis entré en relations avec Lucie de Brouckère, etc., etc.

Jacques Déom : Est-ce qu'on peut vraiment faire des études sereinement dans ce contexte ?

Haïm Vidal Sephiha : Dans ce.... ?

Jacques Déom : Se lancer dans l'agronomie, faire des choses qui sont objectives ?

Haïm Vidal Sephiha : Non, mais je l'espérais. Je l'espérais, bien sûr. Puis la grande rupture, ça a été précisément le fait qu'on me renvoie... qu'on me renvoyât, hein ! Bon. Et le reste, c'était peut-être de la rigolade, parce que, finalement, l'école d'horticulture, disons que c'était le côté pratique. On se disait : bon ! on apprend à défricher, on apprend euh... à...à... sur le terrain défriché à établir un champ de

pommes de terre, parce que c'est la première chose qu'il faut cultiver sur un terrain défriché, c'est des pommes de terre qui, en quelque sorte, ameublent la terre... C'est ça. Tout ça, je l'avait appris également avec Haroun Tazieff.

Jacques Déom : On parlait politique ?

Haïm Vidal Sephiha : Non, non, non. Non, non. Non, vraiment pas, vraiment pas. Et avec Haroun Tazieff, je devais faire des cours de biologie, hein ! Comme j'avais tout de même appris, dans le petit trimestre que j'avais eu à la... à l'Institut agronomique de Gembloux, ce que c'était que l'amibe, la division... euh... la division cellulaire, etc... ce que c'était que l'amibe, comme l'amibe se nourrissait, comme l'amibe se créait des... des pseudopodes pour enserrer des microalgues, former une espèce de vacuole pour digérer tout ça. Les prototypes des sucs digestifs. J'expliquais tout ça, comme ça, tu vois, voilà.

Jacques Déom : Qui est-ce qui enseignait là, à La Ramée ?

Haïm Vidal Sephiha : Ben, c'était Haroun Tazieff surtout, mais.. Mais finalement, les autres étudiants ne sont jamais venus. J'étais le seul étudiant à être venu ! Les autres ne sont jamais venus ! Qu'est-ce qui s'est produit, je n'en sais rien. J'étais le seul étudiant de Gembloux à être venu à La Ramée. Les autres n'étaient pas là. Peut-être qu'y avait eu opposition de la part des parents, que sais-je ? Je ne sais pas. J'ai jamais plus eu de contact.

Jacques Déom : A part Tazieff, qui y avait-il pour enseigner ?

Haïm Vidal Sephiha : Ben ! y avait personne, à part Tazieff et moi !

Jacques Déom : Ah... c'était vraiment... oui.

Haïm Vidal Sephiha : Non, non. Les autres, il y avait un bout de temps qu'ils étaient là déjà. Je ne sais pas quand ça s'est créé réellement. Il faudrait aller voir les dossiers. Il doit y avoir des archives. Bon. Les autres avaient déjà travaillé la terre... avaient déjà... comment dirais-je ?... commencé à cultiver. Et je te dis, il y a encore... des romans... des romans ! Des photos d'époque. C'est vrai que c'est un véritable roman ! Voilà. Il faut dire d'ailleurs que on s'amusait bien, parce que j'ai même une photo de moi en slip... à poil... bien sûr, mais en slip avec un chapeau... un chapeau mou, une cravate, ce qu'on disait... ce qu'on appelait à l'époque le roi nègre, et puis une étoile épinglée sur... sur mon sein nu ! [Rire.] C'était de la dérision bien sûr !

Jacques Déom : Tu peux préciser les dates pour Gembloux d'une part, pour La Ramée de l'autre ?

Haïm Vidal Sephiha : Alors, Gembloux, c'est à partir... je sais plus si c'était en septembre ou octobre la rentrée universitaire en Belgique, disons septembre 1941. Fin septembre 1941, bien sûr... Fin 41 : expulsion. Et j'ai dû entrer à La Ramée dès la fin janvier 1942. Et là, il faisait tellement froid qu'il m'arrivait très souvent de rentrer à la maison. On n'était pas chauffés ! Et y a eu... Donc, ça c'était en 42. Et j'ai dû quitter La Ramée fin 42. Non, même pas, non, non ! Euh ! Probablement juin-juillet 42, hein ! Et à ce moment-là, même... il y avait des interruptions.... J'allais suivre... Je pourrais plus te donner toutes les dates. Je suivais les cours clandestins de

l'université de Bruxelles, entre-temps. Chaque fois que j'en pouvais plus, parce qu'il faisait tellement froid, je suivais les cours clandestins de l'université de Bruxelles et j'ai dû encore suivre les cours clandestins... Oui, bien sûr, puisque j'ai été arrêté au moment... au retour d'un de ces cours clandestins en 19... 1943. J'ai été arrêté le 1^{er} mars 1943, après un rendez-vous avec Micky pour écouter des disques. Et à mon retour... à mon retour, eh bien ! j'ai été cueilli à la descente du tram, place de Bethléem.

Jacques Déom : On y reviendra. Les cours à l'université de Bruxelles, tu peux nous en dire quelque chose ?

Haïm Vidal Sephiha : Oui, mais ces cours, c'était des cours clandestins. Pourquoi ? Parce que l'université - ça tu le sais peut-être - l'université de Bruxelles... On avait voulu leur imposer un corps flamingant. Mais à l'époque, flamingant, ça avait une couleur politique, alors qu'aujourd'hui, qu'il y ait une université flamandophone - ou néerlandophone, comme on dit ici - et une université francophone, c'est tout à fait normal. Il est normal que la capitale de la Belgique soit bilingue. Hein ! J'ai même un neveu qui a fait ses études du côté flamand, parce qu'il est né à Knokke-le-Zoute et qu'il avait fait ses études primaires en flamand. Tout ça, c'est tout à fait normal. Mais en... durant l'occupation, c'était une marque politique bien déterminée et le corps professoral dans son entier avait démissionné et ils avaient créé des cours clandestins sous forme de conférences publiques. D'une part à l'école des Arts et Métiers, où il y avait laboratoire de tout, même travaux pratiques... pratiques, hein ! de chimie, de physique... et d'autre part, pour les cours littéraires, ou les cours théoriques disons, très souvent c'était l'école moyenne là, qui se trouve place Poelaert, au coin de la rue de la Régence, je sais plus comment elle s'appelle. Bon. Et j'ai suivi de très nombreux cours comme cela.

Jacques Déom : Des cours de quoi ?

Haïm Vidal Sephiha : Des cours de chimie, des cours de physique, des cours de philosophie... Et là c'était... Et des cours d'embryologie. Là, c'était pour les médecins. Voilà. Surtout ça que j'ai suivi. Mais de façon assez distendue, parce que je pouvais pas faire les choses régulièrement. D'autant plus que là... C'est là que je ne pouvais pas entrer avec l'étoile ! Alors qu'est-ce que je faisais ? Mon étoile était à six pointes avec pressions. Pour entrer, j'enlevais l'étoile et, quand je ressortais, je remettais l'étoile. Il faut dire d'ailleurs que parfois j'oubliais de la mettre et qu'on a prétendu que c'était parce que j'avais pas d'étoile qu'on m'avait arrêté ! C'est vrai que j'avais oublié de mettre l'étoile, tu vois.

Jacques Déom : L'école Cymring ?

Haïm Vidal Sephiha : Oui, alors l'école Cymring, moi, la seule chose que je puis dire, c'est que en même temps que c'était fermé, les lycées et l'université, donc c'était au début de 42 ça, hein ! c'était créer une école... C'était pas l'école Cymring en soi. C'était un lycée juif. Dont s'était probablement... comment dirais-je ?... déclaré directeur Cymring. Est-ce qu'il touchait de l'argent, j'en sais rien. Et les classes avaient lieu rue Joseph Dupont. Avec notamment... Là il y a quelqu'un qui était... Comment s'appelle-t-il encore ? Manuéli ou je ne sais comment... Il y avait Cymring et il y avait le type de philosophie... qui a été très longtemps professeur à l'U.L.B...

Jacques Déom : Goriely !

Haïm Vidal Sephiha : Goriely. C'est ça. Il vit toujours ?

Jacques Déom : Il est mort il y a... deux ans, quelque chose comme ça.

Haïm Vidal Sephiha : Goriely... assez gros comme ça. Goriely, je me souviens très bien.

Jacques Déom : Georges Goriely.

Haïm Vidal Sephiha : Georges Goriely.

Jacques Déom : Assez excentrique...

Haïm Vidal Sephiha : Oui, c'est ça ! Les autres, je me souviens plus. Mais je me souviens de ce Cymring[?]... de Goriely, tu vois. Il devait y avoir des professeurs de langue... que sais-je ?... aussi. Je me souviens pas des autres. Je me souviens pas des autres.

Jacques Déom : En somme, tu as fréquenté cette...

Haïm Vidal Sephiha : Oui, j'ai fréquenté ça en me disant : tiens ! je vais un peu compléter... Comme j'avais fait les humanités modernes, hein ! je dis : je vais faire du latin, je vais faire du grec. C'est comme ça que je faisais du latin et du grec, hein ! Puis ça me permettait également à l'époque de voir un peu plus souvent Paulette. Je la faisais répéter. [Rire.] Je la faisais répéter le grec et le latin. J'allais même... pendant le couvre-feu la rejoindre. Elle habitait non loin de la place de Bethléem et moi j'habitais bien sûr rue Théodore Verhaegen. Et je me souviens avoir été arrêté par les Feldgendarmen. ??? Ich bin Student ! C'était... c'était ... Bon. Mais c'est à l'époque... ça je l'ai appris par après par Jacques, hein ! ... je crois que le père... je sais plus si le père Weinstadt a été tué ou quoi. Je crois pas qu'il ait été tué... Je ne sais plus exactement. En tout cas, il faisait... il faisait des fourrures pour les Allemands. Avec du truc de lapin. Il a été considéré comme collaborateur et il y a eu des bombes là. C'était une petite rue non loin de la place... de la place du Parvis de Saint-Gilles, dans le bas. Une rue qui donne sur l'avenue Jean Volders.

Jacques Déom : Est-ce que tu as entendu parler de... du C.D.J. ? On a parlé de l'A.J.B., mais au début 42... Comité de Défense des Juifs ?

Haïm Vidal Sephiha : Non. Moi, j'en ai pas entendu parler.

Jacques Déom : Tu n'en as pas entendu parler.

Haïm Vidal Sephiha : Absolument pas. Jacques probablement. Mais moi pas.

Jacques Déom : Toi, ça ne te dit rien du tout.

Haïm Vidal Sephiha : Ça s'est créé quand ?

Jacques Déom : Pardon ?

Haïm Vidal Sephiha : Ça s'est créé quand ?

Jacques Déom : En fait, ça a commencé... C'est une réaction, si tu veux, à la mise en place de l'A.J.B. C'est le versant résistant, etc., avec Perelman, etc. Ça a commencé... C'est une histoire compliquée.

Haïm Vidal Sephiha : C'est peut-être là que se trouvait alors le Rapoport ? Essaye de savoir par les archives. Rapoport a été le second directeur de La Ramée, de l'école d'agriculture, après le départ d'Haroun Tazieff. C'est intéressant. Ça m'étonne qu'il n'y ait pas encore eu d'études là-dessus, sur l'école de La Ramée. Mais Perelman, je l'ai connu personnellement, je crois, à mon retour de déportation. Il avait créé une bourse d'études pour les anciens déportés. Est-ce qu'il n'habitait pas non loin de l'université de Bruxelles ?

Jacques Déom : Il était professeur à l'université.

Haïm Vidal Sephiha : Oui, mais il habitait non loin de l'université de Bruxelles. Tu sais, la ceinture boulevard Général Jacques, etc., de ce côté-là.

Jacques Déom : C'est ça. D'accord. Le début de l'année 42 est très tendu. Il se passe quantité de choses. Qu'est-ce que tu retiens de... Tu étais vraiment très dans tes études ?

Haïm Vidal Sephiha : Ah ! Mais j'étais à La Ramée à ce moment-là ! J'étais à la Ramée, forcément. Et c'était la période dure de La Ramée. C'était le plein hiver. L'hiver de 42 était très dur. Et c'est qu'on allait justement avec des tonneaux sur une charrette ou sur une brouette - oui, mais non ! C'était une charrette - au couvent d'à côté pour aller chercher l'eau. Et crever de froid... On allait crever de froid là. Tu vois, tout ça... tout ça a été bénéfique pour moi. D'une part que j'ai mangé de la vache enragée, en France donc : c'est une première période pendant l'évacuation. Et d'autre part que j'ai connu également des difficultés de La Ramée. C'était une espèce de... de pré-école d'apprentissage à ce que j'allais connaître ultérieurement. Je crois.

Jacques Déom : A la mi-42 commencent les déportations. Qu'est-ce que tu entends dire de tout ça ? Qu'est-ce que... ?

Haïm Vidal Sephiha : Eh bien à l'époque... Je ne sais pas si on avait encore des réunions de la Gordonia. Tout était en train de... de s'effriter, me semble-t-il. Et je me souviens même que, avant les déportations, il y a eu des travaux forcés, pour le mur de l'Atlantique. Et il y a eu des jeunes de la Gordonia qui ont été... qui... qui ... qui avaient fui et qui ont dormi chez moi. Que Jacques avait ramenés. Qui ont dormi chez moi, rue Théodore Verhaegen. Pour une nuit ou deux, tu vois ? Et après ça, ils repartaient. C'était déjà la traque, si tu veux, alors que pour nous c'était pas encore la traque. Tu vois ce que je veux dire.

Jacques Déom : Oui, oui, tout à fait.

Haïm Vidal Sephiha : Et puis, ? ? ? un peu ! C'est là qu'a commencé ma période d'aller et venue entre La Ramée et Bruxelles, hein. C'est là, si tu veux... Tantôt j'étais à La Ramée, tantôt j'étais à Bruxelles pour suivre les cours clandestins. Parce... j'étais, si tu veux, partagé. Quand j'ai su qu'il y avait ces cours clandestins,

je me suis dit : tiens, je vais pouvoir rattraper tout ce que je perds. Et c'est pour ça que je l'ai fait. Pour ça. Mais j'étais peut-être trop... comment dirais-je ?... concentré sur mes propres études et ma propre recherche pour penser à tout le reste. J'ai vu... J'ai vu des arrestations, mais y avait pas de flics. Y avait pas de flics belges. Contrairement à ce qui s'est fait à... à Anvers. Jacques m'a dit qu'à Anvers les... les... les flics belges ont participé. Et en France !

Jacques Déom : Evidemment.

Haïm Vidal Sephiha : Mais là, les flics ne sont jamais... J'ai vu des camions... J'ai vu des camions venir prendre les gens dans tout le quartier du bas de Saint-Gilles, chaussée de Forest, etc. Ça j'ai vu. Qu'est-ce que je pouvais faire ?

Jacques Déom : Et tes parents, comment réagissent-ils ? Ils sont Turcs...

Haïm Vidal Sephiha : Oui, oui. Les Turcs sont pas touchés. On avait même encore la boutique. Avec tout de même l'inscription : Jüdische Unternehmung. Jüdische Unternehmung. Mais ils avaient le droit de continuer. Même lorsque ils ont déménagé rue Moris, après mon arrestation, je crois qu'il avaient encore la... Ils avaient encore la vitrine. Jüdische Unternehmung.

Jacques Déom : Je te propose de nous arrêter là pour aujourd'hui.

Haïm Vidal Sephiha : D'accord, d'accord. Il est quelle heure ?

Deuxième entretien – 20 janvier 2000

Perception des premières persécutions – Arrestation – Gestapo avenue Louise – Caserne Dossin à Maline – Auschwitz – Fürstengrube – Réflexion sur la vie concentrationnaire

Jacques Déom : Vidal, au terme de notre entretien d'hier, tu avais pu évoquer, disons, ta scolarité, Gembloux, La Ramée, ta fréquentation de l'U.L.B. clandestine. Je voudrais que nous revenions... [enrouement] pardon ! ... à certains aspects sur lesquels nous avons passé très rapidement. Notamment la manière dont ta famille, et notamment tes sœurs, ont vécu le début de la guerre. Tu avais parlé évidemment de toi-même, de ton frère Jacques, mais tes sœurs, que faisaient-elles, professionnellement ?

Haïm Vidal Sephiha : Ecoute. Je vais commencer par la cadette, qui est en fait mon aînée, mais c'est la cadette des sœurs - il y avait trois sœurs et trois garçons - qui s'appelle Germaine, qui... que je vais voir cet après-midi d'ailleurs. Elle, très tôt, a commencé à travailler dans une maison qui s'appelait la Maison Nathan... si ça te dit quelque chose... de haute couture. Et elle y a travaillé d'ailleurs également durant la guerre. Parce que monsieur Nathan, Ezra Nathan, je crois, qui était turc également, ne portait pas l'étoile, tout comme elle ne portait pas l'étoile. L'affaire pouvait se poursuivre. Par conséquent, Germaine a continué durant toute la guerre jusqu'à son arrestation - je vais y revenir - à travailler chez Nathan comme magasinière, je crois. C'est elle qui distribuait les différents éléments destinés aux ateliers : boutons, fil... que sais-je ?... fermetures éclairs... que sais-je ? Tu vois ? Voilà. Et ça, elle l'a fait toute sa vie. Et elle l'a refait, d'ailleurs, à son retour. Bon.

Jacques Déom : Je t'interromps. Elle n'avait pas opté pour la nationalité belge ?

Haïm Vidal Sephiha : Non. Non, non, non, non. Justement ! Justement elle n'avait pas opté pour la nationalité belge, de telle façon que... Pourquoi elle n'avait pas opté ? Parce qu'elle était née, je te l'avais dit hier, en France. Etant née en France, elle ne pouvait pas demander la nationalité belge en Belgique. Jacques, Albert et moi étions nés en Belgique de nationalité turque, mais nous avons la possibilité d'opter à l'âge de 15 ans pour la Belgique, hein ! Et Jacques, je l'ai dit, n'avait pas atteint l'âge de 15 ans au moment de la guerre. Donc il n'a pas eu la possibilité de demander la nationalité belge. Quant à Adèle, elle était devenue belge par le mariage. Elle avait épousé un... un Judéo-Espagnol qui s'appelait Jacques Nathan, de telle façon qu'elle était devenue belge par le mariage. Et Adèle était employée au Bon Marché, qui appartenait à la famille Vaxelaire. Elle était, je crois, au rayon de faïences, et je me souviens très bien : on était très heureux parce qu'elle ramenait parfois des services de table complets, tout simplement parce qu'une assiette avait été ébréchée et bien sûr les employés en bénéficiaient contre argent, mais enfin... à un prix très abordable. Alors ça, elle a fait ça également. C'est la première de la famille bien sûr, qui a travaillé. Elle avait commencé très tôt à travailler dans l'atelier de... Je dis atelier, c'est un grand mot... de réparation de tapis de mes parents. Mais ça lui plaisait pas. Elle avait fait l'école professionnelle. Et par conséquent, elle est allée là-bas. C'était la première de la famille à ramener son salaire. C'était pas mal.

Quant à Elise, est-ce qu'elle a travaillé ? Oui, Elise était couturière. Je... Oui, elle avait travaillé dans une maison salonicienne. Je crois que le patron s'appelait Salem... Salem... Salam, hein ! c'est la même chose. Shalom. Mais à un certain moment, elle avait été... elle s'est mise à son compte, c'est-à-dire qu'elle faisait des travaux pour les particuliers chez elle. Je la vois encore, toujours devant sa machine à coudre, écoutant les opéras, pleurant quand il y avait un opéra un peu larmoyant, etc. Voilà ! Elise, elle, n'avait pas été déportée, parce qu'elle avait épousé un... comment dirais-je ?... un garçon également judéo-espagnol d'Anvers, de la famille Ariel, lequel, je ne sais comment, s'est arrangé pour ne pas être arrêté. Je crois qu'il travaillait pour l'A.J.B., hein ! et il a pas... il a pas été déporté. Je ne crois pas que ma sœur ait dû se cacher d'ailleurs. Donc, c'est l'unique membre de la famille qui n'ait pas été déporté. Voilà pour la famille. Papa a continué de travailler pendant la guerre, puisque son affaire, bien que portant la mention Jüdisches Geschäft ou Jüdische Unternehmung... malgré tout il avait le droit de travailler, puisqu'ils étaient turcs, à tel point que, lorsqu'ils ont été arrêtés rue Moris... - A ce moment-là je connaissais pas la rue Moris, puisque ils ont déménagé pendant que j'étais à Malines - eh bien ! ils étaient encore en fonction et tout a été vidé par les Allemands à ce moment-là. Tapis, tout, tout... Voilà.

Jacques Déom : Le 8 mai 42, il y a la fameuse ordonnance sur le travail obligatoire. Tu t'es senti menacé par cette...

Haïm Vidal Sephiha : Non, absolument pas. Absolument pas. Nous étions, nous Juifs, en dehors de cela. En dehors de cela, parce que finalement nous appartenions à une autre juridiction, si je puis dire, que le non-Juif. Ça frappait surtout... comment dirais-je ?... les jeunes Belges non juifs. Comme ça frappait... c'était la S.T.O. en France... ça frappait également les jeunes Français mais non juifs. Parce que, de toute façon, s'ils s'étaient présentés comme Juifs, on les aurait pas acceptés. Ils auraient fait aussitôt l'objet de... comment dirais-je ?... d'un détournement vers d'autres destinations.

Jacques Déom : Je voudrais qu'on revienne un instant... Tu m'as dit que tu avais - en comprenant très vite que ce n'était pas l'endroit où tu devais être - travaillé une journée pour l'A.J.B.

Haïm Vidal Sephiha : Oui, absolument.

Jacques Déom : Je voudrais savoir comment tu t'étais retrouvé à... ?

Haïm Vidal Sephiha : Mais justement, c'était ce beau-frère qui m'avait dit : «Tiens ! Tu sais il y a du travail...». Il y travaillait lui déjà. Je te dis. C'était boulevard du Midi par là, où il y avait la J.O.C. jadis, que sais-je ? Puis je me suis trouvé là-dedans, dans ces bureaux tout vides. Et on me faisait mettre sous enveloppe des convocations pour les Juifs. Et quand j'ai appris ce que c'était, j'ai dit : «Moi je continue pas !». J'ai travaillé un jour ! Pas plus ! Et??? C'est tout, c'est tout ce que je peux te dire.

Jacques Déom : Oui, d'accord. C'est ça. C'est difficile à reconstituer après coup, comme ça, mais ce malaise, tu le... qu'est-ce qu'il signifiait ? Tu te disais : on est en train de... de contraindre... ?

Haïm Vidal Sephiha : Oui, absolument, absolument ! Absolument. Moi j'ai dit : moi je collabore pas à ce genre de chose et j'ai abandonné aussitôt. C'était en... en 42, mais toujours dans cette... dans cette... interpériode... J'ai appris qu'en flamand on dit, je ne sais pas moi, tussendoortjes, hein ! C'est très joli comme... comme parole. Dans ces tussendoortjes, dans ces interruptions entre La Ramée et Bruxelles, on me cherchait un travail. C'est comme ça que ça s'est produit.

Jacques Déom : D'accord. Dans cette période-là, comment est-ce que tu comprends ce qui se passe au niveau mondial ? Je veux dire : est-ce que tu suis les phases de la guerre ? Est-ce que... Ou est-ce que tout cela, finalement, est assez loin ?

Haïm Vidal Sephiha : Ah non, non, non, non, non. On espère tout de même... On sait très bien... on sait très bien... On sait très bien que les Allemands sont en train de s'enfoncer. Ils s'enfoncent véritablement en territoire turc [sic], mais ils s'enfoncent également dans la terre, hein ! avec le premier hiver 4... 4... 41-42, puisque c'est le 2 juin 41, l'offensive hein ! Le premier hiver a été très dur pour eux. Et alors on espérait... On a connu également en 42 - j'en parlais hier - l'essai de débarquement à Dieppe. Tout ça, ça donnait tout de même de l'espoir. On écoutait Radio Londres, parce qu'on avait gardé une radio. J'ai appris par Albert d'ailleurs, hier, qu'on avait donné une vieille radio et non pas la belle que nous avions. Je ne me souvenais pas. On avait une belle radio sur laquelle justement papa écoutait Radio Istanbul. C'était... Ça entre dans le cadre de... comment dirais-je ?... de ce caractère composite de la famille, qui est à la fois espagnole turque, juive, je vais pas dire israélienne, ce serait un anachronisme, mais disons palestinienne ou sioniste, tu vois.

Jacques Déom : Est-ce que vous aviez des parents à Anvers, des proches parents ?

Haïm Vidal Sephiha : Oui, oui, oui. Une famille... une famille de diamantaires. C'était... mais avec lesquels on n'avait pas beaucoup de rapports, parce que c'était la partie riche. C'était les diamantaires du côté de maman. Une sœur de ma grand-mère était... une famille Menasche... était... comment dirais-je ?... diamantaire là-bas et je suppose d'ailleurs établie à Anvers bien avant l'arrivée de ma grand-mère. Et alors il y avait la fille de cette tante - Sara elle s'appelait - qui, elle aussi, avait épousé un... comment dirais-je ?... un diamantaire, que j'ai revu d'ailleurs après la guerre. Et il avait un fils. Pour nous, c'était la partie riche, et nous étions un rien gênés, parce que nous savions que les culottes que nous portions, c'était des culottes coupées dans les restes de cousin là... Je me souviens même plus de son nom, tu vois. C'est dire qu'on n'avait pas de vrais rapports. N'avait pas... Ce qu'il y a, c'est que on a eu des rapports avec Anvers par mon premier... par le beau-frère Elie Ariel qui venait d'Anvers. Il habitait à Anvers. Il était belge lui, hein ! puisque il a même fait la guerre. Il a été prisonnier de guerre. Bon. Elie... Elie Ariel, lui... Par lui, on a eu des rapports avec la communauté séfarade d'Anvers, qui était riche et qui avait sa synagogue.

Jacques Déom : D'accord, mai 42, les grandes rafles d'Anvers. Est-ce que ça... ?

Haïm Vidal Sephiha : Je savais pas ! J'ignorais ! Moi, je l'ignorais. J'ignorais ! J'étais... Je dois dire que j'étais un peu... comment dirais-je ?... perdu dans les... C'est finalement Jacques qui était beaucoup plus... puisque Jacques, il était un

homme conscient et un militant, ce que je n'étais pas. J'étais militant dans le cadre de mon... de mon... A ce propos, il faut dire également - Jacques m'a corrigé, mais il m'a dit que tu trouveras tout ça dans les cassettes dont tu as fait des copies - que finalement il y a tout de même eu... Il était d'accord avec moi... - puisque j'ai repris les choses avec Jacques hier, tout ce que nous avons dit - qu'il y avait eu tout de même une réunion importante de l'ensemble des responsables qui étaient restés des sections sionistes de... de Bruxelles et qu'il y avait eu des accords... qu'il y avait eu des accords et ça tu le trouveras dans les cassettes de Jacques. Voilà. De telle façon que ce que je t'ai dit hier c'est vrai en partie : que certains sont partis directement sans s'occuper de leurs... de leurs haverim, si je puis dire, mais il y avait tout de même eu un accord... un appel en quelque sorte...

Jacques Déom : Je te pose la même question à propos des rafles. En septembre 42, il y a des rafles à Bruxelles.

Haïm Vidal Sephiha : En septembre 42. Ah oui, oui, oui. Mais là, je me trouvais dans Bruxelles ! Et là, je savais de quoi il retournait ! Bien sûr. Mais on ne savait pas que c'était destiné à... à la Pologne. Ça on ne savait pas. On savait que c'était destiné à Malines, c'est tout. Et de Malines on ne sait pas. Mais là, bien sûr, j'ai même assisté... j'ai assisté à des rafles. Et on m'a souvent ... on m'a souvent... comment dirais-je ?... demandé mon identité. J'ai montré ma carte d'identité belge ! Bien que portant l'étoile. On m'a foutu la paix. Donc là j'avais en quelque sorte la confirmation de ce que je ne serais pas touché, parce que je... Ça a fait partie encore une fois de cette politique de diviser pour régner avec l'étau qui se resserre petit à petit. Ça très certainement. De telle façon que, dans mon inconscient, je pensais pas au fait que j'allais être arrêté un jour.

Jacques Déom : Vois-tu, avant ton arrestation, un aspect que je n'aurais pas évoqué et que tu n'aurais pas pu évoquer et qui serait important, pour cette période d'avant ton arrestation ?

Haïm Vidal Sephiha : Non, mais on voyait précisément... comment dirais-je ?... le quartier se vider, ça très certainement. On voyait le quartier se vider. Il y avait encore quelques petites réunions clandestines comme ça, qu'on ne savait même pas être clandestines. Avec une certaine prudence, avec des copains. Mais petit à petit, on voyait les copains disparaître. On voyait tout à coup... comment dirais-je ?... des copains de la rue... enfin du bas de Bruxelles là, du côté de la place du Vieux Marché, qui... qui venaient de notre côté rue Théodore Verhaegen... C'était déjà le haut... C'était pas le haut de Saint-Gilles, mais le haut de Bruxelles pour eux. Et on parlait un peu et puis ils redisparaissaient. Mais on était un peu perdus. Moi en tout cas. Jacques pas. Mais Jacques me l'a jamais dit. C'est normal. S'il était dans la Résistance, il ne pouvait pas me faire confiance. On ne faisait pas confiance à la famille.

Jacques Déom : C'est le 1^{er} mars 1943...

Haïm Vidal Sephiha : J'ai été arrêté le 1^{er} mars 1943 et justement au retour de... J'avais suivi des cours de... J'avais suivi des cours clandestins à... aux Arts et Métiers. J'avais... j'avais bien sûr mes six pressions là [pour fixer l'étoile] mais j'avais pas mis mon étoile. Et j'étais allé avec Micky écouter des disques, je ne sais plus dans quel coin du centre de Bruxelles... Ah non, il y avait eu autre chose ! Avant de voir Micky et avant... et après avoir vu les cours... après avoir été au cours, j'étais

allé chez mon oncle à Boitsfort pour recevoir une grosse somme que je devais remettre à mon père. Une grosse somme d'argent. Et cette grosse somme d'argent, je l'avais mise en poche. Et j'étais... j'avais rendez-vous avec Micky. On est allé... On était allé écouter des disques. Et puis j'ai repris le tram pour rentrer chez moi rue Théodore Verhaegen. Je devais descendre place de Bethléem pour monter quelques... Et en descendant du tram, j'ai vu arriver une voiture noire, qui m'a arrêté. C'était la voiture de la Polizei. Voiture avec laquelle j'ai fait le tour de Bruxelles, parce que j'étais le premier de la... comment dirais-je ?... du ramassage, si je puis dire, et j'ai participé en quelque sorte à la chasse à l'homme. J'ai vu comment on prenait les gens. Et bien sûr dans la voiture, d'abord... Je parle de la chasse à l'homme, mais je parla... je parlerai d'abord de moi dans la voiture. Je dis : «Mais je suis pas juif !». Et j'avais ma carte d'identité de Bomal ! On me dit : «Mais non, mais non, mais non !». On m'a déculotté. Il y avait Isaac de la Gestapo dedans, Jacques de la Gestapo - ça revient au même. Et il se moquait de moi en criant : «Rakhmounes ! Rakhmounes ! Rakhmounes !». C'est rakhmanout, hein ! Et c'est comme ça que... Bon ! qu'est-ce que je pouvais faire ? J'étais... j'étais pris dans la souricière. J'ai participé donc... J'ai pas participé ! J'ai assisté à la chasse à l'homme. Je me vois encore avenue du Midi, tout cela, hein ! On arrêtait les gars. Petit à petit, la voiture de la Polizei... les noires là - C'était des Renault, je crois...- se remplissaient. Et on nous a amenés avenue Louise à la Gestapo, où on m'a mis tout seul dans une cellule, parce qu'il y avait un problème tout de même. Je l'ai appris après. C'est que, étant né turc, on savait pas si on allait me libérer ou pas. On savait pas si les Turcs allaient me reconnaître, ce qu'ils auraient dû faire, puisqu'en principe, pour les Turcs, un Turc reste turc toute sa vie. Et finalement... Bon. Le problème n'était pas résolu. On m'a amené au bout de deux jours à Malines. Je dois dire que dans... seul dans ma cellule, c'est là que j'ai commencé à... à m'interroger sur le hasard. Or j'ai écrit sur le hasard... à m'interroger sur le hasard en me disant : mais enfin ! si tu avais fait ceci, si tu avais fait cela, tu n'aurais pas été arrêté, etc. Enfin : le hasard. Puis le problème du hasard : le bon hasard, le mauvais hasard, etc. La chance, la bonne chute, la mauvaise chute, puisque la chance, ça signifie la chute, etc. Bon. Et tout ça, ça m'a inspiré pour plus tard, beaucoup plus tard. Le Mazal. Et arrivé à Malines, on m'a mis... je n'ai pas vécu...

Jacques Déom : Est-ce que tu avais peur. Ou tu étais étonné ? Ou tu étais... Comment tu as...

Haïm Vidal Sephiha : Oui, J'ai eu peur tout de même, j'ai eu peur. J'ai eu peur, mais enfin sans...

Jacques Déom : Pas de panique !

Haïm Vidal Sephiha : Pas de panique. Vraiment pas de panique, hein ! Je me disais : merde ! C'est dur ! Là y a pas de coussin. Y avait rien dans la cellule. J'ai dormi sur la dure comme on dit. Et arrivé à Malines, je suis descendu du camion.

Jacques Déom : A l'avenue Louise, tu n'as pas entendu crier...?

Haïm Vidal Sephiha : Non, absolument pas. Absolument pas.

Jacques Déom : Il n'y avait rien...

Haïm Vidal Sephiha : Non, non, non, non. J'ai rien entendu. Ça je... Voilà. Et je suis arrivé donc à Malines. On est passés par le Aufnahme, c'est-à-dire par le bureau de réception, si je puis dire. Les filles de la Aufnahme m'ont regardé, etc. Je n'ai pas signalé que j'avais de l'argent sur moi. J'avais encore... C'était le 1^{er} mars, j'avais encore un manteau noir avec... comment dirais-je ?... assez ample et l'argent... J'avais fait un trou dans ma poche par la... par lequel j'ai passé l'argent qui est resté dans la doublure de mon manteau. Et on m'a mis dans une salle spéciale appelée E. E, c'était des numéros avec E et pas avec B. B c'était Belga, E c'était Entscheidung, à décider. Et je suis resté un bout de temps dans cette salle, avec d'ailleurs les Malalel. J'ai vu les Malalel dans cette salle. Et moi, finalement, au bout d'un certain temps, je sais plus combien de temps, je crois... Je suis arrivé le 1^{er} mars... Peut-être que vers le 1^{er} août - 15 août par là, ils ont décidé que j'étais belge. Donc j'ai été... j'ai été transféré dans une salle réservée aux futurs déportés belges. Où j'ai connu Flam à l'époque, Léopold Flam. Et j'ai été déporté. Mais ce que je dois dire, c'est que j'ai vu libérer les Malalel. Pas les trois ! Deux. Pourquoi ? Parce qu'Albert Malalel, que tu as connu je crois jadis, qui est décédé depuis - Vital aussi - Albert Malalel, il avait fait une maladie curieuse. C'était absolument psychologique. D'ailleurs, c'est resté comme ça jusqu'à la fin de sa vie. Albert Malalel avait une admiration folle pour moi. C'était la chimie... le philochimiste, que sais-je ? hein ! l'homme... le scientifique. Et il était toujours à côté de moi dans les rangs qui tournaient dans la cour de la caserne Dossin. On était obligés, dans la cour de tourner, tourner, tourner, tourner. Il était toujours à côté de moi. Il parlait d'atomes, que sais-je ? Et je sentais que ça n'allait pas très bien. Et à un certain moment, j'ai eu un furoncle. Sur la fesse. Et vraiment, on m'a opéré à sec, si je puis dire. Et je me suis trouvé dans le Revier que la... de la caserne Dossin. Revier qui donnait d'ailleurs... dont les fenêtres donnaient sur le canal. Sur le canal de la caserne Dossin. Et là, je sentais de plus en plus qu'il divaguait... qu'il divaguait et après... Du Revier, on l'a [sic ???] transféré dans un hôpital de Malines. D'où il s'est enfui. Et peu après donc, lorsque je suis sorti de l'hôpital, qu'on a décidé que j'étais bien, etc. etc. j'ai vu sortir, bon, on s'est embrassés. La maman d'Albert, le frère d'Albert, Vital. Pourquoi avait-il été libéré ? Je n'en sais rien ! Je ne l'ai même pas appris auprès d'elle après, puisqu'il a dû se recacher, hein ! Après ça, je l'ai même... je l'ai même interviewé comme je venais en Belgique. J'ai jamais su. C'est elle qui m'a appris qu'il existait un Canetti qui recherchait les Juifs séfarades, un "muser", comme on dit en yiddish, un traître, hein ! "malsin" [calomniateur] ! Et voilà, c'est tout ce que je sais de... de... de... de... cette famille. Mais en ce qui concerne Albert, je crois... Je m'excuse de parler de ça. Tu vas voir, c'est important. Quand j'ai recommencé à faire... Quand j'ai commencé à faire des cours ici à Bruxelles, à Martin Buber - ça date de l'année 72 ! Il y a plus d'un quart de siècle que je sévis ici ! Sephiha sévit ! Hein ! [Rire.] - eh bien, Albert venait à mes cours. Et je... Et il m'écrivait, il m'écrivait... m'écrivait des lettres enflammées. On sentait bien sûr ce grain de folie. Et je me disais : il y a quelque chose qui ne va pas chez lui. Et j'ai compris un jour que, en réalité, il avait connu une vie de famille normale : il s'est marié, il a eu une fille, qui est, je crois, journaliste, je ne sais plus comment Malalel...

Jacques Déom : Muriel ?

Haïm Vidal Sephiha : Muriel ! C'est ça. Et il y a eu... comment dirais-je ?... divorce. Que sais-je ? Et je crois que son grain de folie est réapparu. Et j'ai compris moi, que pour lui, étant donné que sa folie l'avait sauvé - la folie est toujours, finalement, une façon de se sortir de soi-même - j'ai compris, moi, que finalement sa folie, c'était à nouveau une façon de sortir de ses problèmes. Et j'ai écrit dans ce sens au médecin

de la clinique où il se trouvait, médecin qui ne m'a jamais répondu. Or je crois... je crois que j'étais le seul à pouvoir déterminer exactement quelle était la nature de sa folie. Le médecin ne m'a pas répondu. Je trouve que ce médecin a absolument manqué de flair, parce que là il aurait compris. Tu vois ? C'est tout de même extraordinaire de ne pas tenir compte de l'expérience de quelqu'un, même si on n'est pas médecin : c'est pas lui qui n'est pas médecin qui va me donner des leçons ! Mais je pouvais lui donner des leçons ! Tu vois ce que je veux dire.

Jacques Déom : A part les cas que tu viens d'évoquer, est-ce que tu as fait connaissance... ? Je voudrais que tu revienne sur Flam. Comment as-tu fait sa connaissance ?

Haïm Vidal Sephiha : Mais Flam, c'est parce que on s'est retrouvés dans la salle des Belges et il m'a demandé : «Qu'est-ce que vous faites ?», etc. Puis je lui ai dit... je lui ai dit à quoi je m'intéressais, etc. Il m'a dit : «Ah ! C'est très bien.» Et il a voulu former une espèce de séminaire. Il me donnait des leçons... Il me donnait des leçons de philosophie. Et moi j'amenais ma science, ce que je savais de mathématique, de physique, etc. Et on avait commencé à avoir un petit groupe comme cela et régulièrement...

Jacques Déom : Tu te souviens d'autres qui en faisaient partie ?

Haïm Vidal Sephiha : Je me souviens plus des autres, je me souviens plus des autres, hein ! Et il me parlait toujours de son fils et de Platon ! Il vivait avec Platon ! A tel point qu'il a donné le nom de Platon à son fils. Platon Flam ! Tu sais ça, hein ! Et il avait une femme très jolie, dont il avait la photo, que j'ai connue après d'ailleurs. Mais lui n'a pas été déporté en même temps que nous. Je crois qu'il s'était trouvé à un certain moment également à... Comment s'appelle le camp de Belgique là ?

Jacques Déom : Breendonk.

Haïm Vidal Sephiha : Breendonk. Il s'était trouvé à Breendonk et, finalement, comment est-il arrivé à Buchenwald ? Il a dû être libéré... Oui ! Il a été libéré une première fois de... d'après son livre, hein !... de... de Malines et il a dû être repris et cette fois, bien sûr, comme prisonnier politique, et non pas comme Juif, et c'est comme ça qu'il est allé à Buchenwald, où Jacques l'a connu.

Jacques Déom : Qu'est-ce que...

Haïm Vidal Sephiha : Mais pour moi, c'était un homme remarquable. Il m'a... Il m'a ouvert les yeux, il m'a ouvert l'esprit. J'avais une admiration sans bornes pour lui. Je l'ai retrouvé d'ailleurs après la guerre.

Jacques Déom : Qu'est-ce qui se disait, là, parmi les détenus à Malines ? Est-ce que... ? Comment voyait-on l'avenir ? On se voyait ... ?

Haïm Vidal Sephiha : On espérait, tout simplement. On espérait, en essayant de se sauvegarder, en obéissant quand il fallait obéir. On s'organisait un peu. Il y avait tout de même des... comment dirais-je ?... des collectes de... de solidarité, parce qu'il y avait des colis qui arrivaient. Moi, je recevais des colis de mes parents. Alors, bien sûr, chacun donnait quelque chose. Moi, j'avais commencé à tenir un journal là-bas.

Mieux je... J'avais plusieurs volumes, hein ! Qui ont été remis à mes parents par une Belge, juive, qui était sortie au moment où on libérait les Juifs belges !

Jacques Déom : Comment s'appelait-elle ?

Haïm Vidal Sephiha : Sabine et quelque chose. J'ai oublié. Je crois qu'elle est docteur maintenant, elle est médecin. Sabine et quelque chose. Et je lui avais remis des cahiers, parce que moi j'écrivais tous les jours. Et les cahiers avaient été remis à mes parents. Malheureusement, les cahiers en question ont été pris au moment où mes parents ont été pris. Voilà. Sinon on en aurait peut-être fait le *Journal d'Anne Frank*, hein ! [Rire.] C'est ça.

Jacques Déom : Est-ce que tu as assisté à des mouvements de révolte ?

Haïm Vidal Sephiha : Non.

Jacques Déom : Des tentatives d'évasion... ?

Haïm Vidal Sephiha : Si, il y a eu des tentatives d'évasion, parce qu'il y avait une fenêtre qui tenait pas très bien dans un des Waschraum. Mais, bien sûr, on les ramenait aussitôt et puis on les battait devant nous, bien sûr. Moi-même, je ne sais pas, parce que il y avait ce qu'on appelait les Füssekontroll. Le soir, pas tous les soirs, si on ne s'était pas bien lavé les pieds, bon. Moi, ça m'est arrivé un jour et puis j'ai dû rester toute une nuit comme ça dans la cour de la caserne Dossin. C'est tout ce dont je me souviens. Avec, bien sûr, des S.S. belges auxquels on donnait... comment dirais-je ?... des surnoms. L'un d'eux s'appelait Pferdekopf, Pferdekopf, hein ! Il avait la tête... il avait une tête de cheval, tu vois. Et là, il y a tout de même une chose qu'il faut que je raconte. Oui, ça il faut absolument que je le raconte. Dans les... Dans cette espèce de cercles tournants, on se regardait, les filles et les garçons qui avions notre âge ! Et je dois encore une fois dire... je m'excuse... je dois parler de moi. J'étais très beau. J'avais des cheveux noirs comme ça, tout ça. Pas mal de filles s'amourachaient de moi, tu vois. Et moi... Un jour, il y a une fille qui m'a fait remettre un papier, en disant : «Je meurs d'amour pour toi. Demain, c'est la déportation. Demain nous serons...». Je ne sais même plus si on utilisait le mot déportation. «Demain c'est le transport.» On connaissait le mot transport. Transport. «Viens me voir.» Je suis allé la voir ??? C'était une jolie petite fille qui - chaque fois que je vois le portrait d'Anne Frank, je pense à elle - et elle m'a dit : «Ecoute, passe la nuit avec moi», etc. Je n'ai pas voulu. J'ai dit : «Moi, je suis fiancé.». Ce qui était vrai. Et là, je te jure que, chaque fois que je pense à ça, ça m'étreint. Ça, c'est une chose. Autrement dit, il y a des moments de... Finalement, je l'ai blessée, cette fille. Je ne lui ai rien donné. Je pouvais pas lui donner. Puis il y a eu autre chose. Il y avait des filles de la Aufnahme qui étaient là bien... comment dirais-je ?... bien bichonnées, bien tranquilles. Elles faisaient tout pour rester. Elles avaient raison. Elles avaient leur salle avec un dortoir avec des lits et non pas de la paille. Et il y en avait une qui s'appelait Eva... J'ai oublié son nom de famille... qui était amoureuse de moi. Elle avait osé me dire : «Ecoute, Vidal ! Si tu acceptes mon amour, je fais en sorte que tu puisses rester ici.». [Energique :] Et j'ai refusé ! Et j'ai refusé. Tu entends ? J'ai refusé ! Et il se fait que c'était une cousine de madame Flam, cette Eva. Qui était avec sa sœur. Les deux sœurs, Eva et son autre sœur, se trouvaient à la Aufnahme. Et je l'ai revue, cette fille. Un jour, elle était passée par le magasin de Jacques à Knokke-le-Zoute. On s'est simplement salués. Mais de penser que, finalement, j'aurais pu me... m'éviter la déportation... Si j'avais su, peut-être que

j'aurais accepté. Tu vois ? Mais c'est pour te dire les... les... les hasards de la vie. C'est extraordinaire, hein ! Et je peux pas la condamner, la fille. Mais ce qui est condamnable tout de même, c'est que elle donne ça comme condition. Parce que véritablement, si elle m'avait aimé, et n'ayant pas répondu à son amour, par amour elle aurait dû faire en sorte que j'y reste. C'est ça que je condamne. Tout de même extraordinaire, quand tu y penses ! J'ai été tranquillement déporté. Je crois que ce sont des choses à dire, hein !

Jacques Déom : Absolument. Tu es là en mars, avril 43. Est-ce que il y avait déjà... est-ce que tu as perçu quelque chose comme une... si j'ose dire... une tradition de la maison ? Il y avait des gens qui étaient...

Haïm Vidal Sephiha : Bien sûr ! Tu avais déjà toute une hiérarchie. Tu avais, par exemple, les gens de la Aufnahme. A la Aufnahme il y avait un seul homme. J'ai oublié son nom. Je l'ai revu juste après. Je l'ai rencontré par hasard, en 45, au bois de la Cambre. Il m'avait dit qu'il allait écrire sur la caserne Dossin. A-t-il écrit ? Je me souviens plus de son nom. Mais il y avait le reste du personnel. Y avait notamment un type qui s'appelait Krause, qui pour moi était le portrait craché en plus mince de Jacques de la Gestapo, avec tout le côté fouinard... de fouine, dégueulasse, répondant à peine à tes questions et qui s'occupait de la distribution des paquets. Tu sais, quand les colis arrivaient. Et alors, dérision de la dérision, qui est-ce qui criait les numéros ? Tout à coup le nom m'échappe ! Son nom m'échappe maintenant. C'était un type très grand, qui se voulait beau. Avec la moustache. Mais qui était chanteur d'opéra, de l'opéra d'Anvers. Alors, la dérision était de lui faire crier à lui les numéros des paquets. Et nous étions tous autour de lui, attendant notre numéro. Parce que le numéro que tu as vu sur ma carte d'identité, 246B, si je me souviens là, c'était le numéro quand je suis devenu belge pour eux, tu vois. Ou 252, je ne sais plus. Et c'est ce numéro-là qu'il fallait mettre sur les colis. Et c'est ce monsieur... Comment s'appelait-il encore ? Il y avait Krause et il y avait... Ça va me revenir, hein ! C'est lui qui devait crier les paquets. Autrement dit, sa voix de chanteur d'opéra avait été utilisée pour cela ! Et puis, ce que j'ai eu également à un certain moment... Il y a eu une petite fabrique de savon. C'était pas une fabrique de savon, c'était une fabrique de mise en boîte de savon en poudre. Et je ... je m'étais proposé comme volontaire pour me... pour me.... Ça n'a pas duré longtemps, tu sais ! Ça a duré un mois, je crois. Tu sais, j'ai passé plusieurs mois là-dedans. Ce que c'était devenu, je n'en sais rien, mais j'ai l'impression que c'était... que ça ressemblait un peu aux travaux qu'on fait faire aux prisonniers dans les prisons, tu vois. Mise en boîte, etc. Emballage. Ça a duré... duré un mois. Est-ce que je recevais une soupe sup... J'avais pas besoin de soupe supplémentaire, moi. Si on me donnait une soupe supplémentaire je la donnais, puisque j'avais mes colis. Et à un certain moment aussi, je me suis porté volontaire comme balayeur en las afueras [aux alentours], autour de la caserne. Ça permettait de voir un peu les... Je voyais bien sûr les militaires autour... Mais ça me permettait de... [mimique] de humer l'air du canal qui était là tout près, etc, de voir si par hasard il y avait une possibilité de fuir, tu vois ? Voilà. J'ai fait ça quelques fois aussi. Mais je ne suis jamais allé jusqu'à m'évader. Pourquoi ? J'avais la possibilité. Parce que je savais très bien que, si je m'évadais, on allait chercher mes parents. Puisqu'ils avaient pignon sur rue, m'évader, c'était condamner les miens, que je croyais libres et tranquilles en tant que Turcs.

Jacques Déom : Est-ce que tu as connu ce monsieur dont le nom m'échappe qui dessinait à la caserne Dossin ? Il y a toute une série de dessins.

Haïm Vidal Sephiha : Pas connu. Je n'ai pas connu. Non.

Jacques Déom : Tu es resté combien de temps approximativement à...

Haïm Vidal Sephiha : Du 1^{er} mars au 19 septembre 1943, puisque le 19 septembre a été le départ de la... de... comment dirais-je ?... du premier convoi belge.

Jacques Déom : D'accord. Est-ce que tu as senti une évolution de quelque ordre que ce soit au cours des mois où tu étais là ?

Haïm Vidal Sephiha : ...

Jacques Déom : Dans le traitement, dans le... dans l'ordre du jour, dans ...

Haïm Vidal Sephiha : On n'était pas battus tous les jours, hein ! Ne crois pas ça ! C'est pas vrai. Ça c'était bon pour les camps de concentration. Et on ne sentait pas un durcissement des choses, c'est pas vrai non plus. Mais ce qu'on sentait, c'était une peur de plus en plus grande. Pourquoi ? Parce, quand a eu lieu le départ du convoi n°20 si je ne me trompe, il y a eu... comment dirais-je ?... des fuites. Il y a eu l'intervention des résistants, ce que l'on appelait à l'époque l'Armée Blanche. Il y a eu de très nombreux morts. Tu le sais ça. Et qu'ont fait les S.S. du camp ? Je pourrais encore te dessiner la cour. Je pourrais encore les mettre les endroits où se trouvaient les Abortes, comme ils disaient, c'est-à-dire les W.C. Et, bien sûr, la partie extérieure des W.C. - les W.C. étant dans un couloir intérieur, on les voyait pas de l'extérieur - sur la partie extérieure étaient affichées les photos des meurtres de... des S.S. pour nous dire : vous voyez, si vous essayez de fuir, tel sera votre sort. A partir de ce moment-là... Les photos sont restées très longtemps, je ne peux pas te dire exactement. C'est-à-dire que là, c'était en quelque sorte la peur qui était utilisée. Et alors j'ai assisté à des fêtes aussi. Bien sûr. Il y avait des concerts. Il y avait le chant de Malines. C'était sur l'air de [chantant] la la la la la la la... Je ne sais plus si c'était ça... Oui c'était : [chantant] Mechelen ! tat tat, Mechelen ! Mechelen ! Mechelen ! Absolument ! Hein. Et puis également, il y avait des... des... des parodies des adaptations sur des airs connus, hein ! [chantant] La la la la la la la comme tout le monde. Tu vois, des choses comme cela. Et je me souviendrai toujours de... de gens qui se présentaient pour... pour amuser. On... on créait une espèce de ring et, sur le ring, on voyait des gens faire... Je me souviens d'un Hollandais, dont j'ai oublié le nom, d'un Hollandais qui était... comment dire cela ? Il faisait... des... des.. des tours de passe-passe. Il... savait jongler, etc. Vraiment extraordinaire. Voilà. Je me souviens de... parce que je me trouvais encore dans la salle des E à ce moment-là. Il était avec une autre Hollandaise qu'il se tapait chaque nuit en s'excusant auprès de moi. Je dois dire que j'étais encore puceau. Je m'excuse, hein ! Je dois le dire. Moi, à l'âge de 20 ans, j'étais puceau, hein. Voilà. Je suis parti puceau. Ça m'a peut-être... ça m'a... Aujourd'hui, on n'imagine plus un homme de 20 ans puceau. Mais en tout cas je suis parti puceau et ces deux-là faisaient l'amour à longueur de nuit, hein ! Voilà. j'écoutais...

Jacques Déom : Dans cet ordre de choses, il y avait des petits drames, des jalousies ? Est-ce qu'il y avait des histoires...

Haïm Vidal Sephiha : Oui, oui, oui ! Ils... ça devait avoir lieu. Mais je te dis, moi je... je n'ai jamais répondu au moindre appel, hein, parce que la suite de mes... Une

certaine conception des choses. Et puis, ma fidélité ! J'étais fidèle ! Fidélité à laquelle on a mal répondu, hein ! Tu le sais bien. Bon, bien sûr, il y avait des... Il y avait des amours qui se nouaient. Ça floculait, comme diraient les chimistes, hein. Etc, etc.

Jacques Déom : Quel est l'ordre du jour type à Malines ?

Haïm Vidal Sephiha : Eh bien il fallait d'abord, le matin, aller chercher les Kübel de café, c'est-à-dire les tonneaux de café. Et puis on distribuait avec le pain. Et puis après ça commençait le... les tournées. Il fallait tourner dans la cour de la caserne. Dès qu'arrivait un camion de la Gestapo avec une... un nouveau chargement : rentrez dans vos chambres ! Interdit de regarder aux fenêtres. On restait cois comme ça. Puis... quand tout s'était fait, un coup de sifflet et on pouvait ressortir, tu vois ? Ça, c'était fréquent, puisque on voyait arriver des camions tous les jours, hein ! Ne l'oublie pas. Tous les jours. Et ça faisait partie de la vie de la caserne Dossin. Et puis, certains avaient droit à des visites et moi ça m'est arrivé une fois. Une seule fois, maman... ma mère m'a rendu visite à Malines. Dans le corps de garde là, tu sais, hein, voilà, à l'entrée. En même temps que Micky, qui était ma fiancée. Elles étaient venues toutes les deux. Bien sûr, je me suis occupé beaucoup plus de Micky que de ma mère, tu vois ? Micky m'avait également passé dans la main je ne sais plus... une lettre quelque chose comme ça, je ne sais plus du tout. En tout cas, c'était l'unique visite et je me souviendrai toujours de... de cette attente dans la cour... qu'on appelle pour dire : ils sont arrivés. Où je chantonais à la yiddish, tu sais, des choses... voilà.

Jacques Déom : Tu recevais du courrier avec tes...

Haïm Vidal Sephiha : Ah oui ! J'avais du courrier. J'avais du courrier. J'avais du courrier, j'avais des colis. Dans les colis, les derniers temps, quand on a su qu'on partait, on s'est fait mettre des scies, des trucs, des outils dans... pour essayer de fuir, tu vois ?

Jacques Déom : Tu disais que, pratiquement tous les jours, il y avait des gens qui arrivaient. Il y avait aussi des gens qui partaient...

Haïm Vidal Sephiha : Non, c'était pas tous les jours qu'ils partaient ! Pas du tout ! Il fallait avoir le contingent pour pouvoir organiser le transport. Par conséquent, moi, quand je suis arrivé le 1er mars, on devait en être peut-être au transport 17 ou 18, je ne sais pas, hein ! Je suis parti avec le 22^{ème} transport. Donc, j'ai vu partir plusieurs transports, tu vois. Mais on ne savait pas comment ça s'organisait. On ne savait même pas qu'il y avait un train dehors. C'est quand je suis parti, moi, que j'ai vu qu'il y avait le train.

Jacques Déom : D'où tu étais à l'intérieur de la caserne, qu'est-ce que tu voyais ? On appelait ou on faisait venir des gens. On appelait et puis ils partaient...

Haïm Vidal Sephiha : Ah non. A ce moment-là, tous ceux qui n'étaient pas déportés devaient rester dans leur chambre et les autres étaient en enfilade. Et on les faisait sortir en enfilade pour aller probablement vers les wagons.

Jacques Déom : Quand est-ce qu'on apprenait qu'on allait être... ?

Haïm Vidal Sephiha : Deux ou trois jours avant. Deux ou trois jours avant.

Jacques Déom : C'est ça.

Haïm Vidal Sephiha : Oui, c'est ça.

Jacques Déom : Avec comme explication...

Haïm Vidal Sephiha : Ah l'explication : vous allez travailler à l'Est. C'est tout. Et en plus de ça, on nous recommandait de nous faire envoyer des vêtements très chauds. Tu sais, à l'époque, c'était la canadienne, bien fourrée. Et, étant donné que ça prenait beaucoup de place, tous ces colis-là, on les mettait sur un wagon spécial. Et le wagon était détaché en Allemagne : cadeau du peuple belge pour le peuple allemand. Voilà. Mais seulement je me souviendrai toujours que, quand on attendait devant les wagons avant d'y entrer, je crois que c'était Frank... je ne sais plus comment il s'appelait... le... le... le gradé principal de la caserne Dossin, tenait un discours en disant : «Vous allez aller travailler pour l'Allemagne. Ne vous en faites pas. Vous serez bien traités, etc.». On se laissait prendre. On se laissait prendre. Et bien sûr, pour mon convoi, nous sommes restés toute une nuit dehors, parce que le train ne partait pas de jour. Toute la nuit on est restés... Oui... Pardon ! Le train partait de jour, pour éviter précisément les évasions de nuit. C'est comme ça que ça s'est produit. Alors j'ai... J'ai lancé une dernière carte postale, je crois, qui était arrivée à mes parents. On me l'a dit après. Ce que faisait chacun. Et il y avait toujours de bonnes âmes qui ramassaient même si c'était pas timbré, que sais-je ?

Jacques Déom : Est-ce que tu as été témoin à Malines de mauvais traitements, de scènes qui t'ont heurté...

Haïm Vidal Sephiha : Oui, oui, bien sûr. Il y a eu... Il y a eu quelques... comment dirais-je ?... Mais c'était peu par rapport à ce que j'ai connu après. C'était la bastonnade, bien sûr. J'ai assisté à des bastonnades.

Jacques Déom : Qu'est-ce qu'il fallait avoir fait pour être... ?

Haïm Vidal Sephiha : Je sais pas. Peut-être avoir volé un pain ou avoir... On ne sait pas toujours très bien quoi. Prétendument avoir insulté un soldat allemand.

Jacques Déom : Je dirais... C'était pour l'exemple, en général, pour créer le climat, ou bien c'était, si j'ose dire, "juste" entre guillemets ?

Haïm Vidal Sephiha : Non, non. C'était pour créer le climat. C'est pour créer le climat.

Jacques Déom : Il n'y avait pas de code, au fond ?

Haïm Vidal Sephiha : Non, ils s'amusaient. Ils s'amusaient. Le... le... La crapule par excellence, qui semblait être la plus sympathique, c'est un certain Boden - tu as dû en entendre parler - qui était un officier ou sous-officier très gros comme cela, qui avait toujours un mot à la bouche : leck mir am Arsch [lèche-moi le c...], tu connais ça, hein ! Et qui avait toujours une épingle... une épingle en main pour pouvoir... comment dirais-je ?... piquer les gens comme cela. Soi-disant pour rigoler, c'est de la blague, tu vois ! Voilà.

Jacques Déom : Est-ce que, parmi les gens à Dossin, il y avait des groupes qui se formaient sur base politique, sur base d'appartenance, d'origine... ? Est-ce que tout le monde se sentait dans le même... dans le même...

Haïm Vidal Sephiha : Non, il devait y avoir... Il devait y avoir des petits groupes, mais très secrets, forcément. Encore une fois, puisqu'il s'agissait de... de... de... de clandestinité dans la clandestinité, c'était encore plus secret. Mais ce que je... J'ai assisté un jour à une chose étonnante, c'est que on a vu arriver... Voyons un peu... Des détenus de Breendonk, qui devaient passer devant nous. On nous a mis tous au garde à vous, tous les gens de la caserne Dossin. Et ils devaient reconnaître quelqu'un parmi nous. Ça ne s'est pas fait. Je suppose que ils n'ont pas voulu reconnaître. Mais c'est là que j'ai eu le premier spectacle du... du prisonnier... on ne peut pas dire du déporté... amaigri, près de... comment dirais-je ?... près de l'état de muselman. Et j'ai vu arriver également un Juif de Breendonk alors absolument décharné, qui est arrivé à Malines. Je ne me souviens plus de son nom. Et il a particulièrement été soigné par les autres, par l'infirmerie, etc. Et on l'a vu grossir, grossir, grossir. Ce qui allait nous arriver à nous, ex-déportés, en revenant des camps. C'est-à-dire se jeter sur la nourriture. Mais tout ça, c'était inconscient. Je voyais simplement. Je n'imaginais pas que cela allait m'arriver. Je me souviens plus du nom du gars. Et je voyais... Les gens avaient des réactions de type extrêmement égoïstes. Egoïsme que nous risquions, nous, d'acquérir plus tard aussi, tu vois. C'était comme une espèce de... de.. de... je ne veux pas dire de prémonition, mais de préimage de ce qui allait venir.

Jacques Déom : D'accord. Est-ce que, à Malines, vous avez-vu des gens de la Croix-Rouge, des instances extérieures ? Je pense à une dame... tu parlais tout-à-l'heure d'un hôpital de Malines... qui y a travaillé comme infirmière, qui disait qu'il y avait de temps en temps des médecins qui allaient de l'hôpital de Malines à la caserne.

Haïm Vidal Sephiha : Ça, c'est possible, mais ça, ça ne se voyait pas, ça ça ne se voyait pas, puisque le Revier était également secret. Le Revier c'était... Si tu te représentes... Tu vois... Tu es allé à Malines ? L'entrée de la caserne Dossin ici. Quand tu entres, tu as la cour et le Revier se trouvait sur l'extrême droite, tout le coin-là qui donnait précisément sur le canal, où je suis resté quelques jours, je te l'ai dit. Alors, nous ne connaissions pas les mouvements qui se... qui avaient lieu, tu comprends ?

Jacques Déom : Parenthèse. Aujourd'hui - je ne sais pas si tu as revu la caserne Dossin -

Haïm Vidal Sephiha : Si, j'y suis allé une fois.

Jacques Déom : C'est un musée et, dans la cour, on a...

Haïm Vidal Sephiha : Il y a des habitations.

Jacques Déom : Des habitations.

Haïm Vidal Sephiha : C'est ça. Ça m'a fait mal. Ça m'a fait mal. Je sais que là-bas... j'étais allé avec Albert, Germaine... Et j'ai pleuré comme un gosse. Parce que il y avait des écoles là. Il y avait des écoles et, étant donné que ma sœur y était

passée aussi, on a expliqué à ces... à ces jeunes. Ils étaient très attentifs, très attentifs. C'était un moment très dur. Parce qu'on s'est souvenus de tout. J'ai un ami d'ailleurs qui doit s'en occuper maintenant, c'est un ami de Jacques. C'est Ralf... Ralf... Comment ? Je me souviens plus de son pre... de son nom de famille maintenant. Ralf... [Bischof.] Je l'ai vu l'autre soir. Un ami de Jacques. Sa femme s'appelle Jenny et elle est pharmacienne, je crois. Je sais pas si tu connais.

Jacques Déom : Non.

Haïm Vidal Sephiha : J'ai pas l'impression que tu touches les mêmes milieux que Jacques [Rire.]

Jacques Déom : Donc, c'est en septembre, tu disais, que...

Haïm Vidal Sephiha : Oui, le 19 septembre exactement, c'est ça. Alors là, j'ai connu bien sûr la déportation. Combien de jours ça a duré ? Deux ou trois ?

Jacques Déom : Vous êtes montés dans les... Tout ça s'est fait calmement ?

Haïm Vidal Sephiha : Calmement, oui... dans les trains. Dans les trains. Avec... Moi j'étais préposé au... J'étais près de la lucarne avec fils de fer barbelés et j'étais préposé au seau hygiénique. C'est par là que je lançais... J'avais choisi ça pour être... pour être tout près de l'air, hein, en réalité. Et... On... Il y avait eu une tentative au cours de la... une tentative de... d'ouverture du sol à la scie. Là, les S.S. sont arrivés. Ils ont battu... Et puis on est... On est retournés... On a continué comme ça. Et je sais une chose extraordinaire. Dans une de ces grandes gares d'Allemagne où nous restions la nuit, nous étions sur un quai... Nous étions à quai et, de l'autre côté, il y avait un convoi... le convoi d'un cirque. Et les types se sont approchés de moi et m'ont dit : «Ecoute !», ils m'ont tutoyé directement, «si tu parviens à sortir, nous te gardons dans notre cirque.». Comment voulais-tu sortir par cette lucarne ? Tu imagines ? J'aurais peut-être terminé saltimbanque ! Et j'aurais été sauvé ! Si tu savais le nombre de fois que je rêve à cela, c'est extraordinaire, extraordinaire de penser que, finalement, des gens de cirque m'auraient... m'auraient sauvé ! Et c'est facile dans un cirque hein ! J'ai pas l'impression qu'on puisse... qu'il y ait de telles... de telles recherches dans les cirques. Tu vois... Genre cirque Pinder, que sais-je ? Tu vois....

Jacques Déom : Vous étiez entassés dans ce wagon ?

Haïm Vidal Sephiha : Oh, tu sais, moins entassés finalement que... que... comment dirais-je ?... que dans les trains de la... comment l'appeler ? de la... de la marche de la Mort. Moins entassés. Parce que là, 40 hommes... 8 chevaux... ça devait être peut-être autour de 80, tu vois, autour de 80, alors que dans les... dans les wagons de... Là je puis te le dire, parce que le wagon dans lequel je suis monté... j'étais le dernier à y monter. J'étais... On était arrivé à moi à 151 ou 161, je ne sais plus. Qu'on avait comptés. Tu comprends bien que on n'était pas... on n'était pas assis, on était encaquetés [sic] les jambes dans les jambes. Je parle là de... du mois de janvier 45, hein !

Jacques Déom : Mais à partir de Dossin...

Haïm Vidal Sephiha : A partir de Dossin, c'était la traversée lente... La nourriture, on l'avait. Chacun avait de la nourriture. Donc il y avait pas de problème de ce côté-là. Puis il y avait des arrêts fréquents. Puis il y a eu l'arrivée à... à ce qu'on a appelé la rampe d'Auschwitz, la rampe d'Auschwitz-Birkenau. Moi... Moi, je pourrais pas reconnaître, hein ! Oui ! Je reconnais par les photos, mais je pourrais pas reconnaître. C'est pas vrai ça ! C'est pas vrai ! J'y suis passé... J'y suis passé combien... ? Un quart d'heure, vingt minutes ! Au moment de la sélection. De là, on m'a fait rentrer dans un... dans le camp de Birkenau, je crois, hein, où on m'a mis dans un bloc pendant deux ou trois jours, le temps de... de partir pour un autre Kommando.

Jacques Déom : Dans le wagon, pendant le transport, est-ce qu'on parle, est-ce qu'on crie, est-ce qu'on pleure ?

Haïm Vidal Sephiha : Non. On crie. On pleure. Il y a des enfants. Il y a des bébés. Il y a des femmes, il y a des hommes, il y a des vieillards. Mais on est dans l'obscurité. On se voit même pas. On ne se voit pas ! Je n'sais pas ce qui se passe au fond, moi. Je suis... Même en diagonale, je peux pas voir. Je... je vois tout au plus les quelques personnes qui sont autour de moi. Et quand on me fait passer un seau hygiénique du fond, ça passe de mains en mains et c'est moi qui les verse.

Jacques Déom : On dort debout ?

Haïm Vidal Sephiha : Comment ?

Jacques Déom : On dort debout ?

Haïm Vidal Sephiha : On dort debout. Non ! Non, non. On n'était pas debout ! On était assis. Non, non, non. On était assis. Certains même allongeaient les jambes. Non, non, non, non. Non, je te dis : on n'était pas... On n'était pas aussi... aussi serrés que... Tout est une question de degré, hein !

Jacques Déom : Est-ce que les gens parlent de ce qui les attend ? Est-ce que, à ce moment-là, certains commencent à paniquer ou est-ce qu'on continue à croire... ?

Haïm Vidal Sephiha : Non, non, non. Je peux même plus te dire de quoi il s'agit. Je... Il y a... Il y a des parlottes à droite, à gauche. Il y a des "oy vai mir !" Il y a tout ce que tu veux, mais on... on est entraîné dans le mouvement. Et puis, quel courage peut-on se donner, hein ? C'est le "ya veremos", hein ! On verra bien. Comme disent... Comme disent les Mexicains, "ya veremos, dijo el ciego". On verra bien, dit l'aveugle. Ça dit très bien ce que ça veut dire.

Jacques Déom : Ça a dure combien de temps, le trajet ? Je dirais le trajet vécu ?

Haïm Vidal Sephiha : Ah le trajet vécu. C'était long, long, long, long, long, long. Alors que c'était tout au plus trois jours. Et tu vois, ça n'a rien à voir avec... ??? avec des hommes dans le transport si bien décrit par Jorge Semprun *Le Grand Voyage*. Ça n'a rien à voir. Ça n'a rien... Et d'ailleurs, Jorge Semprun est prêt à le dire. Il dit : il n'y a aucune commune mesure entre la déportation des politiques et la déportation des Juifs. Là, c'est par familles entières. Et comme je le dis chaque fois quand je vais... comment dirais-je ?... une parole devant les lycéens, je leur dis... Il y a souvent des politiques avec moi. Je leur dis : vous êtes d'accord avec moi pour dire

que ce n'est pas la même chose, parce que vous, vous y alliez seuls. Vous aviez encore votre capital espoir. Nous, nous n'avions aucun capital espoir, puisqu'en général c'était des familles entières... Et quelques jours après, on apprenait que ils avaient tous été éliminés. On le croyait pas le premier jour, quand on te disait : ils ont été... ils ont été brûlés, ils ont été gazés. Tu le croyais pas. Et petit à petit, tu te rendais à l'évidence. Tu vois ! Autrement dit, petit à petit tout le capital espoir du déporté juif disparaissait. Il était seul au monde. Avec une nature... une nature hostile, qui me fait toujours penser à ce très beau vers de Baudelaire, encore une fois dans... encore une fois dans *De profundis clamavi*, quand il dit : "Car il n'est point.... il n'est pas d'horreur au monde qui surpasse / la froide cruauté de ce soleil de glace." Ça, je l'ai senti dans ma peau.

Jacques Déom : Quand vous arrivez sur la fameuse rampe, c'est les hurlements, les cris, les chiens ?

Haïm Vidal Sephiha : Bien sûr ! Bien sûr ! Mais là encore, tu n'entends pas tout. Tu n'entends... Tu te trouves dans ton groupe que... Je me trouve dans mon groupe d'hommes. Et je... je vois très bien que les femmes sont séparées et les vieilles dames[?] aussi et, à ce moment-là, je ne vis plus que le groupe d'hommes, puisque je ne... Si... avec un regard de profonde tristesse pour un membre lointain de ma famille qui était avec sa toute petite fille, à laquelle je pense chaque fois que je vois ma petite fille maintenant, tu vois. Qui était d'une beauté extraordinaire. Tu sais, quand j'y pense... Bon. Et j'ai assisté, bien sûr, participé même à la sélection. Et j'avais à côté de moi deux hommes adultes - j'avais 20 ans bien sûr, mais eux étaient adultes, hein ! En 43, j'avais exactement 20 ans ! - ils étaient adultes. Que je connaissais comme... comment dirais-je ?... des hommes d'affaires... avec des affaires... des Hollandais en fait, hein ! - Pas??? Hollandais, mais d'origine hollandaise et qui étaient en affaires avec mon père. Qui devaient avoir dans les 40-45 ans. Qui, par conséquent, avaient connu le service militaire et qui ont dû probablement penser et réfléchir en fonction du système D du service militaire. Et quand on leur a demandé s'ils étaient krank gewesen, ils ont dit : ja, ja, ja, bien sûr ! Sélection ! Moi qui avais 20 ans, qui n'avais pas fait de service militaire, qui avais toute ma volonté de vivre, j'ai dit : non, nie, jamais. J'ai été choisi du bon côté. Bon. C'était peut-être simplement un moment encore, un délai, mais les deux autres ont bien sûr... Alors tu vois sur quoi ça joue. C'est vraiment du vécu à la nième puissance, hein !

Jacques Déom : Immédiatement après la sélection...

Haïm Vidal Sephiha : Bien, après la sélection, on peut dire que, sur les 1700 personnes de... de ce transport - cela Paul Halter pourrait te le le... comment dirais-je ?... te confirmer - peut-être que 300 femmes sont entrées du côté des femmes... Je parle des 300 femmes qui allaient travailler. Et peut-être 400 hommes - je ne sais pas exactement. Alors sur ces 400... de ces 400 hommes allaient rentrer dans le camp, allaient passer par tous les services, aller notamment... Ah oui ! La première soirée... la première soirée, on nous avait pas encore douchés. On nous a déshabillés et on nous a mis dans un bloc avec comme sol un sol de pierre. C'est fin septembre, tous crevant de froid. On s'est mis les uns sur les autres pour se chauffer. Je me souviendrai toujours. Et je le dis toujours... Je veux pas donner le nom, parce que... comment dirais-je ?... son ex-fiancée vit toujours en Israël que j'ai vue en... je lui ai pas dit... Qui était un type très fort, qui s'appelait Jacques, disons... Encore un Jacques ! Il a commencé à nous démoraliser, à pleurer, etc. Moi je me

suis levé et je lui ai donné deux bonnes baffes. Je lui ai dit : «Tu la fermes, c'est pas comme ça qu'on va tenir le coup. Tu es en train de nous démoraliser tous.». Et comme je le dis toujours, ça m'est arrivé, et j'y ai pensé une nouvelle fois quand j'ai été accompagnateur de voyage en Grèce, que je me trouvais sur un caïque, qu'à un certain moment les 18 personnes de notre caïque se trouvaient prises dans la tempête avec le caïque et que le petit capitaine du caïque nous avait attachés à un rocher en pleine mer Méditerranée, hein ! et que j'étais obligé de distribuer, je t'ai dit, de distribuer le petit déjeuner du lendemain, puisqu'on n'avait pas à manger et que les filles pleuraient, etc., je les ai giflées et je leur ai dit de la fermer, parce que c'est pas comme ça qu'on tient le coup. Et quand j'ai fait ça, je me suis souvenu de ce... de ce geste, tu vois ! Combien les relations...

Jacques Déom : Des échos...

Haïm Vidal Sephiha : Des échos, des échos, tu vois. Bon, mais jamais je n'aurais pensé que j'eusse été capable de faire ça. Jamais ! Bon, c'était une réaction de survivant. Une réaction de type qui voulait survivre, tu comprends, voilà.

Jacques Déom : Et à ce moment-là, dans l'image que vous avez des lieux, pour vous c'est un camp de travail, à ce moment-là ? Vous êtes... ?

Haïm Vidal Sephiha : Non. Non, non, à ce moment-là, on commence à... on commence à se dire : mais dans quel monde de fous sommes-nous arrivés, parce que on a vu des déportés... - on les appelait les "pyjamas", hein ! ces gens qui étaient en costume rayé, des anciens déportés - qui se battaient les flans, parce qu'il faisait froid pour se chauffer. On n'imaginait pas ça. Tous... ces... ces singes... - c'était des singes pour nous ! - ... qui étaient en train de se battre les flans. Mais qu'est-ce que c'est ça, comme humanité ? Donc, on avait une première vision... des gens qui étaient battus... On les voyait... On voyait des gens... d'autres qui les battaient. Hein ! Nous aussi, on nous avait battus, hein ! Moi, ma première image a été la Haggada de Pessah avec les... les images de la Haggada de Pessah : les Hébreux battus en Egypte. Ça, ça... ça m'est revenu à l'esprit, forcément. De telle façon que nous étions déjà décontenancés. On savait pas. On avait reçu la première soupe. Une soupe très bonne en réalité. Ben oui, on ne le savait pas. C'était une soupe avec des pommes de terre entières, pas toujours bien épluchées, mais des pommes de terre entières. Ça nous dégoûtait, mais il y avait déjà des détenus autour de nous qui venaient la quémander. On la donnait. J'ai toujours regretté d'avoir donné cette soupe, parce qu'après nous avons fait la même chose, quand de nouveaux déportés sont arrivés. Oui, oui... Faut... faut pas oublier tout ça. Il y a également un apprentissage à la misère, un apprentissage... On ne se rend pas compte que ces hommes, qui sont là depuis des mois et des mois, voire des années, se sont endurcis entièrement. Il faut que nous nous endurcissions. Il faut que nous nous aguerrissions.

Jacques Déom : Est-ce que vous avez droit à un discours, à une explication officielle ou rien du tout ?

Haïm Vidal Sephiha : Non, non, non, non. Le discours, c'est du Blockältester, le chef de bloc, qui était un détenu... qui était un détenu lui-même, qui ne tenait pas toujours de discours. Mais je me souviens que le premier discours écouté alors à Fürstengrube, une fois le Kommando formé, ça a été : un pour tous, tous pour un. Tu parles ! Hein ! Un pour tous, c'est-à-dire que on payait pour les autres, etc., etc. La

punition était collective, voilà. Ein Laus, ein Tod. Un pou, la mort. Il y avait des écriteaux comme ça partout, alors que les poux, on pouvait rien y faire. Ils arrivaient.

Jacques Déom : Les premiers jours, donc, le processus...

Haïm Vidal Sephiha : Ah alors là, il y a un processus d'élimination des survivants ! D'abord bon, il y a eu - je t'ai dit - cette première nuit sur le sol... sur le sol. Puis on nous fait entrer dans un bloc où... Avant de rentrer dans le bloc, on passe par le... Effektenkammer, c'est-à-dire le... le... le dépôt des vêtements. On te lance des vêtements comme ça, qui ne sont pas à ta taille ! Des chaussures - si on peut parler de chaussures ! - pas à ta taille, des Fusslappen - il y avait pas de chaussettes, c'était des torchons[?] en morceaux. Bon. Vaille que vaille, il faut que tu te les mettes, quitte à avoir des cloques, hein ! Voilà. Bon. Avant ça, bien sûr, on était passés aux douches, le numéro, etc. Finalement, ça fait pas mal le numéro, hein ! On accepte. On passe son bras comme ça et puis il y a un type qui, à toute vitesse, te met le numéro sur le bras. Avec une aiguille.

Jacques Déom : Ça ne t'a pas spécialement choqué ?

Haïm Vidal Sephiha : Non ! Ah si, bien sûr, c'est cho... Bien sûr ! Bien sûr ! Mais il fallait accepter. Tu pouvais... Tu pouvais te révolter là ? Il fallait accepter. Il fallait dire : on verra, on verra. Hein ! Tu pouvais pas te révolter, tu aurais été éliminé aussitôt, hein ! Donc tu acceptais, tu disais : bon, ya veremos, hein, ya veremos. Et on te met le numéro, à toute vitesse, un détenu, hein, c'était fait par les détenus. Le travail est organisé...

Jacques Déom : Cette opération-là, par exemple, est-ce qu'il y a un S.S. tout près qui... ?

Haïm Vidal Sephiha : Non. Absolument pas.

Jacques Déom : Tout ça se fait...

Haïm Vidal Sephiha : Tout ça se fait comme ça. Tout ça se fait comme ça. Même pour les douches, il y avait pas de S.S. rien du tout. Tout se fait... Toute l'administration était dans les mains des... Il y avait un redoublement, si tu veux. Le chef de bloc avait au-dessus de lui... Le chef de bloc s'appelait Blockältester, mais le chef de bloc S.S. s'appelait Blockführer. Tu as compris ? Le chef du camp s'appelait Lagerältester, mais le chef S.S. Lagerführer. Tu vois ? Il y avait un dédoublement. A tous les niveaux, dans toute la hiérarchie. Il y avait le Kapo, mais il y avait également... comment dirais-je ?... le responsable S.S. de ta colonne de travail, etc., etc., tu vois.

Jacques Déom : C'est ça, d'accord. Et tu as mis combien de temps, par exemple, pour te rendre compte de ce phénomène de dédoublement ?

Haïm Vidal Sephiha : Beaucoup de temps. Beaucoup de temps. Je me rendais pas... Si ! Si tu veux, j'ai compris que, lorsque le Lager... le Lager... le Blockführer passait pour donner le décompte, quand le Blockführer passait, le Blockältester nous passait tous... Non, d'abord c'est le Blockältester qui nous faisait... qui nous appelait pour un bloc déterminé et qui nous mettait par cinq. A ce moment-là, il avait un carnet sur lequel il notait notre numéro. Le décompte y est. Pas un manquant. Et il

remettait ça au Blockführer. Mais quand le Blockführer arrivait, c'était bien sûr : Mützen... ab ! Mützen... auf ! Vraiment : béret... bas ! béret... Bon. Et le Blockführer nous regardait, certains d'ailleurs n'étaient pas trop emmerdants. Certains même te faisaient un sourire, hein ! Ça pouvait arriver, ça. Bon. Et voilà ! Mais tout était dédoublé. Et alors bon, ça, si tu veux, le dédoublement, on s'en... on s'en rendait compte sans en prendre conscience, hein ! Et, petit à petit, tu prenais conscience du système. Mais la première fois, tu te dis : tiens ! Bon ! Mais il a des comptes à rendre au S.S., mais tu ne savais pas que c'était son double... son double S.S., tu vois ?

Jacques Déom : Du point de vue... Question beaucoup plus générale, hors chronologie. Ce phénomène de dédoublement... Comment est-ce que tu vois aujourd'hui le dédoublement mental que ça suppose, dans le chef des détenus ? Ces détenus qui reprenaient à leur tour des tâches qu'on leur imposait, bien sûr, mais qui étaient des tâches immondes.

Haïm Vidal Sephiha : Oui, mais... Bien sûr, mais c'était... C'était des détenus qui disaient : il faut bien le faire, il faut bien l'organiser. Les politiques l'ont bien fait à Buchenwald. Mais les politiques le faisaient en disant : on ne peut faire autrement, mais nous organisons notre résistance, alors que là, ils n'organisaient pas leur résistance. C'était pas une résistance collective, c'était une résistance individuelle. Tu comprends ? Avec parfois des complicités. Par exemple, le chef de bloc que j'ai le plus connu à Fürstengrube avait un frère... et c'était un Juif tchèque... avait un frère qui, lui, était Schreiber, c'est-à-dire il était à la Schreibstube. Donc ils pouvaient s'arranger même entre eux. Et il y avait des complicités entre l'aristo... les aristocrates concentrationnaires. Eux ils se... ils s'échangeaient des nourritures, ils échangeaient des denrées de qualité. Tu vois ? Et alors, il y avait le dédoublement de l'individu, aussi. Mon propre dédoublement. Ça, je sais pas si je t'en ai parlé. Je me suis... Je me suis vu me dédoubler ! Pour pouvoir résister, hein ! Comme j'arrivais à l'état de muselman - ça m'est arrivé plusieurs fois - eh bien, ça, ce moment-là, je... je... je me voyais marcher... je me sentais marcher avec les sphincters qui fonctionnaient plus, avec la goutte au nez, avec l'envie de pisser à tout moment, etc. Je me disais : écoute, Vidal, tu te joues la comédie, c'est pas possible, t'es pas un vieillard ! Tu comprends ? Et puis, maintenant que je suis arrivé à l'âge de 77 ans et que parfois j'ai quelques difficultés à marcher, je me dis : tiens, c'est comme là-bas ! Tu vois ? Mais avec cet avantage, c'est que j'ai... que ce n'est plus le même univers. Tu vois ce que je veux dire. Mais j'avais un dédoublement permanent de moi-même. C'est ce qui m'a permis de... de... de... de comprendre encore mieux d'autres problèmes plus tard, tu vois ? Ce dédoublement nécessaire, finalement, de l'individu. Je suis certain... Ils t'en parlent pas les anciens déportés ? C'est pour ça... Je suis certain... La plupart des déportés, j'en ai jamais parlé avec eux. La plupart des déportés ont dû se dédoubler. Pour pouvoir survivre. C'est pas possible autrement. On doit se... On doit se voir agir ! C'est dans les... C'est dans les situations extrêmes que... qu'une chose qui existe naturellement, parce que finalement tout homme se dédouble, tout homme se voit agir. Mais c'est dans les situations extrêmes qu'on en prend conscience, tu vois ? Voilà. Je dis : moi je... je... je me voyais marcher comme un vieillard, me moquant de moi-même, etc. Se moquer de moi-même, c'était mon propre humour et l'humour... comment dirais-je ?... sauve, tu le sais bien. Ça j'ai connu.

Jacques Déom : Une autre question, qui est du même ordre, en parlant de dédoublement : est-ce que tu as rêvé au camp ?

Haïm Vidal Sephiha : Eh bien, je dois dire que... que mes rêves n'étaient pas des rêves de nourriture. Non, mes rêves n'étaient pas des rêves de nourriture, parce que j'avais compris que les discussions de nourriture, ça affaiblissait. Et finalement, mes rêves étaient des rêves... bon ! de... de... Je voyais papa, maman. Je voyais, disons, ce passé lumineux pour moi. Mais c'est tout ! Mais sans me laisser entamer par tout cela. Se laisser entamer le moins possible. Avoir une véritable carapace autour de soi, tu vois ? C'était ça ma politique. Comme la politique de la nourriture, c'était la politique de la vache. Tu vas comprendre : c'est à la quantité que je me rattrapais... Non pas la quantité de ce qu'on te distribuait, mais la quantité de ce que je pouvais voler... Je dis... C'est pas voler, d'ailleurs, qu'on dit dans les camps : organiser ! Voler, c'était voler son voisin. Si tu volais le pain d'un voisin, là tu étais un voleur. Si tu volais un pain d'une charrette qui passait, tu l'avais organisé. Ce qui... Ce qui... Ce qui apparaît tous les jours dans notre société qui se dit normale, hein ! Voilà. Mais le pain, il m'arrivait rarement d'en organiser. Par contre, ce que j'organisais souvent, c'était des rutabagas. Et c'était là le volume. Je me disais : quitte à avoir un estomac de vache, hein ! beh je vais en bouffer, des rutabagas, parce que à la quantité, ça nourrit, tu vois ? Bien sûr que le rutabaga te fait ressembler à une vache. Ne fût-ce qu'à l'odeur. C'est vrai, ça... C'est pas... Et là, j'ai très bien compris pourquoi Gide quelque part dit : ces aristocrates, ils parlent de la puanteur des ouvriers, mais ils ne se rendent pas compte que, finalement, c'est eux qui les obligent à avoir cette odeur. Il y a les S.S. qui nous disaient : «Stinkende Juden !». C'est eux qui, finalement, nous obligeaient à avoir cette odeur en ne mangeant que du rutabaga. Tu comprends ? Voilà. D'ailleurs, il fallait vivre avec ça. Alors, de temps à autre, je pouvais m'organiser une soupe. Il m'arrivait d'organiser une soupe en... Si par hasard, un dimanche, il y avait un... une après-midi de pause et que le chef de bloc disait : alors, y a-t-il quelqu'un qui veut chanter ? Ben, je chantais. Je chantais même des chants liturgiques hein ! [Chantant] Avinou malke-e-e-nou... Et je me gagnais une demi... une demi-soupe. Je faisais partie d'une chorale, mais la chorale ne... ne signifiait pas que je ne travaillais pas ! C'était en heures supplémentaires. Et chanter dans la chorale me permettait précisément de gagner une soupe de temps à autre. Pour Noël et le Jour de l'An, pour la mine... en principe la mine était fermée, mais il fallait de l'entretien. Alors on demandait des volontaires pour aller... Il y avait rien à faire dans la mine : on descendait simplement, on regardait les robinets, des trucs comme ça, et à ce moment-là, tu recevais la soupe exceptionnelle de Noël et du Jour de l'An : une soupe de pois cassés, bien épaisse. Eh bien, cette soupe de pois cassés, ça valait dix soupes de la... du camp. Bien, pour ça, je voulais bien... Tu vois ? Des choses comme ça. Choses comme ça. C'est ce qu'on appelait organiser. Organiser. A un certain moment, justement, avec Paul... Paul Halter... On était trois copains qui, à un certain moment, vivaient dans le même bloc, dans le même baraquement. Paul recevait des colis d'une amie de la Résistance ici en Belgique. Mais il ne les recevait pas directement. Il recevait par l'intermédiaire d'un civil de la mine avec lequel il était parvenu à travailler uniquement avec lui. Il était devenue l'homme de... de quoi ? L'homme de confiance... le détenu de confiance d'un Meister??? polonais, qui était... qui avait dû être membre du parti communiste. Toujours est-il qu'ils ont sympathisé et il ne s'occupait simplement que de l'entretien de nuit, c'est-à-dire que ils dormaient tous les deux. Et par l'intermédiaire de ce civil, il est parvenu à se faire envoyer des colis par Suzanne ici, j'oublie son nom - et je crois qu'elle s'appelle Suzanne Denaeyer ou Demeyer, je sais plus exactement... Bon ! que Jacques connaît - et les colis, bien sûr, il ne les ramenait pas en entier. Par petits morceaux. Tu vois ? Alors lui, il avait ses colis. Harry Gold, qui travaillait chez Vanderlinden, le libraire, et qui était Buchbinder, relieur de livres, en tant que relieur de livres, il... Un jour, on a demandé à la... comment dirais-je ?... au portail du

camp : «Ist da ein Buchbinder ?». Il s'est présenté. On lui a demandé de relier des carnets de présence, tu sais ? Ich brauche was dazu ! J'ai besoin de quelque chose... Was brauchen Sie ? Mehl ! De la farine, pour faire de la colle. Alors on lui a donné un bon pour de la farine. Il est allé acheter de la farine à la... à la Küchen... à la cuisine et il ramenait un peu plus qu'il ne fallait, de telle façon qu'avec le reste de farine on se faisait une soupe. Etant donné qu'on ramenait tout de même du charbon de la mine, donc on pouvait se chauffer dans les baraquements. Paul était horloger. D'ailleurs, il avait son magasin aux Galeries de la Reine. Je crois que c'est son fils qui tient ça maintenant. J'ai rendez-vous avec lui mercredi prochain. Et un jour, on a demandé aussi : «Ist da ein Uhrmacher ?». Il s'est présenté. Alors lui, il réparait des montres, en plus de son travail de nuit, hein ! bien sûr. Et pour ça il recevait du pain du S.S. C'était les montres des S.S. C'était pas les montres... Il y avait pas de montres. Bon. Moi, à un certain moment, en revenant de la mine... On revenait de la mine tout empoussiérés, hein ! de poussière de charbon. Un jour, le Kapo des douches a demandé : «Y a-t-il un volontaire parmi vous pour nettoyer les douches après... ?». Je me suis présenté. Toujours du travail... du temps pris sur ton temps de sommeil, hein ! Je me suis présenté. Et bon ! J'ai nettoyé les douches au jet d'eau et pour ça, comme il était en face des cuisines, lui, il avait les pommes de terre qu'il voulait. Et les pommes de terre, il les mettait dans les cendres chaudes de... de sa chaufferie, tu vois ? Et moi, il me donnait quatre ou cinq pommes de terre. Tu imagines ce que c'est ? Ça vaut dix soupes, hein ! Bon. Alors on ramenait ça. On se faisait des partages comme ça. Ça a pas duré comme ça pendant tout le temps, mais on a des moments de solidarité comme ce... comme ceux-là, tu vois. C'est ce qu'on appelait "s'organiser". Ou alors, parfois je faisais le mendiant. Je passais devant un bloc qui était réservé aux tailleurs. Les tailleurs qui faisaient les costumes et des S.S. et les costumes de l'aristocratie concentrationnaire. Ils se payaient des costumes contre des sous, les aristocrates concentrationnaires ! Et la soupe, ils l'avaient facilement, puisque c'est eux qui la distribuaient. Et je restais là devant. Je voyais des... des écuelles de soupe qui attendaient là dans l'atelier. Et ils étaient en vitrine. Et je regardais comme ça. Et de temps à autre, l'un des... des Schneider m'appelait en disant : «Was machst du ? Warum kuckstu zo ?». [Que fais-tu ? Pourquoi regardes-tu ?] Mi-yidish, mi-allemand. Et je disais : «Ich bin hungrig. Hab' Hunger !». [J'ai faim !] De temps à autre, on me donnait une soupe, comme ça, tu vois ? Voilà. On se... On se débrouillait comme on pouvait. Parce qu'avec la ration, tu ne pouvais pas vivre plus de trois mois. Impossible ! Impossible ! Au bout de trois mois, tu étais foutu ! Tu étais muselman. Je t'ai dit : il m'est arrivé d'être muselman, bien sûr, parce que j'ai pas pu toujours me nourrir. Et à ce moment-là, il y avait des sélections. Et les sélections, ça consistait à passer dans les rangs des détenus avec le chien au besoin, hein ! Avec le chien contre toi, si tu tombais, tu étais bon pour la sélection. Tu devais aller t'insc... te... te... rejoindre la queue qui se faisait devant la Schreibstube. Il m'est arrivé de... comment dirais-je ?... d'être choisi et de revenir ! Je devais me battre avec ceux qui venaient d'être sélectionnés... [Bruit d'aspirateur dans le couloir.]

Jacques Déom : On repart dans la chronologie.

Haïm Vidal Sephiha : Oui, oui, c'est ça.

Jacques Déom : Après quelques jours... Les tout premiers jours, tu es affecté à Fürstengrube.

Haïm Vidal Sephiha : Non ! Avant ça, il faut parler encore d'autre chose, parce que j'ai... A... a... appelons ça Birkenau-Auschwitz... Non, moi, je distingue pas les deux, je peux pas... Je sais que c'est Auschwitz-Birkenau. La rampe se trouve-t-elle à Auschwitz ou à Birkenau, je sais toujours pas. Le jour où j'irai, je saurai. Bon. Ce que je veux dire, c'est que, en quelque sorte, l'arrivée des détenus va s'accompagner d'une distribution... c'est-à-dire qu'il vont rester quelques jours, mais quelques jours seulement, à Auschwitz-Birkenau. Et de là va s'organiser la distribution vers d'autres camps, vers d'autres Kommandos. Mais crois-tu qu'on va laisser ces gens à ne rien faire ? Pas du tout ! Par exemple, dès le lendemain, le premier travail a consisté en ceci : avec des chaussures qui n'étaient pas à tes pieds, les premières cloques, les premiers cris, les premières plaintes des gens qui avaient mal aux pieds, qui avaient mal... que sais-je ? Bien, c'était de leur faire prendre des pierres d'un tas, qui était terminé, les apporter à deux cents, trois cents mètres de là, en former un nouveau tas et, quand le premier tas était épuisé, reprendre les pierres du second tas pour les apporter à l'endroit du premier tas. C'est-à-dire le travail inutile par excellence et démoralisant par excellence. Parce que, si tu sais que ton travail sert à quelque chose, encore tu peux avoir une satisfaction. Mais là pas du tout : c'est absolument démoralisant. Et en même temps, tu uses les individus. Tu as l'usure... Tu as à la fois l'usure... comment dirais-je ?... physique et l'usure morale. Tu vois ? Eh bien ça, on me l'a fait faire quelques jours comme ça. Et après ça, bien sûr, répartition entre les camps et mon arrivée dans le camp de Fürstengrube.

Jacques Déom : Qu'est-ce que les anciens vous disent en ces premiers jours ?

Haïm Vidal Sephiha : Pas grand-chose. Pas grand chose. Certains... Moi, je l'ai appris d'autres détenus. Par exemple, il semble que, lors de la sélection, certains... Parce qu'il y avait des détenus qui étaient parmi nous, au moment des bagages, etc... Ils criaient, ou ils disaient en grec, paraît-il, alors que c'était des judéo-espagnols pour ceux qui venaient de Salonique : ne... ne... ne laissez pas les enfants avec les mères, qui ont un certain âge, hein ! Restez avec votre fils, etc. C'était en quelque sorte leur dire : faites attention, pour éviter la sélection. Il y avait des avertissements comme ça, mais qui... mais qui devaient être discrets, bien sûr. Quand... Je n'ai jamais eu, au début en tout cas, de parole très charitable de la part des premiers détenus que j'ai connus. C'était simplement, en toute brutalité, dire : bien ! ton père et ta mère ? Chambre à gaz, tu vois ? C'était pas mon cas, puisque j'étais parti tout seul... Mais sans aucune retenue, sans aucune... Si tu veux, le... l'univers concentrationnaire, c'est un monde sans tact. De toute façon. Ça n'existe pas le tact là-dedans. Ça n'existe pas la politesse là-dedans. La politesse, c'est un vernis. Ce vernis est définitivement... comment dirais-je ?... défait.

Jacques Déom : Quand tu entends pour la première fois l'expression "chambre à gaz", qu'est-ce que... ?

Haïm Vidal Sephiha : J'ai accepté. J'ai accepté. Je dis... Tu sais, moi j'étais prêt à tout recevoir, à tout recevoir en disant : il faut... on peut... puisque... acceptons, acceptons, acceptons, essayons de survivre. C'était ma politique. Tu devais te rendre à la réalité. D'abord, tu ne croyais... La première fois, on n'a pas cru. Bien sûr, je te l'ai dit. On n'a pas cru la première fois. On se disait : c'est des histoires. Mais à force de l'entendre, à force d'entendre les S.S. te dire : morgen, morgen Krematorium ! Des choses comme ça, tu comprends ? A tel point que c'était devenu également un humour noir : si un type toussait, ton copain, tu lui tapais

tranquillement sur l'épaule et tu lui disais : morgen Krematorium ! Ce que tu dis ici dans... ???

Jacques Déom : Passeras pas l'hiver !

Haïm Vidal Sephiha : Trente-six sapins, hein ! Tu vois ? Passeras pas l'hiver ! Chaque société secrète son humour. Ça, y a rien à faire. Et alors, bon, une fois arrivé à Fürstengrube, là j'ai pas connu tout de suite... Oui ?

Jacques Déom : Je t'interromps. A Auschwitz-Birkenau, certains parlent de l'odeur, qui était...

Haïm Vidal Sephiha : Moi, je m'en souviens pas. Sincèrement, je ne m'en souviens pas. Je dois dire que j'ai passé deux trois jours là-bas. Donc je peux pas me souvenir. Je me souviens même pas... Je sais qu'à un certain moment, j'ai travaillé avec des espèces de brancards pour des briques et qu'on m'a dit : tu vois ? Ça c'est un four crématoire. Je ne me souviens pas de l'odeur. Je ne me souviens pas de l'odeur. Donc je peux pas dire. Moi, je ne dis que ce que j'ai vu et senti. C'est ce que je dis à tout le monde quand je fais... On me dit : et ça ? Je dis : je ne l'ai pas vu, donc je ne le dis pas. Sans quoi les négationnistes vont dire : vous voyez bien ! Il raconte des histoires ! Je ne dis que ce que j'ai vu et ce que j'ai pu sentir. Même si je sais par des on-dit et des lectures ultérieures...

Jacques Déom : Fürstengrube...

Haïm Vidal Sephiha : Alors Fürstengrube, c'était en réalité un camp qui se construisait pour être attaché à une mine de charbon. Et quand je suis arrivé, il n'y avait pas encore de mur autour du camp. Il n'y avait que des fils de fer barbelés électriques. Et j'ai participé d'abord à la construction du mur. Avec briques, etc., ciment, etc.

Jacques Déom : Tu n'avais jamais fait de mur de ta vie ?

Haïm Vidal Sephiha : Non, j'avais jamais fait ça de ma vie. Et j'ai également vu qu'à côté, non loin de là, il y avait un camp de prisonniers de guerre russes. Puis quand... je sais pas... on m'a affecté ensuite à des travaux sur le chantier... Non ! Non, non ! On m'a affecté à des travaux dans la mine. Mais non pas la mine pour faire du charbon, mais la mine où l'on creuse des galeries nouvelles. C'est-à-dire où tu te trouves continuellement dans l'eau de la mine. Il pleut dedans. C'est pas du charbon que tu enlèves, c'est des pierres. C'est bergen, tu vois ? Voilà. Et là, tu sortais tout mouillé de la mine dans le froid de... disons... de l'air. C'était pour la pneumonie immédiate. Et je ne sais comment, j'ai obtenu de travailler sur le sol. Il y avait des chantiers. De nouvelles mines qui se construisaient...

Jacques Déom : Tu es resté combien de temps là, à patauger ?

Haïm Vidal Sephiha : Là, peut-être deux ou trois semaines. Oui, mais, après, c'était... c'était tout aussi difficile, parce que, tout de même, dans la mine tu pouvais éventuellement te protéger du froid à condition de te trouver dans une mine... dans les galeries de charbon. Tu vas voir ! Alors j'ai travaillé dans le.. sur le... sur le... sur la surface, si tu veux. Et c'est là que j'ai senti... on était déjà en octobre, en novembre... le véritable hiver polonais déjà. Tu vois ? Voilà. Avec une nature hostile.

Je t'ai rapporté le vers de Baudelaire tout à l'heure. Et là, c'était très dur, très dur, parce que je supportais très mal le froid. Le matin, quand on arrivait et qu'on devait pousser des wagonnets, la peau restait collée au wagon. Tu sais bien que le froid extrême te fait... finalement te fait coller la peau au... de telle façon que tu t'arrachais la peau. Tu les poussais, tes wagonnets. Tu avais beau essayer de mettre des... du papier entre toi et...

Jacques Déom : Quand tu fais cela, concrètement, comment es-tu habillé ? Qu'est-ce que tu as sur le dos ?

Haïm Vidal Sephiha : On a rien. On a uniquement que le costume rayé ! Le costume rayé. Une chemise un veston et le pantalon. Et les fausses chaussettes. Voilà. C'est-à-dire que tu grelottes continuellement, tu vois ? Alors tu pousses les wagonnets. On m'a également fait porter du ciment, des sacs de ciment de 25 ou 30 kilos, je ne sais plus exactement, hein ! Au pas de course, d'un côté à l'autre, tu vois ? Tu te dis : tu vas tenir le coup. C'est là que j'ai connu une chose effarante. A un certain moment, on avait fait pousser des wagonnets sur des échafaudages, un truc en construction, tu sais ? Il y a des plaques tournantes, comme ça, pour passer d'un côté à l'autre. Et à un certain moment, mon wagonnet s'est retourné et est tombé dans les fondations. Comment m'en suis-je sorti, je n'en sais rien. Le Kapo m'a tanné, tanné, tanné, tu peux pas imaginer. A l'heure... à l'heure du repas, où on distribuait la soupe, si tu veux, j'ai été privé de ma soupe, hein ! Je suis rentré absolument défait. Et c'est là que je me suis dit : tout de même, il faut... il faut que je laisse tomber ça. Comment faire ? Et j'ai redemandé une place à la mine. Mais cette fois, c'était dans... je crois... la Mittelschicht. Tu sais, il y avait trois Schichten. Il y avait celle du matin, c'est-à-dire de 5 heures du matin à 1 heure, celle de l'après-midi de 1 heure à 8 heures 9 heures et celle de la nuit, de 10 heures à 5 heures du matin. Tu vois ? D'ailleurs, quand on se rencontrait... on se rencontrait dans la mine... c'est ça... Alors on demandait : comment est la soupe ? Gedechte [sic ?]. Elle est épaisse. C'était la première nouvelle qu'on attendait. Tout de même extraordinaire. Bon, d'ailleurs tu as un conte là sur la mine [voir annexes] .Je sais pas si tu l'as lu déjà, mais c'est... c'est.. En fait ce conte, c'est véridique, hein ! Parce que j'ai demandé à un de mes amis qui est mort maintenant... J'sais pas si tu as connu le nom... Il était président de l'association des anciens de Buna à Paris ? Il est mort l'an dernier. Il s'appelait Marcel Jabelot. Il se trouvait à Fürstengrube avec moi et je lui ai dit : écoute ! Je veux savoir : est-ce que c'est un rêve ou est-ce la vérité ? Il me regarde : Vidal, nous l'avons vécu. Tu vois, je ne savais plus si c'était un rêve ou pas. Et puis, attends un peu... Je te parle de Fürstengrube...

Jacques Déom : ???

Haïm Vidal Sephiha : Oui, c'est ça. Bon. Mais je suis... Finalement, je suis parvenu à entrer dans la mine. Et là bien sûr, c'était pour s'épuiser aussi, mais tu étais au chaud. C'était schaufeln [pelleter]. Tu sais que le charbon... Le mineur te fait le charbon au fur et à mesure qu'il fore et il y a... Ça s'appelle en français, en fait, des "sauterelles", des trucs métalliques qui sont boulonnées les unes aux autres, qui ont cette forme-là [celle d'un canal] en creux, si tu veux, et qui sont mues d'un mouvement de va-et-vient par des moteurs, de telle façon que le charbon descend petit à petit vers des wagonnets qui sont dans le... et les wagonnets se remplissent au fur et à mesure. Eh bien là, j'ai connu ça et j'étais devenu... j'étais devenu un bon pelletier, si on... Parce que là, je commençais à pouvoir m'organiser en nourriture. Il fallait bien sûr de l'énergie pour pouvoir faire cela. Et j'étais devenu un des meilleurs

mineurs à la veille de... à la veille de l'évacuation. Hein ! Tu vois ? Il y avait des gal... Les dernières galeries, on était comme ça [tout tordu]... les galeries... Et le dernier jour, le 13 ou 14 janvier, juste à la veille du départ pour la grande marche, il y a une pierre comme ça qui m'est tombée dessus. Mais heureusement j'avais... et ma pelle et mon pic qui ont retenu le tout. On est venu me dégager. J'ai vu... J'ai vu une quantité de morts dans la mine, hein ! Forcément. Ça s'écroulait. J'ai pas vu de coup de mazout [sic]. Ça pas du tout, pas du tout. Mais les chutes, très certainement. On devait ramener des... On devait ramener les corps très souvent.

Jacques Déom : Comme expérience je dirais humaine en général, indépendamment de l'aspect concentrationnaire, les "entrailles de la terre", je dirais, est-ce que ça... ?

Haïm Vidal Sephiha : Ah oui ! J'ai trouvé... Mais je... Je trouvais ça d'une beauté extraordinaire. Je me réfugiais dans la beauté ! J'ai même écrit quelque part : la brillance du charbon à la lumière de nos lam... de notre lampe à carbure de mineur, cette brillance, je me... je me réfugiais dans cette brillance du charbon. C'était de l'anthracite. C'était... que sais-je ?... c'est d'une beauté extraordinaire ! Ça absolument ! Je le dis quelque part. Je crois même que je l'ai écrit dans ce conte ! Oui, oui.

Jacques Déom : C'est important, la beauté, justement dans cet univers ?

Haïm Vidal Sephiha : Pour moi, oui. Pour moi oui. Avec tout de même, cette... ce qui s'exprime par ces vers de Baudelaire : l'hostilité d'une nature très belle, finalement. En fait, c'est pas l'hostilité, c'est l'indifférence. Ça... ça... ça fait mal. Tu te rends compte que finalement la beauté n'a rien d'humain. D'où la belle ténébreuse ! D'où également : "je suis belle oh mortels, comme un rêve de pierre. / Et mon sein où chacun s'est meurtri tour à tour...", etc.

Jacques Déom : Tu avais ces ressources-là. Comment faisaient ceux de tes camarades qui n'avaient pas cette possibilité d'intériorité ?

Haïm Vidal Sephiha : Je sais pas. Sincèrement, je ne sais pas. Paul, c'était tout de même sa conscience politique, hein ! C'était sa conscience politique. Quant à... quant à... Comment s'appelait-il encore ? Maintenant que je ne retrouve plus son nom ! Harry Gold ! Harry Gold, qui est mort depuis... Il me l'a encore dit, Paul, l'autre jour : Harry Gold... Et c'est là que Jacques m'a dit l'autre jour... Jacques l'a connu, Harry Gold. Il m'a dit : «Mais il était bossu, Harry Gold.». Je dis : «Oui, il avait...». Il m'a dit : «Comment se fait-il qu'il ait passé au travers des sélections ?». Je m'étais jamais posé la question ! Jacques me l'a dit il y a deux jours ! Il m'a dit : «Mais écoute ! Il était bossu, Harry.» Je dis : «Oui, en effet, tu as raison ! Et comment est-il passé au travers des... ?». Wer weiss ? Il avait raison ! Je me suis jamais posé la question ! Hein ! C'était... Et il avait une volonté de vivre, ce garçon, extraordinaire. Bon, mais lui... Je sais pas... je ne sais même pas s'il avait... s'il était cultivé ou pas... Attention ! Tu sais, c'est très relatif, la notion... Mais s'il était un homme leïdo, on dirait en espagnol, tu vois ? Leïdo, qui a beaucoup lu, tu vois ? Je savais pas... je savais pas... Et il parlait pas tellement de nourriture non plus. Je crois qu'il s'en défendait aussi. Il parlait de sa famille, il parlait de... Je crois qu'il avait une sœur. Des choses comme ça, tu vois, hein !

Jacques Déom : On a tendance à parler dans ce contexte, ou bien au contraire à garder les choses pour soi ?

Haïm Vidal Sephiha : Non, on ne parle... On ne parle que quand... Tu sais, c'était très... c'était très épisodique. Tout dépendait de l'atmosphère générale. Lorsque on sentait que l'étai se dresserait un peu, on allait vers un peu plus de solidarité, on allait vers un peu plus de communication, tu vois ? Sinon, c'était... Ecoute ! C'est bien simple. Heureusement que... que d'ailleurs Paul me l'a dit. Moi, j'étais un inconscient ! Mais véritablement. Je le reste encore, tu sais ! Hein. Si tu savais le nombre de gens qui m'ont eu dans la vie ! Et notamment parmi mes étudiants ! Qui savent... L'ingratitude, quoi ! A nulle autre pareille. Mais bon, je ne veux pas parler de ça. Je ne vais pas jouer à l'aigri. Mais je t'avais dit, quand j'ai travaillé sur le chantier... Voilà. C'est le chantier donc que je cherchais. Donc en surface, j'ai connu - je t'en ai parlé - un jeune ??? Lillois qui... qui était un S.T.O. et qui m'avait fait passer une lettre à... à Micky. Pourquoi que je te dis ça ? Ah oui, c'est ça ! Alors que je ne travaillais plus sur le chantier, Micky m'avait répondu par l'intermédiaire de ce Lillois, qui avait remis la carte de Micky à un type qui travaillait sur le chantier, un détenu. Et le type m'a cherché, il m'a trouvé. Et moi, que j'étais tellement fou de joie que je criais partout : j'ai des nouvelles ! Paul m'a pris. Il m'a dit : «Mais tu es fou ! Tu es fou ! Est-ce que tu imagines ce que tu fais ? Non seulement tu te mets toi en cause, mais tu mets également celui qui te l'a donnée et celui qui la lui a donnée ! C'est toute une chaîne que tu mets en cause. Tu es un imbécile !». Il avait raison. Il m'a dit : «Déchire-la tout de suite, cette lettre !». Aux feuillées. Au Scheissshaus. Si tu savais avec... avec quel cœur brisé j'ai dû déchirer le tout ! Voilà. Mais il avait raison. Il avait une conscience politique que je n'avais pas. Tout simplement. Si ça avait été Jacques, Jacques aurait compris. Bien que Jacques, lui, à Buchenwald, il pouvait avoir des lettres. Il pouvait.

Jacques Déom : Je voudrais que tu parles des rapports entre les gens au travail par exemple. Au travail ou en dehors du travail.

Haïm Vidal Sephiha : C'était le chacun pour soi et Dieu pour tous. Une fausse solidarité, oui, une solidarité quand elle était nécessaire, absolument nécessaire.

Jacques Déom : C'est-à-dire ?

Haïm Vidal Sephiha : Par exemple, je vais te dire. Tu es au travail. On sait que, finalement, il faut se dépenser le moins possible. Et le leitmotiv, c'était : nur Bewegungen, que des mouvements. Et tu ne faisais que les mouvements au besoin, si tu n'étais pas surveillé. Mais dès qu'un surveillant arrivait, c'était la solidarité qui jouait en disant : Bewegungen ! C'était toujours[?] Bewegungen, tu vois ? Autrement dit, c'était tout de même une espèce de solidarité absolument nécessaire pour l'ensemble des... Mais en ce qui concerne, par exemple, lorsque tu avais un... des rails à porter ou des arbres à porter, tu sentais très bien que le copain... il... il... il... comment dirais-je ?... il ne portait pas sa part du poids, tout en ??? sur l'épaule. Tu vois, des choses comme ça. Le parasitisme, le parasitisme existait. Et puis finalement, lorsqu'on devait faire... On allait de temps à autre à des séances de ce qu'ils appellent Sportmachen. On ne sait pourquoi, tout à coup, un S.S. ou le chef... ou le... le... le commandant du camp a décidé de nous punir. Alors les... les Kapos, les chefs de bloc, etc., nous obligent à tourner dans le camp, mais attention ! Attention, c'était pas comme à Malines. C'était en s'accroupissant et en... comme ça [en sautillant]. Pendant ce temps-là, tu perds tout ce que tu as dans les poches, le

pauvre morceau de pain que tu as... Tu as toujours un copain qui est là... Quand je dis un copain... un co-détenu qui est là pour te l'arracher. Parce que là, on ne sait plus qui est le voleur. Tu vois ce que je veux dire. C'est là qu'on voit que la... la solidarité est limitée. Limitée. Et finalement chacun... chacun pour soi et Dieu pour tous. C'est pour ça que je te dis qu'en fonction des... comment dirais-je ?... des... Je te disais tout à l'heure que c'était épisodique, que ça dépendait de la situation générale du camp.

Jacques Déom : Est-ce que tu as rencontré, en sens inverse, des gens que tu qualifierais, dans un vocabulaire religieux, de saints ? Est-ce que tu as été témoin d'actes de dévouement ou de bonté ou de... particuliers, qui t'ont frappé ?

Haïm Vidal Sephiha : Difficile à dire. Difficile à dire, parce que je... je n'ai pas vécu le... le moment où quelqu'un devait me schonen [épargner], comme on dit en allemand. Si tu veux, quand le S.S. obligeait un détenu à en battre un autre, il le faisait. Au début, il le faisait lentement, gentiment. Mais très souvent il y prenait goût et on le voyait petit à petit la bave à la bouche, si on peut dire, tu vois ? C'est pour ça que je peux pas dire. Je... Je sais même pas... Je peux même pas dire si... Est-ce que Paul m'aurait sauvé ? Est-ce que moi je l'aurais sauvé ? J'en sais rien. Dans un cas où tu as à choisir entre toi et... J'ai connu un type qui était vraiment un saint, mais qui était muselman. Et justement je veux en parler à Paul. Paul a beaucoup parlé avec lui. Et je me souviens jamais de son nom. Je sais plus. J'ai l'impression d'avoir parfois des souvenirs de son nom. C'était un type... C'était un Français, un Juif français, peut-être alsacien, qui pendant qu'il était muselman... Tu sais, les musulmans, on les achevait. Tu sais de quelle manière encore ? On leur faisait tirer un rouleau compresseur à longueur de journée. Et je vois encore ce type. On allait auprès de lui de temps à autre... Qui continuait de tirer ce rouleau compresseur et qui nous parlait de Dieu. Tu t'imagines ! Il nous parlait de Dieu. Il nous parlait de l'au-delà. Mais avec une telle conviction ! Un véritable saint. C'est sûr. Ces images... ces images sacrées, tu vois ? Et je suis certain... Je me souviens que Paul parlait avec lui, que Paul avait beaucoup de... comment dirais-je ?... de tendresse pour lui. Et je voudrais voir avec Paul s'il se souvient de son nom. Il y a des noms comme ça qui m'ont... qui ont disparu. D'autres par contre qui... comment dirais-je ? Il y en a un autre dont je voudrais retrouver le nom. Je crois t'avoir parlé de ce Tchèque... de ce Mischehe qui recevait des colis de temps à autre, mais qui n'avait pas l'intelligence de faire des échanges. Moi, bien sûr, quand il en recevait, je... je restais auprès de lui. Tu sais pourquoi ? Parce que le pain était un peu beschimmelt. Tu sais ce que c'est beschimmelt ? Comment dirait-on ça ? Oh voilà, je retrouve plus le terme. Un peu moisi. Moisi. Et alors lui, son pain, il coupait les moisissures. Moi je les attrapais au fur et à mesure, je les mangeais. Tu vois ? Finalement, ce n'était pas mauvais, puisque Fleming a montré que c'était très sain. Voilà. Bon [Rire.] C'est... Je rigole ! Et bon ! Et puis bon ! Il me voyait faire ça. Mais le type, étant donné son attitude, à la mine, il était vraiment persécuté par tout le monde. On lui donnait les travaux les plus durs. C'était un type très grand. Finalement, les types très grands tenaient moins bien que les petits. Mais oui, parce que il y avait toute... toute cette hauteur qui exigeait beaucoup plus de nourriture. Et puis on se courbait beaucoup plus facilement, tu vois, voilà. Et j'entends, j'entends, j'entends continuellement ce nom, et je le retrouve pas ! Le Vorarbeiter gueulait toujours sur lui en disant : le nom, le nom, je le cherche ! Et je suis certain que... que Paul doit... doit le... Je suis hanté par ce nom ! Mais je le retrouve pas depuis des années, tu vois ?

Jacques Déom : Tu es resté...

Haïm Vidal Sephiha : A Fürstengrube du mois de... de fin septembre à janvier 19... de fin septembre 43 à janvier 1945. Vers le 14-15. C'est-à-dire 16 mois. 16 mois.

Jacques Déom : Je te repose la question que je te posais pour Malines. Est-ce qu'il y a eu une évolution dans le type de travail, dans... Tu as contribué à bâtir le mur. Tu as vu le camp se construire ?

Haïm Vidal Sephiha : Ah oui ! Absolument !

Jacques Déom : Tu pourrais faire l'histoire du camp de Fürstengrube ?

Haïm Vidal Sephiha : Oui, bien sûr. On a vu le nombre de baraquements augmenter et, bien sûr, c'est les détenus qui construisaient les baraquements. On a vu même une réserve d'eau se construire, qui servait à un certain moment de piscine. Moi, je me souviens d'avoir plongé là-dedans. On m'a forcé à plonger. Et parfois... Parfois... Je vais pas dire qu'on allait... J'ai pas assisté à la scène de... de noyades, de noyades. Mais par contre, lorsqu'il y avait??? des types dedans, il fallait les sauver. Tu vois ? C'était??? du S.S. bien sûr. Mais j'ai vu le camp... comment dirais-je ?... s'agrandir. J'ai vu le Revier, donc la dérision d'hôpital, s'agrandir également, avec un homme remarquable, qui s'appelle Lubicz. Je crois t'avoir parlé du Dr Lubicz, qui habite à Pessac, avec lequel je m'entretiens encore. Eh bien Simon Lubicz - Lubien on dit maintenant - eh bien, Simon, comme je l'ai dit quelque part, c'est l'unique regard humain que j'aie vu dans ma vie concentrationnaire. L'unique regard ! Quel beau regard ! Plein de tendresse. C'est pourtant un homme... - Bon, il doit avoir maintenant 85 ans, mais enfin, pour le petit 20 ans que j'étais, tu comprends... - qui m'a sauvé, hein ! Il m'a sauvé très souvent. Je vais te dire pourquoi. Parce que d'une part, quand j'ai eu... Je crois que ça se voit encore là. Tu vois, ce doigt-là, hein ? Tu vois, il y a deux morceaux l'un sur l'autre. Ça s'est fait dans la mine, dans la mine, en réalité avec les... les... les sauterelles là en en portant une, ça s'est... bon... Et je suis resté avec un morceau comme ça. Puis... J'ai pensé à ce que je faisais avec mes plantes sur mon balcon. J'ai pris un morceau de... de... de... de... de chiffon, comme ça et j'ai entouré le tout, tu vois. Comme je faisais avec mes plantes qui se pliaient : je mettais un petit cornet avec un peu de terre dedans, tu vois ? Et quand je suis arrivé à Lubicz, il me dit : «Mais tu es fou ! Tu es fou ! C'est la gangrène, il m'a dit.». Et alors je lui ai dit : «Bon, tu sais, j'ai fait...». Et c'est lui qui m'a soigné, mais il n'a pas pu recoudre le tout comme il fallait. Et pour ça, il m'avait fait donner plusieurs jours de Schonung, c'est-à-dire que tu n'avais pas à aller travailler. Et ce qu'il a fait, surtout, lorsque je travaillais sur le chantier et que je crevais de froid, j'étais arrivé à un point... Était-ce un point de pleurésie, je n'en sais rien... Il m'a pris dans le Revier et il m'a fait des bains de lumière. Avec un truc qu'il avait fait lui-même, hein ! Comment dirais-je ? Une espèce de demi-tonneau, si tu veux, comme cela, sans couvercle ni fond, avec des lampes qu'il avait mis un peu partout. Et il me mettait là-dessous et il me gardait trois ou quatre jours au Revier avec de la soupe de régime. Puis il me disait : «Maintenant écoute ! Demain, tu t'en vas : il y a sélection.». Il m'a fait ça plusieurs fois. Et je lui disais... Et il a sauvé la vie comme ça à de nombreux détenus. Voilà. C'est un homme remarquable. Il s'appelle Simon, et puis de temps à autre on se téléphone.

Jacques Déom : En sens inverse, l'inhumanité personnifiée, elle a un visage pour toi ?

Haïm Vidal Sephiha : [Soupir.] Oui, oui... L'inhumanité personnifiée a un visage pour moi. C'est... Non. Pas un visage déterminé nécessairement... Un visage tigresque. Tu vois ? C'est ça pour moi l'inhumanité. Toutes griffes dehors. Prêt à battre son prochain. J'ai connu là-dedans des... même un moment de joie, parce que j'ai vu quelqu'un qui avait déchu après avoir... comment dirais-je ?... battu pas mal de personnes. C'était un Vorarbeiter, un contremaître. Il était... il était Tchèque, mais il parlait parfaitement l'allemand. Et lui c'était toujours : «Stinkende Juden !». C'est-à-dire qu'il imitait les... les S.S. Quand il me voyait, parce que ça m'arrivait évidemment d'aller fouiller dans les détritiques près des cuisines - il y avait un... des détritiques, une espèce de poubelle générale, si tu veux - j'allais chercher entre les... entre les épluchures de pommes de terre des trognons de chou, des choses comme ça. Il passait, il disait : «Wie kannst du das machen ? Du bist nur ein stinkender Jude ! Du wirst krepieren !». [Comment peux-tu faire ça ? Tu n'es qu'un Juif puant ! Tu vas crever !] Et, un jour, je l'ai vu faire la même chose. C'était grandeur et décadence. Et je lui dis : «Aber du bist auch da !» ??? je lui ai dit. «Jetzt kann ich lachen ! Du wirst auch krepieren. Ich bleibe hier. Du wirst krepieren.» [Mais toi aussi tu es là ! Maintenant c'est à moi de rire ! Tu vas aussi crever ! Je vais rester ! Tu vas crever !] Et là, j'ai eu beaucoup de plaisir. C'était une jouissance réelle, tu vois. C'était grandeur et décadence. Ce type qui avait... qui avait massacré peut-être pas mal de gars sous les coups de bâton... Oui, bien sûr, dans la vie quotidienne, c'était les coups. Les coups, puisqu'il fallait "construire" à l'allemande... On dit construire... Betten bauen ??? Les lits devaient être tout plats. La couverture... L'unique couverture que j'avais devait entourer ta pailasse, être toute plate. Il existait même des planches spéciales pour le faire, que tu pouvais louer contre un morceau de ton pain. Tout était monnaie... monnayé. Et si ça plaisait au chef de bloc, mais aussi au chef de chambrée, hein, les aides, si tu veux, ce qu'on appelait le Stubendienst, qui généralement servait de... disons de petites maîtresses là-dedans, tu vois, parce que la pédérastie - il y avait pas de femmes - eh bien, quand tu revenais du travail, si on avait trouvé qu'il y avait des trous dans ton... dans ton lit, que c'était pas tout plat, tu avais droit à fünfundzwanzig am Arsch, 25 coups de bâton sur le derrière. Et là il y avait tout un cérémonial. On te tenait comme ça. On te tenait les jambes de l'autre côté et puis en avant ! Et tu devais les compter. Ça c'était régulier. Traitement régulier. Au bout d'un certain temps, t'en recevais plus. Bien, c'était très bien, peut-être parce que le chef de bloc se disait : tiens ! celui-là, je vais pouvoir m'en servir un jour, tu vois ? Des choses comme ça.

Jacques Déom : Est-ce qu'il y a des moments où, dans cette situation, on se méprise ?

Haïm Vidal Sephiha : Moi, je me suis jamais méprisé. Je me suis jamais méprisé. Non, non, non, non. J'ai méprisé d'autres, bien sûr, comme ce type-là. D'où la joie que j'avais à le voir crever à son tour, hein ! Non, je me suis jamais méprisé. Non, vraiment pas. Oui ! Je me disais : tu tombes bien bas, là ! Toujours le problème du dédoublement. Mais je... je savais très bien que, si je tombais bien bas, c'est parce que j'étais forcé que... que... que... Je crois même que j'utilisais déjà le... comment dirais-je ?... l'expression de déshumanisation, hein ! Je comprenais que, finalement, toute l'œuvre des S.S. était une œuvre de déshumanisation. Ça bien.

Jacques Déom : A Fürstengrube, on retirait... C'était une mine de charbon, qui avait une justification, si on peut dire, économique.

Haïm Vidal Sephiha : Ah oui, mais bien sûr ! Mais ce n'est que plus tard que j'ai appris, finalement, que notre main d'oeuvre de... notre force de travail, notre main d'oeuvre était vendue par les S.S. à l'I.G. Farben. Mais ce n'est qu'après que je l'ai su. Pourquoi je l'ai su après ? Parce que, vers les années 1950-55, par là, tout à coup je lis dans *Le Monde* : tous les déportés qui ont travaillé dans tel, tel, tel et tel camp ont le droit de réclamer une indemnité à l'I.G. Farben. C'est comme ça que j'ai appris que, finalement, ça... Voilà. Tu vois ? Et aujourd'hui, bien sûr, la chose s'étend dans... dans la France entière. On parle de... de trusts et d'autres maisons allemandes qui ont exploité les détenus. Je regarde l'heure, hein ???

Jacques Déom : Je te propose...

Haïm Vidal Sephiha : ???

Jacques Déom : Non ! ... d'arrêter ici pour...

Haïm Vidal Sephiha : Ah tu veux ? C'est à 1 heure que je descends, hein !

Jacques Déom : C'est à 1 heure. Quelle heure as-tu ?

Haïm Vidal Sephiha : Moi j'ai 1 heure moins 25. C'est ça ?

Jacques Déom : Alors, on fait encore une dizaine de minutes.

Haïm Vidal Sephiha : C'est ça. Si tu veux bien. Je vais me prendre tout de même une... [rire] ...une bouchée de cake...

Jacques Déom : Comment s'organisaient les relations entre le camp de Fürstengrube et le camp principal de Auschwitz-Birkenau ?

Haïm Vidal Sephiha : Je n'en sais rien. Demande... Demande aux travailleurs immigrés de telle ou telle usine de France ou de Belgique en quoi consistent les relations entre son patron et les autres patrons. C'est l'ignorance la plus totale !

Jacques Déom : D'accord. Vous n'aviez donc aucune idée de la toile d'araignée...

Haïm Vidal Sephiha : Absolument pas.

Jacques Déom : ... de la géographie concentrationnaire ?

Haïm Vidal Sephiha : Absolument pas. Absolument pas. On savait bien sûr que le produit de la sélection, des sélections allait vers Fürstengrube [sic] aux chambres à gaz, hein ! Ça on le savait, puisque c'était le secret de Polichinelle. Mais le reste, on ne savait pas. On savait aussi que... que c'est par camion qu'on était arrivés de Auschwitz-Birkenau à ce camp.

Jacques Déom : Et le fait, par exemple, de parler entre eux... les détenus ??? de leurs différentes origines, est-ce que vous appreniez : tiens ! Untel vient de tel camp ?

Haïm Vidal Sephiha : Oui, ça bien.

Jacques Déom : Est-ce qu'il y avait un mouvement interne ou bien est-ce que la population du camp était très stable ?

Haïm Vidal Sephiha : Non, il y avait toujours de nouveaux arrivages. Par exemple : on pouvait se déterminer par les numéros qu'on avait. Ma série : 151.000 a été suivie par une série 169.000 et 169.000, c'était des Français. Et à eux, bien sûr, on leur avait demandé comment ils étaient arrivés, par quel convoi, etc. Comment... si de France... etc.... s'ils étaient passés par Auschwitz-Birkenau, si il y avait eu une sélection, etc. Et ces types qui étaient les nouveaux venus, bien, nous faisions avec eux ce qu'on avait fait avec nous. On leur mendiait leur soupe avec des pommes de terre. Tu vois ce que je veux dire, hein ? La première soupe dont je t'ai parlé. Petit à petit comme cela, mais finalement... Par exemple, dans ce convoi, il y a eu un... Je crois t'en avoir parlé... Il y a eu un garçon qui était le fils de Jules Isaac, Jean-Claude Isaac. Oui, oui, absolument. Jean-Claude Isaac. Qui était d'un antisémitisme fou, tu vas voir. Et ce garçon avait été attaché d'abord à des Kommandos, comme les autres. Un jour, par hasard, on a demandé : «Ist da ein Zeichner ?», au portail. Un dessinateur. Et un des S.S. lui a demandé de faire son portrait. Le portrait était si bien réussi que le S.S. lui a fait attribuer un poste de privilégié : il allait dorénavant décorer les baraquements de tableaux, de peintures. Et il s'agissait bien sûr de décorer les baraquements de scènes de la vie concentrationnaire. Le 25 am Arsch par exemple. Hein. le ??? etc. L'appel, hein ! Mützen ab ! Mützen auf ! etc. Voilà. Et alors il partageait son logement - de petite chambre dans des baraquements de privilégiés - avec un certain Maurice Kubowicki, qui était venu avec moi dans ce convoi, dans le convoi... qui était un homme remarquable. Il était architecte et, en tant qu'architecte, il était évidemment privilégié. Et parfois, dans les moments de détente, Paul et d'autres discutaient avec eux. Et Maurice... - Je l'ai su par ce copain qui est mort maintenant, dont je t'ai parlé... Comment s'appelle-t-il encore ? Marcel... Marcel Jabelot - a commencé à écrire en Is... en Israël ses mémoires. Et j'ai quelques pages des mémoires que Jabelot m'avait passées, où il dit : le plus optimiste parmi nous était Vidal. De moi ! Autrement dit, je leur donnais l'espoir de vivre. Je me souvenais pas... Je leur donnais l'espoir de vivre ! Le plus optimiste parmi nous était Vidal. C'est tout de même assez fort. Bon ! Quant à... Alors, bien sûr, du côté de Maurice Kubowicki, il n'y avait pas d'antisémitisme ! Mais ce qu'il y avait du côté de Jean-Claude, qui aujourd'hui s'appelle Jean-Claude Genêt - il a changé de nom - alors que son père est à l'origine des Amitiés judéo-chrétiennes... eh bien... et qu'il est resté, je crois, l'ami de Paul Halter - qui, je crois, est un grand antisémite... antisémite par antisionisme. Toujours est-il que pour nous... Tu effaces ça ! [Rire.] Bon. Toujours est-il que Jean-Claude - donc on discutait souvent - il nous voyait, nous, les Européens, les Belges, et il disait... Il savait combien ces hommes étaient durs, aguerris, etc. Il disait : «C'est parce que ce sont tous des Juifs polonais.». Et ils parlaient yiddish en général. C'est des Juifs polonais. Je dis : «Ecoute Jean-Claude, tu sais, je crois que tu vois pas très bien les choses, mais les conditions de vie font l'homme. Et tu verras : dans quelque temps, nous serons comparables à eux.» Et ça n'a pas raté. Nous sommes devenus comparables à eux. Et puis les Juifs français aussi. Et il disait toujours : parce qu'ils sont Juifs. Je disais : attends que viennent d'autres personnes qui ne soient pas juives, tu verras ! Il y avait des non-Juifs qui sont arrivés, qui au bout d'un certain temps sont devenus comme nous. Des Lagermenschen. Alors il a dû s'en convaincre. Toujours est-il que il est parti avec cette idée. C'est d'ailleurs... Je l'ai rencontré une seule fois dans ma vie post-concentrationnaire. Je crois qu'il revenait de Belgique. Je revenais de Belgique aussi. Je l'ai rencontré dans le train. Et c'était à l'époque où précisément, vers 50-55, on parlait de l'I.G.Farbenindustrie, qu'on pouvait obtenir de l'argent. Il m'a dit : «Je

veux pas d'argent des Allemands.». Je lui ai dit : «Ecoute, que tu n'en veuilles pas... Il y en a d'autres qui en veulent et tu pourrais aider pas mal d'anciens déportés avec ça.». Et il était devenu dessinateur au *Figaro*, je crois. Tu sais ? dessinateur de mode. Voilà. Tout ce que j'en sais. Je sais parce que, en effet, il m'avait parlé de Paul. Ils devaient se voir, quoi.

Jacques Déom : On va arrêter ici parce que...

Haïm Vidal Sephiha : D'accord, d'accord, d'accord.

Jacques Déom : Je te remercie.

Haïm Vidal Sephiha : Alors on se voit mardi !

Jacques Déom : Mardi !

Troisième entretien – 25 janvier 2000

Fürstengrube – Réflexion sur la vie concentrationnaire – Gleiwitz – Dora – Retour – Étudiants juifs – Études de chimie – Déménagement à Paris – Études de langues (Paris) – Théories linguistiques – Carrière

Jacques Déom : Vidal, tu en étais resté, dans ton récit, à Fürstengrube. Je voudrais qu'on revienne sur certains points que tu avais touchés au cours de tes réponses, mais...

Haïm Vidal Sephiha : Mais, avant ça, je voudrais dire quelque chose.

Jacques Déom : Je t'en prie.

Haïm Vidal Sephiha : Pendant cette semaine qui nous sépare, j'ai été amené à réfléchir beaucoup, toujours au but de ton... de ton institution. Et je me suis dit : tiens ! il y a quelque chose d'extraordinaire. Les gens vont se dire : pourquoi tant de témoins, pourquoi tant de... d'interviews ? Mais parce que, chacun, nous détenons un aspect des choses. Chacun, nous détenons un morceau de la réalité. Et en lisant dans le train en revenant, en arrivant plutôt ici, j'en étais au second évangile. Celui de saint Marc. Maintenant, j'en suis à saint Jean. Et je me suis dit : mais au fond, les évangiles, c'est également des récits divers, qui apportent... C'est des récits ! Et finalement, j'ai mis ça en rapport avec *Rashomon*. Tu vois ce que c'est que... Le... les... *Rashomon*, où tu as différents témoins qui, chacun, ont vu quelque chose. Et finalement, je mets tout ça en rapport et je trouve que c'est absolument nécessaire qu'on ait le regard de chacun, même si le regard semble être faussé. Même le regard faussé a son importance. Voilà ce que je voulais dire en pré... en préambule. Et je mets ça... Pourquoi je dis ça en préambule ? Parce que ça va également de pair avec ce médecin dont je t'ai parlé, je crois. J'ai dit que c'est l'unique regard humain que j'aie rencontré dans l'univers concentrationnaire. Et je lui rends hommage, parce qu'il m'a encore téléphoné cette semaine. Chaque année au mois de janvier, il me téléphone, alors qu'il habite à Pessac, au Sud, en me disant : Vidal, je me souviens en ce moment, au mois de janvier - de la marche de la Mort. Et chaque fois, il m'écrit... Il me téléphone. Pour me dire : je téléphone aux derniers survivants. Il a dû téléphoner probablement également à Paul Halter. Je le saurai demain, puisque je le vois. Ça forme un tout et... et... il y a précisément ce récit de... de *Rashomon* comme je dis, parce que lui, au cours de l'évacuation - je crois l'avoir déjà dit ici, mais ça n'a pas d'importance ! La répétition est la mère de l'étude, je disais à mes cours. Tu te souviens ? Disait mon instituteur... Dieu ait son âme ! - Bon. Eh bien, lui, il raconte autrement la... la... la marche de la Mort. Pourquoi ? Parce qu'à un certain moment, il a été appelé comme médecin pour soigner... pour soigner le fermier qui était malade. Et pendant que nous, nous étions à crever... je ne... je ne l'envie pas du tout, mais c'est comme ça, c'est la réalité... Pendant que nous crevions sous la paille de la grange, lui il était en train de se bourrer d'omelette aux champignons ou quelque chose comme ça ! Tu vois, c'est ça les aspects différents. Si... Si c'était un témoin... comment dirais-je ?... faussaire, il dirait : c'est pas vrai tout ce qu'il raconte, puisque moi j'ai bien vécu, j'ai mangé ce que je voulais.

Tu vois, c'est ça les problèmes. J'arrête là ce préambule, qui, je crois, est nécessaire. C'est une réflexion sur... sur ton travail, sur le travail de votre institut.

Jacques Déom : Merci. Tu as insisté sur les aspects de solidarité. Je voudrais... De solidarité difficile, en la circonstance. Je voudrais que tu nous dises un mot de la manière dont tu percevais les hiérarchie existantes. La hiérarchie entre... entre les détenus.

Haïm Vidal Sephiha : Bon. Il y avait... En réalité, il y avait, disons, un parallélisme entre la hiérarchie des S.S. et la hiérarchie des détenus. A chaque... Au Lagerführer, donc le chef du camp, correspondait un Lagerältester. Tout ce qui était Führer dans le cadre de la terminologie S.S., le premier étant le Führer Adolf... eh bien ! tout ce qui était Führer était Ältester chez nous. L'aîné, l'aîné, mais l'aîné au sens biblique du mot : les zekenim, hein ! Voilà. Mais alors... Mais ils n'étaient pas vieux pour cela. Donc le Lagerälteste était doublé du Lagerführer. Ou plutôt le Lagerführer était... Chaque chef de bloc était un Blockführer... était doublé d'un Blockältester et ça... Le Kapo général était doublé d'un Kapo détenu, etc. etc. Il y avait une véritable... un véritable mimétisme en quelque sorte. Et le mimétisme, c'était le mimétisme également de la hiérarchie et de l'idéologie S.S. C'est-à-dire que dans les nationalités... Les pires nationalités, si on peut considérer le judaïsme comme une nationalité, les Juifs étaient tout au bas de l'échelle. Au-delà, plus haut, venaient les Russes. Plus haut venaient les Occidentaux. Et plus haut les détenus allemands. Voilà la hiérarchie. C'était du moins dans mon camp.

Jacques Déom : Est-ce qu'il y avait de Tsiganes à Fürstengrube ?

Haïm Vidal Sephiha : Oui... Je n'ai pas vu de Tsiganes à Fürstengrube. Je n'ai pas vu de Tsiganes à Fürstengrube. J'en ai aperçu en arrivant à Auschwitz-Birkenau, qui étaient par familles entières. Ils étaient assis là sur un pré. On m'a appris plus tard que c'est parce qu'ils attendaient leur passage aux chambres à gaz. Mais en tout cas ils semblaient libres, par familles entières. Comme finalement à Bergen-Belsen, c'était par familles entières. Mais là, ils crevaient hein ! Ils crevaient de faim. Autrement dit, il y avait donc cette hiérarchie. Et la hiérarchie se retrouvait également dans ce qui était permis ou pas permis. Par exemple, un Juif n'avait pas le droit d'avoir un colis, bien sûr. Mais un Mischehe - un mariage mixte - avait le droit de recevoir des colis. Ça je l'ai vu. Quant aux Occidentaux, quant aux non-Juifs, s'ils... s'ils en avaient la possibilité, ils pouvaient recevoir des colis. Je n'ai pas vu beaucoup de non-Juifs à Fürstengrube. Qu'en était-il des Allemands, je n'en sais rien, s'ils recevaient des colis. Très probablement, mais je sais que dans les grands camps, du type Dora ou Buchenwald, là ils recevaient tous des colis. Puisque même mon frère Jacques recevait des colis à Buchenwald, grâce à un oncle qui vivait à l'époque et qui... Il faut dire, ils ont envoyé des colis tant à Ravensbrück qu'à... qu'à Buchenwald. Tu vois ? Voilà. Là c'était donc la hiérarchie proprement dite qui se... qui se... déteint sur les différents éléments du camp. Et alors, bien sûr, cette idéologique... sur cette hiérarchie idéologique était en quelque sorte a... adoptée par l'ensemble des détenus. Les Juifs eux-mêmes se sentaient bien sûr au plus bas de l'échelle et, dans leurs actions et réactions, les différents groupes des camps de concentration agissaient de même. Bien sûr, on était... on était pour... pour quand y n'y avait pas de solidarité bien sûr, on était pour les non-Juifs des stinkende Juden, comme les S.S. nous appelaient. Ou des Mistpupen [sic = Mistpuppen], c'est-à-dire des poupées de merde [en fait : Mistbuben, des "fumiers"], etc., etc. Bien sûr, l'insulte était continuellement à la bouche, hein ! Et même entre détenus, entre

détenus, l'insulte était très facile. Moi, je me souviens que les... les Russes... là c'était... les Russes, non pas du camp, mais les Russes avec lesquels je travaillais dans la mine, j'étais toujours un yabane [???] Jid pour eux, hein ! Je crois que c'est un con de Juif ou je sais... je sais pas ce que signifie... C'est un mot très grossier en... en russe. Bon. J'étais toujours le Jid, le Jid. Et... Et pour les Polonais non juifs, j'étais un koufno [gowno, prononcer : gouvno] , de la merde, voilà. C'est un des rares mots que je connais en polonais.

Jacques Déom : Est-ce qu'il y avait des distinctions en fonction d'options politiques?

Haïm Vidal Sephiha : Oui. Là on ne les trouvait pas. Pas... Pas à Fürstengrube. Les distinctions en fonction d'opinions politiques, c'était dans les grands camps. Là c'était vraiment le camp de travaux forcés proprement dit, sans véritable Arbeitstatistik, hein ! parce que dans les grands camps genre Buchenwald ou Dora, y avait un bureau qu'on appelait l'Arbeitstatistik et qui était mené par des détenus. J'en ai connu un notamment à... J'en ai parlé, je crois, ici... en arrivant à Dora, un certain Albert - j'ai jamais revu [???] - et qui m'a vu arriver sortant des trains et qui m'a arrêté un moment et qui m'a donné de l'eau chaude - je croyais que c'était du chocolat, je commençais à... - et qui... On s'est reconnus à travers un vieux poème disons composé par notre professeur de dessin à l'Athénée de Saint-Gilles, le vieux Charles Delavieille [???] Je ne sais pas si je l'ai cité ici. Et c'est pas là qu'on s'est reconnus tous les deux ! Et par un ami commun qui s'appelait Foulon, qui n'est pas le peintre - le peintre c'est Folon - etc., etc. Mais lui il portait les cheveux longs - il y avait droit - et il appartenait à l'Arbeitstatistik. Il a dit : «Demande Albert, si tu as besoin de moi.».

Jacques Déom : Une question importante, c'est la manière dont on vit le temps dans cette situation. Est-ce qu'il y a des rythmes ? Le rythme de la journée, le rythme de la semaine... Est-ce qu'il y a un rythme ou au contraire est-ce que tout paraît... ?

Haïm Vidal Sephiha : Le rythme... Non le rythme de la journée, c'est le rythme de la nourriture. C'est surtout ça ! Or il n'y a qu'une distribution de nourriture par jour. A part peut-être aussi... Non, non ! Il y a deux... deux distributions. Il y a ce que l'on pourrait appeler le déjeuner, c'est-à-dire qu'on distribue l'ersatz de café et le pain avec la tranche de saucisson et le petit morceau de margarine, parfois de la marmelade, toujours bien entendu à base de saccharine. Ça, c'est au petit déjeuner, si c'est le matin. Le petit déjeuner, c'est à 5 heures du matin, puisqu'avant le départ des Kommandos. Alors là, on reçoit le pain et le pain, on... Ou bien on le mange tout de suite, ou bien on se le garde, au risque de se faire voler. Moi, généralement je mangeais tout. Je mangeais tout. Je disais : il est à l'abri, hein ! Et puis il y avait la soupe. Et la soupe, là, c'était bien sûr, à savoir si elle serait solide ou pas, si elle serait liquide ou pas. Et je t'ai raconté... Moi, j'ai fait les trois équipes de la nuit : la Frühschicht, la Mittelschicht et la Nachtschicht. J'ai fait les trois. De telle façon que je connais la vie des trois. Je connais les trois rythmes. Et je sais que, lorsque la Frühdienst terminait son travail, elle rencontrait bien sûr dans les couloirs, dans les galeries, les gens qui avaient déjà eu leur... leur soupe et qui venaient au travail. Et on se... on se demandait : wie ist die Suppe ? Gedechte [sic ?] Suppe oder nicht ? Hein, voilà. C'était important. Donc, ça rythmait bien le temps. Et puis, bien sûr, il y avait le sommeil. Et le sommeil... On essayait de récupérer le plus possible.

Jacques Déom : Est-ce que tu dormais bien, d'un sommeil massif, ou est-ce que tu dormais mal ?

Haïm Vidal Sephiha : Je crois que je n'ai pas eu de cauchemars. C'est après que j'ai eu des cauchemars. Par... Il y a une question de volonté là. Je crois que on peut commander sa psychologie. On peut commander ses rêves. Bien sûr, on se levait, parce qu'il fallait se lever, parce qu'on avait envie de pisser. Il va de soi que le rutabaga, ça active l'action diurétique, hein ! Voilà. Alors là, on se levait. On se levait dans le froid, comme cela. Mais on allait aussitôt se recoucher. Avec son pantalon sous le bras, parce que tout de même on enlevait le pantalon et on était presque à poil en quelque sorte. Puis on se remettait sous la couverture. Et on essayait de se réfugier dans la chaleur. C'est tout. Tout le monde ne réagissait pas comme cela, puisque tout au long du sommeil - je vais pas dire la nuit, puisque tantôt c'était la nuit, tantôt c'était le jour, selon l'équipe - on entendait bien sûr les plaintes des détenus. C'était un concert permanent de plaintes et de soupirs, ça de toute façon. Mais il fallait... Les boules Quies n'existaient pas à l'époque. J'aurais mis des boules Quies, moi, dans ce cas-là, car je suis un grand - comment dirais-je ? - amateur de boules Quies. C'est ce que je mets dans les trains et ailleurs, et dans la rue aussi dès qu'il y a un marteau piqueur ! Voilà.

Jacques Déom : La semaine, il y avait un repos, quelque part dans la semaine ?

Haïm Vidal Sephiha : Pas toutes les... Pas chaque semaine. Pas chaque semaine. De temps à autre, le dimanche, on avait un repos, de temps à autre. Et alors à ce moment-là, en fait, chacun traînait sa carcasse et parfois le chef de bloc organisait un peu de plaisir. Ça consistait en quoi ? Ça consistait à dire : qui parmi vous veut chanter ? Et le type qui chantait recevait tout de même une demi-soupe. Et moi, il m'est souvent arrivé de chanter, même des airs liturgiques : [chantant] Avinou Malke-e-e-nou. Ou d'autres : Eliahou Hanavi. Je chantais ça, puis je me faisais gagner une soupe. Puis il y avait aussi, tout en travaillant... Ne crois pas que les heures supplémentaires te permettaient de te... de te priver du travail... de te libérer du travail. On avait organisé dans le camp également une chorale. Il ne faut pas oublier que le... le... le camp avait son orchestre, son orchestre. Die Kapelle, en allemand. Et c'est l'orchestre qui... comment dirais-je ?... rythmait également les allées et venues des Kommandos. Un Kommando partait au son de la musique. Un Kommando arrivait au son de la musique. Et bien sûr, l'orchestre, c'était des détenus. Et le chef d'orchestre était un certain Hazin [???] là. Et j'ai su par mon médecin Lubicz qu'en réalité, c'était un ancien chef d'orchestre de... de... de Tchécoslovaquie. Je vais avoir peut-être plus de détails demain par Paul Halter qui... qui a étudié cela de plus près que moi. Bon. Et le chef d'orchestre en question organisait également une chorale. Pourquoi ? Pour avoir une chorale lors des fêtes des S.S. Alors à ce moment-là, la chorale recevait... les gens de la chorale recevaient également une demi-soupe. Autrement dit, c'était dans le système de ce que j'ai appelé l'organisation - die Organisation - ou das Organisieren Voilà. C'est tout ça. Là aussi ça rythmait, bien sûr les allées et venues, l'orchestre. Plus, de temps à autre, les fêtes... fêtes pour les S.S. J'ai même vu du théâtre ! Du théâtre fait généralement par des détenus d'origine allemande ou d'origine autrichienne qui se déguisaient en femmes... genre un vaudeville pour les S.S. qui applaudissaient à gorge... qui applaudissaient... qui riaient à gorge déployée. Ça les amusait beaucoup. Et puis ça les amusait aussi de... d'entendre les chants... J'ai chanté pour Noël, hein ! Par exemple, Heilige Nacht, ça je le chantais. Et puis [chantant] "Hast du dort oben vergessen an mich...", etc. Tu vois. Et je crois t'avoir dit que le... le... le Hazin en question était parvenu... - je t'ai donné ce texte : Résistant en chantant [voir annexes] - ...était parvenu à transformer les paroles du chant des mineurs, qui

était un chant populaire, hein ! le... le... comment ça s'appelle ? "Glück auf ! Glück auf ! Der Steiger kommt..." etc. Et lui il a chan... il a transformé ça en reprenant le slogan "Arbeit macht frei" en nous faisant chanter : "Wenn uns die Arbeit frei gemacht / werden wir nach Hause ziehen", tu vois. Et je... je me rendais pas compte à l'époque, consciemment en tout cas, peut-être dans l'inconscient que c'était un chant de résistance. Voilà. Alors tu vois, tout ça c'est la vie. Mais je ne crois pas qu'on était au courant de tout ce qui se passait à l'extérieur. Certainement pas. Même lorsqu'il y avait de nouveaux arrivés. Plus le camp s'agrandissait, moins on connaissait les gens, forcément.

Jacques Déom : Toujours dans le rythme du temps. Les mois, est-ce que ça existe encore, ou bien... ?

Haïm Vidal Sephiha : Pas pour moi. Pour moi, les mois, c'est les saisons ! Tout simplement. Bon. On sait vaguement, tout de même qu'on arrive à janvier. Je savais qu'on était en janvier au moment de l'évacuation. Pourquoi ? Parce que moi, j'avais pas de journaux. Certains avaient des journaux, mais surtout dans l'aristocratie concentrationnaire. Il y avait une aristocratie concentrationnaire, qui se tenait les coudes. Les aristocrates concentrationnaires en général étaient solidaires les uns des autres contre les... la plèbe concentrationnaire. Et de temps à autre, de la plèbe concentrationnaire... un plébéen concentrationnaire qui pouvait aider un aristocrate concentrationnaire contre soupe, bon ! il avait... il avait... comment dirais-je ?... sa protection. Protection partielle, hein ! C'était du clientélisme dans une certaine mesure !

Jacques Déom : Cette aristocratie... ce que tu appelles aristocratie, elle était faite de qui ? C'était la couche supérieure...

Haïm Vidal Sephiha : Beh ! Non... Pas. Elle était faite surtout des Kapos, des chefs de bloc, de... de... de l'aristocratie administrative, disons, voilà. C'est surtout des... des... des administratifs, hein ! Alors tu comprends bien que le chef de bloc... de bloc qui a connu vaguement le chef... le Kapo de la cuisine, beh ! ils ont des relations particulières. Et bien sûr, ils se font... ils se font servir également un peu plus de beurre, un peu plus de pain, etc. Parce que eux aussi, notamment les Kapos, qui travaillent à l'extérieur, ont des relations plus... plus approfondies avec les civils. Ils organisent même des échanges. Ils s'achètent même du schnaps ou des choses comme ça. Mais tout ça, je ne le savais pas. C'est après que je l'ai appris ! Parce que, précisément, je vivais la vie du plébéen qui, en général, ne sait pas ce qui se passe... qui ne connaît pas le dessous des cartes. C'est après que j'ai connu... J'ai commencé à connaître le dessous des cartes grâce à David Rousset, dont le premier livre a été pour moi un chef d'œuvre, c'est *L'Univers concentrationnaire* aux Editions du Pavois. Il m'a fait connaître à ce moment-là la réalité administrative des camps. Et c'est à partir de ce livre-là que j'ai pu commencer à parler des camps ici en Belgique dans les différentes rencontres à Liège et ailleurs des... des... étudiants juifs.

Jacques Déom : Cela veut dire que le vécu de cette situation ne suffit pas pour en avoir une interprétation correcte ? Il y a une opacité propre...

Haïm Vidal Sephiha : Non, non. Il y a une opacité... Il y a une opacité... A partir du moment où tu ne connais pas le dessous des cartes, tu ne peux pas savoir. Et... Si tu veux, le marxisme, dans une certaine mesure tout de même, a éclairé le monde

ouvrier de... de... du côté relatif de la monnaie... de ce que représente la monnaie comme force de travail, etc., etc. Le type qui est en plein... C'est comme si tu demandais à ces pauvres gosses là, de 7 et 8 ans, qui sont les esclaves au Pakistan et ailleurs - j'ai vu un film là-dessus - qui font des briques à longueur de journée, de savoir ce qui se passe là ... Il sait pas. Il est l'esclave. Je crois pas que l'esclave... précisément, c'est ça l'esclavage ! L'esclavage, c'est non seulement... comment dirais-je ?... l'exploitation totale de l'individu l'exploitation de toute sa force de travail, mais c'est en même temps l'espèce de... comment dirais-je ?... comme si on mettait un bandeau sur les yeux de ces gens-là. Ils ne... Ils n'ont même pas le temps de penser leur vie ! De penser les autres. C'est ça la déshumanisation ! C'est ce que je pense.

Jacques Déom : Est-ce qu'il y avait des moments, ou des lieux, où on pouvait avoir un peu de vie privée, si j'ose dire ? Est-ce que tout est toujours à ciel ouvert et qu'on est en permanence... ?

Haïm Vidal Sephiha : Beh ! De temps à autre, quand on se trouve, par exemple... Je reparle de mon expérience avec Paul Halter et Harry Gold. De temps à autre, quand on est sur son châlit, là on croit qu'on est dans l'intimité. On peut parler un peu, parce que c'est l'heure du sommeil, mais qu'on ne prend pas nécessairement, mais qui est également une heure de relations, hein ! C'est le temps où on est dans le camp, pendant lequel on est dans le camp. Alors là, il faut assurer les relations avec tel ou tel autre. Je suppose que Paul assurait ses relations avec un bloc de... Que sais-je ? Hein ! Alors là, il y a un peu d'intimité. Mais on parle le moins possible de ce qu'on a lâché, le moins possible. J'ai dû dire que j'avais commencé des études d'agronomie, tout ça probablement. Mais je crois que la politique de l'individu, c'est... qui veut survivre, hein !... c'est... il ne le fait pas consciemment, hein... c'est inconscient. C'est un travail inconscient. C'est de penser le moins possible à ce qui peut te faire mal. Voilà. Eviter la douleur. Eviter la douleur, sachant que la douleur t'entame. Se laisser en-ta-mer le moins possible, je crois que c'est l'expression que j'ai utilisée à l'époque, quand j'ai commencé à faire des conférences aux ??? Se laisser entamer le moins possible. Essayer de... comment dirais-je ?... d'avoir entre soi et les réalités une... une couche blindée. Se blinder. C'est psychologique en réalité. Et même le dédoublement, c'est du blindage. Le dédoublement...

Jacques Déom : Est-ce que, aujourd'hui, il te reste quelque chose de ce blindage, ou est-ce que c'était vraiment conditionné par les circonstances ? Est-ce que tu dirais que tu as des séquelles de ce point de vue-là ?

Haïm Vidal Sephiha : Non, aujourd'hui j'ai la réaction contraire. Je fais trop facilement confiance. Voilà. Et c'est pour ça que je dis toujours : depuis l'univers concentrationnaire, j'en ai eu des gifles d'avoir fait trop confiance. Parce que tu comprends : à 22 ans... je suis déporté à 20 ans. Je connaissais rien de la vie. Service militaire, tout ça... J'étais puceau ! Aujourd'hui, un puceau à 20 ans, on se dit : il est fou çui-là ! Bon. J'étais puceau. Pour moi, l'univers concentrationnaire, c'était en quelque sorte le summum de la méchanceté, le summum de la... de la bestialité. Puis pour moi, le monde extérieur, c'était tout le monde il est gentil, il est beau ! Donc, je ne faisais... je ne faisais pas la distinction entre, disons, la nature humaine dans telles conditions et dans telles autres, tout en comprenant tout de même que les conditions de vie faisaient l'homme. Mais je faisais confiance à tout le monde. On... on... on me prend encore pour *le naïf*, non pas *aux 40 enfants* de Guth, mais pour un naïf. Et c'est vrai. Je continue de... Ce matin, il y a un ami qui est arrivé

chez Jacques qui a sonné et qui a dit : c'est le facteur ! J'ai cru vraiment que c'était le facteur ! Hein ! Et il arrivait avec un calendrier. C'était en fait un copain. Qui faisait une blague. Et j'ai cru que c'était le facteur ! Et je reste... Je reste très naïf et ça va jusqu'à - disons - de mauvais coups de la part de certains, véritablement.

Jacques Déom : Il y a des moments... Tu m'as parlé, dans un de nos entretiens avant, de cycles pratiquement, où tu te retrouvais en état de muselman ?

Haïm Vidal Sephiha : Oui, oui !

Jacques Déom : Est-ce que tu te sentais dans un état d'abrutissement plus ou moins permanent ou il y a des moments de plus grande lucidité ?

Haïm Vidal Sephiha : Ah non, non, non, non, non ! Justement, c'est le dédoublement qui me... qui me permettait la lucidité ! Je me voyais... Je me voyais... comment dirais-je ?... m'amoindrir, hein. Mais en me moquant de moi-même, en me disant : c'est pas possible, Vidal, c'est pas à 20 ans que tu es un vieillard ! Enfin des choses comme ça ! Et je t'ai dit : il m'arrive de retrouver ça maintenant que je vais avoir... demain je vais avoir... non jeudi je vais avoir 77 ans... ou vendredi... vendredi ! 77 ans - un beau chiffre hein, 77, bon ! - et il va de soi qu'à mon âge, j'ai parfois des difficultés à... à marcher, à lever la jambe pour entrer dans une voiture, etc. Et là, je me souviens nécessairement de cela en disant : mais cette fois je ne joue pas la comédie ! Tu vois ? Autrement dit, on reste conditionné. On reste conditionné. Je veux justement te donner un... un exemple de conditionnement. Je crois l'avoir dit à la Fondation Auschwitz quand j'ai été interrogé. Ce sont des choses qu'on découvre ultérieurement. J'ai toujours eu des difficultés à boire très chaud. Le café [qui se trouve devant lui] tu remarqueras que je le laisse refroidir. La soupe, je peux pas. Je dois toujours attendre. Et j'ai découvert un jour pourquoi ! Parce que, lorsqu'on te distribuait la soupe, tu la mangeais aussi vite que... ??? chose... aussi vite que possible pour pouvoir participer au Nachschlag, au Zuschlag, au... à la... au supplément, tu vois. Et pour ça tu te brûlais l'œsophage. Parce que, si tu en avais encore dans ta gamelle, tu n'en avais pas. Tu comprends ? C'était des gamelles hémisphériques. Et il m'a fallu beaucoup de temps pour comprendre que ça venait de cela ! Tu vois ? Autrement dit, le conditionnement de l'époque m'a marqué à tel point qu'aujourd'hui encore je ne puis plus boire chaud. Maintenant, je vais donner un autre conditionnement. Tu vas voir ! De la mine, hein ! C'est un fait précis, qui vient... Dans la mine, un jour - je ne sais pas si je te l'ai raconté - on était en train de pelleter le charbon, de les porter sur les sauterelles, etc. Puis à un certain moment l'ouvrier civil - un Polonais - qui nous dirigeait fait sa pose. Mais nous, pendant ce temps-là, on travaille. Il s'installe sur une petite... sur un petit siège triangulaire avec une toile, un tabouret à toile et il mange tranquillement sa tartine, tu sais, la tartine à l'allemande là, bien emballée dans du papier d'argent, papier métallique, aluminium dit-on aujourd'hui. Et il a mangé. Nous on... on... on... on est là à pelleter le charbon et à le regarder. Il mange sa tartine, ne pensant pas une seconde à nous en donner... Nous étions pour eux de la merde, hein ! Pour celui-là ! Pas pour tous, hein ! Pour celui-là. A un certain moment, il sort une pomme. Et il l'épluche tranquillement et le rond de pelure petit à petit descend, tombe sur le sol. Au moment où le rond de pelure tombe sur le sol, je veux le prendre. Qu'est-ce qu'il fait, le salaud ? Il prend son pied avec... avec sa botte, hein ! et il l'enfonce dans la boue de la mine. Tu vois ? Qu'est-ce qui s'est produit ? Pendant qu'on nous a mis au travail, je suis allé dans la boue, j'ai repris la... la... tout... tout le rond de pelure et j'ai mis dans la poche. Qu'est-ce que j'ai fait ? Au camp, bien sûr. Je l'ai lavé et je l'ai mangé.

Eh bien, maintenant, chaque fois que je mange une pomme, je pense à ça, nécessairement. Et je pèle ma pomme. Depuis un certain temps plus, depuis que j'ai pris conscience de ça... je pèle ma pomme, puis je mange l'épluchure. Après avoir mangé ma pomme pelée, je mange l'épluchure ! Aujourd... Aujourd'hui plus, parce que j'ai pris conscience de ça il y a un ou deux ans. Et je verrais très bien - ce serait quelque chose d'extraordinaire pour un cinéaste - que de filmer ce... ce moment que je viens de te décrire dans l'obscurité de la mine, avec l'éclairage des lampes de mineurs. Mais tu vois que je suis conditionné ! Ma... ma femme me disait : «Du bist ein Schwein !». Parce que elle est allemande, ma femme, je te le dis. Et je lui expliquais. Du bist ein Schwein, Du bist... hein ! Je dis : oui, tu sais... Et je lui rappelle. Voilà. Je crois que ce sont des choses qui... Et je crois que c'est ces moments-là qu'il faut relever dans chaque ex-déporté. On est nécessairement conditionné. Il n'y a pas un moment où on se soit pas conditionné. Encore un, si tu veux ! Lorsque je me trouve dans la foule, j'ai peur. J'ai très peur dans la foule. Lorsque je suis... Je sais pas si tu as connu le Théâtre populaire de Paris ? Au Palais de Chaillot avec ces escaliers, là... qui montent je ne sais combien d'étages. Avec cette foule... Je... Je suis paniqué véritablement. Pourquoi ? Parce que j'avais peur dans les foules concentrationnaires. J'avais peur notamment des vols. Parce que, chaque fois qu'il y avait une foule concentrationnaire, tout ce que tu avais sur toi disparaissait nécessairement. Je me souviens notamment lors de l'évacuation du camp de Dora pour aller vers Bergen-Belsen, j'étais parvenu à organiser du sucre. J'ai fait quantité de choses et, quand je suis arrivé dans le train, j'avais plus rien. Dans la foule comme ça. Alors j'ai très peur, très peur.

Jacques Déom : Un certain nombre de gens qui ont connu cette expérience disent que c'est indicible. Est-ce que tu es d'accord avec ça ?

Haïm Vidal Sephiha : Non, je ne suis pas d'accord. Parce que indicible, c'est finalement un intensif qui permet de... qui permet de couvrir les choses. Ce sont des gens qui ne peuvent pas s'exprimer. Comme je le disais au cours hier, qu'est-ce que c'est que s'exprimer ? S'exprimer ça implique... comment dirais-je ? ... un effort considérable. Et c'est pour ça qu'on a recours à des intensifs. A "vachement", etc... Tu vois ? Et en allemand sich ausdrücken. Il n'y a rien de plus dur que s'exprimer, c'est vrai. Mais il faut trouver la forme ou l'image. C'est pour ça qu'il y a eu des peintres concentrationnaires. Mais je crois qu'on peut pas dire que c'est indicible. On peut le dire. Il faut y aller alors petit à petit. Petit à petit. Par touches successives. Tu sais bien qu'indicible, c'est finalement... c'est ineffable. C'est également fabulaire, hein ! Indicible, c'est de dicere. Alors on pourrait très bien... C'est... C'est inimaginable. Et c'est précisément l'inimaginable dont je t'ai parlé l'autre jour, qui fait que les négationnistes en profitent. Je crois que on devrait... Nous devrions, nous ex-déportés - bien sûr, nous sommes peu maintenant - éviter ces mots-là, parce qu'à ce moment-là, on fait le lit des négationnistes.

Jacques Déom : Donc tu es resté à Fürstengrube un certain nombre de...

Haïm Vidal Sephiha : Seize mois.

Jacques Déom : Seize mois.

Haïm Vidal Sephiha : 16 mois, du mois de septembre 43 au mois de janvier - ça fait bien 16 mois - au mois de janvier 45.

Jacques Déom : Est-ce que tu avais des nouvelles de ce qui se passait dans le monde extérieur ? Je veux dire de l'avancée de la guerre ?

Haïm Vidal Sephiha : Ah oui, ça... Les derniers temps, on entendait tout de même... On entendait tout de même le canon des Russes, hein ! Ils s'approchaient, hein ! Mais il valait mieux ne pas penser à cela, se faire des illusions, parce que se faire des illusions, c'était encore une fois entamer son affect. Il fallait autant que possible éviter l'affect. Parce que l'affect... Qui dit affect dit sentiment, dit par conséquent également sich krenken, comme on dit en yiddish, hein ! Voilà. S'ulcérer. S'atteindre, s'entamer. Même, même le jour de la libération, je ne le croyais pas. Croyais pas. Parce qu'il fallait maintenir sa tactique ! Sa stratégie. La stratégie du déporté qui voulait survivre, c'était de... de s'enkyster. Comme la graine qui s'enkyste l'hiver et qui au printemps resurgit. Germe.

Jacques Déom : Comment as-tu quitté Fürstengrube ? Dans quelles circonstances ?

Haïm Vidal Sephiha : Eh bien justement, c'est au moment de la... de l'avancée des troupes russes et tout à coup on nous a dit : «Los ! Auf marsch !». Et il fallait quitter Fürstengrube. Et là, j'étais pas préparé pour. Je n'avais rien. Ah je crois qu'on avait donné peut-être un morceau de pain à chacun... à chacun. Mais tu sais, sur la route tout cela était... Et nous sommes partis par bandes entières. Partout on voyait arriver... C'était le rendez-vous des... des... des détenus des camps. De partout on voyait arriver des colonnes de détenus. Un peu comme ces colonnes de prisonniers de guerre russes qu'on voyait dans les films anciens. Et là c'était des colonnes de détenus, tu vois. On savait pas où on allait. On devait marcher, toujours, bien sûr, guidés par les... les S.S. qui nous encadraient. Et le fait de vouloir par exemple - passe-moi l'expression - pisser, ça t'obligeait à t'arrêter. Tu avais le S.S. derrière toi avec son revolver, si tu te dépêchais pas. Et comme on n'avait pas du tout de ceinture... Nous, c'était avec un vague morceau de fil de fer qu'on se rattachait le pantalon, tu vois ça... les doigts gourds, le fil de fer tout froid. Bon... Tu courais en te tenant les... les... les pantalons comme ça. Tu courais, tu courais, tu courais. Alors ce n'est qu'au bout d'un certain temps qu'on est arrivés à Gleiwitz. Tout ancien déporté qui a connu la marche connaît Gleiwitz. Gleiwitz, c'était un camp en Silésie. Silésie allemande et non pas la Haute-Silésie. Et dans ce camp, il y a eu... C'était le... le chaos. J'allais dire le bordel, mais... le chaos ! On savait pas ce qu'on y faisait. On essayait de dormir. On dormait les uns sur les autres. Mais le lendemain déjà, on nous mettait sur des wagons. Dans des wagons. C'est là qu'on a distribué à chacun...

Jacques Déom : Entre Fürstengrube et Gleiwitz, il y a eu combien de temps ? C'était combien de temps ?

Haïm Vidal Sephiha : Je sais pas... Trois jours à peu près. Trois jour à peu près. Et c'est là qu'il y a eu entre deux justement... la scène de la grange avec le médecin, dont je t'ai parlé. C'est ça. Trois jours à peu près. Et après cela, bon... Nous on connaissait pas les ordres???? On savait pas ce qui se passait, hein ! De telle façon que ils ont décidé probablement de nous emmener dans d'autres camps. Et c'était bien le cas. Et les... ces trains où nous étions, je te le répète : dans mon wagon, nous étions 161 ! Encaquetés [sic], hein ! Voilà. Eh bien... Je le sais parce que j'étais le dernier à monter. J'ai r??? un morceau de pain, un saucisson bien salé, rien à boire, de telle façon que on buvait... C'était le wagon ouvert, hein ! Donc il neigeait

sur nous. Mais ça suffisait pas. De temps à autre, l'un de nous se levait et avec une écuelle - c'était des écuelles semi-hémisphériques comme ça, qui avaient deux trous et une corde - on le traînait le long de la voie et on ramassait de la neige. Et on se disputait pour une cuiller de neige ou pour une poignée de neige. Et bien sûr, là-dedans, chacun avait mangé son pain et c'était... comment dirais-je ?... ce que j'ai appelé finalement le train de la Méduse. Véritablement. ???? le tableau de Géricault où on voit d'ailleurs un homme comme ça, de dos, qui n'est autre que Delacroix ! [sic]. C'est Delacroix qui s'est dépeint.

Jacques Déom : Et vous arrivez à...

Haïm Vidal Sephiha : Beh, on s'arrêtait souvent. On s'arrêtait souvent, mais on ne savait pas où. En réalité, c'est après qu'on l'a appris, devant chaque grand camp, on s'arrêtait pour savoir s'il y avait de la place. Et il y a eu des gens qui sont allés... qui sont descendus à Buchenwald, alors que moi... Par exemple, Elie Wiesel est descendu à... à Buchenwald. Mais nous sommes allés plus loin. Nous sommes allés au nord de Buchenwald. Le train a continué vers Dora, Dora-Nordhausen. La ville proche de Dora, c'est Nordhausen. C'est à Nordhausen que j'ai échoué...

Jacques Déom : Ça a fait combien de temps de train ?

Haïm Vidal Sephiha : Ecoute ! On a fait un trajet, non seulement ça... C'était l'Allemagne là. Donc je suis passé par la Suisse aussi. On devait passer par la Suisse et c'est bizarre : ils ont tous les mêmes souvenirs... Pas... Pas par la Suisse, excuse-moi ! Par l'Autriche, non, non ! Pas par... pas par... Par l'Autriche. Parce que, là aussi, il y avait des camps. Mais tous ces camps étaient pleins, trop pleins et chacun se souvient, tous les détenus que j'ai pu interroger se souviennent également de... de ponts qui enjambaient les voies ferrées, d'où des Autrichiens nous ont lancé du pain ! Cette Autriche qui va se... qui va redevenir fasciste. Tu as entendu les dernières nouvelles, hein ! [Février 2000 : le F.P.Ö. (extrême droite) de Jörg Haider constitue un gouvernement de coalition avec les conservateurs.] Bon, ça prouve qu'il y avait tout de même là aussi des gens de cœur qui, au spectacle de ces mourants, lançaient du pain. Mais alors bien sûr, moi du pain, j'en ai pas trouvé, parce que c'était la bataille, hein ! C'est comme... C'est comme un grain dans un poulailler ! C'est pour le premier qui l'attrape. Bien, j'ai connu ça et quel était le camp... ? Oui, on a dû passer devant le camp de Mauthausen, qui est... qui était... qui est en Autriche, tu vois ? Bon là aussi il était plein. On a continué. On est remontés vers l'Allemagne et là on est passés par... Je peux pas savoir tout, hein ! Et il y a un excellent atlas de la déportation ! Je ne sais pas si tu le connais. Je l'ai. Je le possède.

Jacques Déom : Gilbert.

Haïm Vidal Sephiha : Oui, c'est ça. Excellent. On voit les trajets de toutes... de tous les convois, hein ! Excellent cette œuvre. Qui a été préfacée par Jean Kahn, si je me souviens. La seconde édition. C'est celle que je possède. Que m'avait envoyé le *Monde diplomatique*. Je devais faire une recension et puis, finalement, c'est arrivé trop tard. Bon. Et qu'est-ce que je voulais dire ?

Jacques Déom : Question :... Combien de temps est-ce que ça a duré ? Est-ce que tu as une vague idée ? Interminable ?

Haïm Vidal Sephiha : Interminable ! Interminable. Moi je sais une chose. Je sais une chose. On a dû partir vers le 14 janvier, par là, et le 28 janvier, jour de mon anniversaire - je savais que c'était mon anniversaire, ou je savais qu'on était aux environs de mon anniversaire - j'étais sous les couvertures, sur les cadavres qui n'avaient plus besoin de leurs couvertures, donc j'avais cette couverture et je me disais : mais enfin, c'est pas possible, Vidal, tu vas pas crever le jour de tes 22 ans ! Je m'étais rattaché à ça comme à une planche de salut et je te l'ai dit : c'est là que j'ai fait les plus beaux rêves de ma vie. Sur les cadavres. Des rêves de compensation bien sûr. Mais sans aucun... sans aucun appel à Dieu de ma part. En tout cas, pour moi, ça n'existait pas, encore moins là-dedans. C'est pour ça que je ne suis pas d'accord avec Elie Wiesel qui veut... qui veut absolument faire passer tous les Juifs pour des Juifs croyants. C'est pas vrai ! C'est pas vrai ! C'est de l'histoire que, au sortir de la.. du wagon, de ces wagons ouverts - je dis bien remplis de cadavres -, ils se soient réunis pour dire un kaddish ! Peut-être lui, c'est possible. Mais qu'il n'attribue pas cela à l'ensemble des Juifs, hein ! Et dire ça à Jorge Semprun - tu as peut-être vu ce débat - ça va pas voyons ! Ça va pas ! Je dis que... je dis que il faut être honnête et pas faire passer tous les Juifs pour des Juifs croyants. Surtout dans ces circonstances. [Sonnerie du téléphone.]

Jacques Déom : Tu as rencontré, dans ces circonstances, des Juifs vraiment croyants ? [Sonnerie du téléphone.]

Haïm Vidal Sephiha : Oui, oui. Attends. J'attends la fin de... [téléphone]. Oui, j'en ai rencontré. C'était des amis... [Sonnerie.] Tu arrêtes, toi, de ton côté un moment ?

Jacques Déom : On va s'arrêter. [Pause.]

Haïm Vidal Sephiha : C'était des amis que j'avais connus à La Ramée, qui faisaient partie du Bne Akiba [sic] d'Anvers. Je me souviens uniquement de leur nom... de leur... Il y avait... L'un d'eux s'appelait Tchil. Tchil avait commencé des études d'agronomie avec moi à Gembloux, mais il est venu beaucoup plus tard à La Ramée. Et puis un autre qui s'appelait... je retrouve pas son nom... mais c'était Yossl, Yossl, mais c'est tout ce que... C'est lui qui chantait : [chantant] Es iz gewen a fidele... Je vais pas le chanter. Ça me fait mal. Eh bien ! les deux qui étaient du Bne Akiba... Comment ont-ils su que c'était Yom Kippour, ça j'en sais rien ! Comment les gens se débrouillaient-ils pour avoir une date ? Ils ont dit : «Nous jeûnons !». Je ne sais plus si je t'ai raconté ça. Je leur dis : «Mais vous êtes fous ! Jeûner ? Mais ma mère, qui était malade, elle avait le droit de manger ! Vous commettez un péché ! De votre point de vue, c'est un péché ! C'est pikouakh ha-nefesh ! [sauver/préserver la vie humaine] Vous commettez un péché ! Vous devez manger !». «Non ! Nous jeûnons !» Qu'est-ce qu'ils ont fait de leur soupe, toujours dans cet ??? hémisphérique. Ils l'ont mis dans une espèce de vestiaire comme ça. Ils n'ont pas retrouvé leur soupe, ça va de soi ! Tu vois ? Je leur ai dit : «Vous avez payé pour votre bêtise.» Et ils étaient extrêmement... comment dirais-je ?... observants. Mais tu vois que... C'est pas eux qui ont résisté ! Je crois que c'était pas un monde pour la foi. Ou alors on mourait dans la foi. Dans la foi. Et justement, je crois t'avoir dit que il y avait un muselman. Je crois avoir retrouvé le nom entretemps. Je crois qu'il s'appelait Margolin. Margolin. Et je vais en avoir confirmation demain avec Paul Halter. Je sais que Paul Halter et moi nous entretenions avec lui pendant qu'il traînait, je te l'avais dit cela. Eh bien ! Lui, il avait la foi. Comment ? J'en sais rien. C'était vraiment un... un... un... comment pourrais-je dire ça ? Un visionnaire. Comme ces images de... de... de... comment dirais-je ?... de Saint-Sulpice, tu vois ?

Mais on avait beaucoup d'admiration pour lui qui croyait. [Sur le souffle.] Il croyait. Mais je ne crois pas, moi, que les vrais croyants aient pu résister. Dans ces conditions ! Dans ces conditions, parce que, finalement, je crois que la foi favorise aussi la résignation. C'est le sort, c'est le destin. La foi, pour moi, favorise la résignation. Quand on se laisse mourir, c'est le destin : Dieu l'a voulu. Moi je voulais pas que Dieu le voulût !

Jacques Déom : D'accord. Tu arrives à Dora.

Haïm Vidal Sephiha : Eh bien, à Dora... Alors là il y a quelque chose d'extraordinaire. On passe aux douches, tout ça... De nouveaux vêtements. Un numéro... bien ! on l'avait ! Nous tous nous avons un numéro. Et à Dora, je ne sais comment, j'arrive dans une grande salle, un bloc avec une grande salle, où tous les types étaient en train de bouffer, de la bière... Que sais-je ? Qu'est-ce que j'ai fait ? Aussitôt, faible comme je l'étais, je me suis mis à servir aussi. Je voulais ma place de serviteur. Et grâce à ça j'ai mangé. J'ai bu de la bière ! Sur un estomac vide ! Ça s'est terminé comment ? Une diarrhée, puis dysenterie ! Dysenterie jusqu'au sang. Et j'ai connu le bloc de quarantaine d'abord. Dans le bloc de quarantaine, il m'est arrivé des choses effarantes. C'est que j'étais à côté de deux petits Hongrois, deux petits frères, deux jumeaux je crois, hongrois, qui étaient d'une gentillesse, etc. Eux, ils voulaient absolument boire leur café... enfin l'ersatz de café. Moi pas. Je comprenais qu'il fallait pas de... Et j'ai changé mon café contre du pain, que je me faisais sécher sous les aisselles. Avec le pain supplémentaire que j'avais, il y avait un commerce qui s'était établi par les fenêtres du bloc du baraquement. Il y avait des types, comme il y avait un bois à Dora, il y avait des types qui faisaient du charbon de bois et qui te le vendaient contre du pain... contre du pain, voilà. Et il m'est arrivé là une chose... une des scènes les plus épouvantables, c'est que, à côté de ces deux Hongrois - on avait des... Je me suis tout à fait détendu, j'ai fait sous moi. Et je me chauffais... je me réchauffais... je m'excuse... à ma propre merde. J'ai senti ça. Heureux de la chaleur, de ma chaleur interne, qui s'était extériorisée. Alors là bien sûr, on m'a pris, on m'a amené dans le Waschraum. Le... Le chef de bloc me passait la douche, puis me battait. Je tombais dans les pommes. Il me repassait la douche. Il a fait ça je ne sais combien de fois. Je ne sais pas comment je n'en suis pas sorti les pieds en avant. Et c'était là déjà fin février. Et là a commencé les... On voyait déjà poindre le printemps. Alors droit comme un if, si l'on peut dire, en plein... en plein froid bien sur, on essayait de tenir le coup et je me suis dit : tu dois pas rester là, Vidal. Tu vas crever ! Et on m'a demandé : «Comment tu vas ?». «Oh je suis beaucoup mieux ! Beaucoup mieux.» En réalité, je continuais à... comment dirais-je ?... à avoir ma diarrhée. Mais on m'a mis dans un bloc immense, ce qu'on appelait le Kino. Qu'est-ce que c'était ? Dans le camp de Dora, qui était une ville en soi, je peux plus te donner les dates, hein ! Dans le camp de Dora qui était une ville en soi, on... On construisait un cinéma. Une salle immense. Bien, de par les événements, la construction s'est arrêtée et cette grande salle a servi de réceptacle pour l'ensemble des déportés qui s'amaient. J'ai même vu arriver à la fin des soldats alsaciens déserteurs en uniforme et tout ! Et alors qu'est-ce qui se passait là dedans ? On... On couchait à même le sol sur la paille s'il y avait de la paille et la distribution de pain et de soupe se faisait sur la scène... sur la scène, là où devrait se trouver l'écran. Et on avait quantité de morts parmi nous. Qui mouraient à côté de nous. Quand il y avait la distribution du pain, chacun de nous prenait le numéro du mort en disant : il peut pas se lever, il est malade ! Et on prenait son pain. On mangeait son pain. On mangeait sa ration. Autrement dit, c'étaient les rations des morts qu'ils nous servaient, tu vois ? Je l'ai assez vu partout. Et puis, comment j'en suis sorti, je ne

sais plus. Je crois que, petit à petit, on a vidé la salle. On nous remettait au travail, si tu veux. Et alors, à ce moment-là, j'ai fait appel à Albert. Comment, je ne sais plus. C'est Albert. Qui m'a trouvé un... une planque. Je croyais que c'était une planque. Ça devait être une planque. Balayeur de rue dans le camp des S.S. C'était une planque. Et j'ai laissé... J'ai été assez idiot pour perdre ma planque. Pourquoi ? Parce que, dans le camp des S.S., il y avait des cuisiniers détenus. Généralement, c'était des baraquements aussi, mais en dur et on les voyait... comment dirais-je ?... par les lucarnes des caves. Et de temps à autre, ils appelaient et ils disaient : «Tiens ! tu as des pommes de terre ici.». Tu vois ? Des trucs comme ça. On recevait également la soupe. Des tonneaux de soupe. Et j'avais une écuelle, comme cela. Mais une écuelle, c'était plus une écuelle ronde, c'était une écuelle cylindrique, je ne sais plus. Avec un fil de fer. Et j'avais trop de pommes de terre. J'avais bu ma soupe. Et j'avais mis mes pommes de terre dans l'écuelle et l'écuelle dans le tonneau vide de soupe. Je crois que c'était le premier jour où j'sais pas... Deux jours ... Et à... à l'entrée dans le camp, un S.S. a vu ça et il a dit : «Wer hat es gemacht ?». J'ai été aussitôt dénoncé. Et j'ai été appelé chez le commandant du camp. Ecoute bien ! Ça s'est passé quand ? Fin février, début mars, je ne sais pas. Et j'ai été appelé chez le commandant du camp et le commandant m'a dit : «Was bist du ? Jude ?». «Nein, Belgier.» Tu vois ! Je m'amusais comme ça... je m'amusais, bien sûr ! J'essayais de me défendre, je voulais plus... mettre mon judaïsme en avant. Et il m'a dit : «Du bist ein Lügner», un menteur, «du hast das gestohlen !» «Nein ! Das hab ich bekommen.» [Tu es un menteur ! C'est toi qui l'a volé ! Non ! Je l'ai reçu !] Je pouvais pas dire de qui, non. C'est le service... C'est vrai qu'on trouvait également des pommes de terre dans les poubelles. Des pommes de terre, tu sais, cuites à l'eau, hein ! Pommes vapeur... dans les poubelles. Das hab ich genommen. Il me dit : «Jetzt bekommst du siebenundfünfzig [57; en fait fünfundsiebzig : 75] am Arsch ! Siebenundfünfzig ! Beug dich !». [Maintenant tu reçois 75 coup sur le cul ! 75 ! Penche-toi !] Il fallait se mettre comme ça [penché en avant]. Und jetzt wirst du zählen ! Fallait les compter ! A chaque coup, se relever. Ecoute bien ! Et là, à un certain moment, étais-je arrivé à 25, 27, je ne sais pas, quelqu'un est venu et l'a dérangé. Ils se sont entretenus un moment et il a dit : «Wieviel hatten wir ?». J'ai dit... je ne sais plus si c'est 25 ou 26. «Du lügst.» [Tu mens !] Et il recommencé ! Et j'ai eu 25 plus 75 : cent coups de bâton sur le derrière. Je suis... Il m'a chassé. Et je suis arrivé sur la place d'appel alors qu'il y avait l'appel ! J'arrivais en retard à l'appel de mon bloc. Je me suis fait battre par le Block... par le Blockältester, parce que j'arri... J'avais le cul ensanglanté. Comment ai-je tenu le coup, je n'en sais rien. Je n'ai pas pu dormir de la nuit, bien sûr sur le ventre. Et là comment ai-je guéri ? Je n'en sais rien ! Je n'en sais rien ! Toujours est-il que, à ce moment-là, un concours battait son plein dans le camp de Dora. C'était le début pourtant. Le concours pour le plus beau bloc... plus beau baraquement. Alors je savais que, dans le fond du camp, il y avait un bois, et que dans le bois, il y avait les premières pousses de plantes qui... qui apparaissaient. Avec des fleurs notamment. Il y avait... Et le bois servait en même temps de poubelle, où tu avais de vieux Schüssel hémisphériques. Je remplissais ça de terre, j'y mettais des pousses, de petits cailloux et j'allais les vendre au bloc... au chef de bloc. Et c'est comme ça qu'un jour, je suis tombé sur un chef de bloc qui était le chef de bloc de prisonniers russes. Parce qu'il y avait des prisonniers russes dans le camp de Dora. Presque à la limite du camp. Et celui-là m'a eu à la bonne et il m'a acheté ça. Il m'a dit : «Jetzt kommst du jeden Tag !». [Maintenant, tu viens tous les jours.] Et je suis venu chaque jour. Et je recevais ma soupe. Je me suis remonté ! Je me suis remonté et au moment de l'évacu... je n'ai plus travaillé ! Je lui servais de Stubendienst ! Voilà. Et ... Et les soldats russes m'en voulaient. Tu vas... Tu vas comprendre comment ! Et grâce à lui, je me suis remonté

entièrement. Et lorsque... lorsque l'évacuation a eu lieu, jetzt kommst du mit uns ! [Maintenant, tu viens avec nous !] Et j'avais organisé du sucre et tout ça et c'est là qu'on m'a tout volé et je me suis trouvé dans le même wagon que lui et que les soldats russes. Lui, il avait... il était parvenu à organiser quantité de choses. Il avait un sac. Dans la nuit, les Russes... pendant qu'on dormait, les Russes ont tout volé. Nous étions à sec. Ces wagons, c'était des wagons ouverts... Etaient également... comment dirais-je ?... Entre deux wagons il y avait une espèce de plate-forme où se trouvait un S.S. Et l'un des S.S., qui était un vieux, fumait des cigarettes plates, tu sais, genre Mansfield[?] Jadis, des cigarettes plates. Et le... Comment il s'appelait, lui ? Je me souviens même plus comment il s'appelait, le... le chef de bloc. Il me dit : «Jetzt bleibst du !». Oui, à tout moment il y avait des... des arrêts, parce qu'il y avait des bombardements. Il m'a dit : «Nächstes Mal bleibst du !». Tu restes. «Und du nimmst cigaretten aus der Tasche !». [Tu sors des cigarettes de ta poche !] Et moi comme un imbécile, j'ai pris quelques paquets de cigarettes à l'arrêt, hein ! et la serviette... C'était une petite serviette noire. Je l'ai lancée dans la... dans la campagne entre les arbres. Et quand on est revenus, moi j'avais... j'avais encore un paquet de cigarettes sur moi et j'avais donné tout au chef de bloc... Comment s'appelait-il encore ? Terrible ! Et les... les... le S.S., qui était un vieux : «Wer hat das gestohlen ?». Les Russes me montraient ! Les Russes me montraient ! Qu'est-ce que j'ai fait ? J'ai fait un trou dans la poche et j'ai laissé tomber le paquet de cigarettes que j'avais sur moi. Le S.S. a dit : «Du bist der Stehler !». «Nein ! ich hab nichts gemacht !» [C'est toi le voleur ! Non ! Je n'ai rien fait !] Et heureusement le... le... le chef de bloc allemand a dit : «Ich kenne den Mann ! Seit lang. Er ist immer tüchtiger Arbeiter [???] gewesen !». [Je connais cet homme depuis longtemps. C'est un bon travailleur.] Et grâce à lui, j'ai pas été massacré. Les Russes auraient bien voulu me voir massacrer. Et avec ça on est arrivés dans la caserne de Bergen-Belsen. C'était pas le camp d'Anne Frank. C'est une caserne en dur, où se trouvaient des soldats, et là au bout de quelques jours, le 15 avril, nous avons été... comment dirais-je ?... On entendait le canon ! Nous avons été libérés par les Anglais. Et au moment de la Libération, j'y croyais pas. D'autant plus que les S.S. hongrois, ce qu'on appelait les Volksdeutsche, ceux qui se prétendaient allemands, continuaient de nous tirer dessus. Continuaient de nous tirer dessus, parce que pendant que les Anglais arrivaient, eux ils continuaient de tirer. Et nous, bien sûr, la grande folie, c'était d'aller chercher de la nourriture. On allait dans les ... dans les... c'est plus des baraquements, c'était des... comment appelle-t-on ça dans une caserne ?... des bâtiments. Des bâtiments en dur. On allait dans les caves. On allait chercher les... les boîtes de viande... les boîtes de viande... de pâté, etc, ce qu'on appelle le singe en France. On volait, on volait, voilà. Et bon, j'ai assisté également au grand règlement de comptes. Le règlement de comptes, ç'a a été... Tous ceux qui étaient censés avoir maltraité les détenus étaient tués, carrément. Et à un certain moment, j'ai vu de... du... du premier ou du deuxième étage, un Kapo tsigane, celui-là, qui a été lancé avec son lit et tout par les détenus par la fenêtre. Le type était vraiment... comment dirais-je ?... couché dans son sang. Il reniflait et on voyait les bulles passer par la flaque de sang. A un certain moment, il y a un type qui est venu avec un... une grosse pierre, je sais pas si c'était un pavé... qu'il lui a lancé sur le crâne. Le crâne s'est ouvert en deux, tu entends ? Et la cervelle a giclé. Eh bien là je... je... je... je n'ai pas pu... je n'ai pas pu... comment dirais-je ?... vivre ce moment-là. Je suis allé dégobiller dans un coin. Je pouvais plus. En dépit de... de mon côté aguerri, tu vois ? Ça signifie qu'il me restait encore quelque sentiment humain. C'est ce que je me suis dit à ce moment-là. Puis, à partir de ce moment-là, ce sont... Le... le... comment s'appelait-il ? Ça me fait mal, tu sais, de me resouvenir ! L'Allemand en question... Il était allemand, le chef de bloc. Ils étaient poursuivis les Allemands.

Alors que j'avais assisté à la veille, ou deux jours avant... la libération du camp [???] Les Allemands, ils m'avaient emmené en me disant : «Wir haben eine... Wie ist das ?... eine Sammlung... Vergadering... eine Sammlung.». [Nous avons une réunion.] Et j'ai assisté à... là, au rassemblement de tous les détenus allemands qui se demandaient s'ils devaient suivre les S.S. dans leur retraite ou pas. La majorité n'a pas suivi. Mais ils ont été les victimes, même s'ils avaient été bons. Parce que je sais que le... le type en question, il avait toujours eu des soupes supplémentaires pour ses hommes. Je le savais très bien. Les Russes eux-mêmes me l'avaient dit. Toujours est-il que il m'a dit : écoute ! Alors il était habillé en aristocrate concentrationnaire, c'est-à-dire bottes, etc. Il m'avait dit : on échange ! J'ai pris ses bottes, j'ai pris son costume et j'ai essayé de trouver un bloc où le cacher. Je l'ai caché... parce que les... les... les baraquements étaient divisés à ce moment-là en baraquements de l'est et baraquements de l'ouest. Alors j'ai dit : «Je vais te mettre dans un baraquement de l'est.» Je l'ai mis là. Et quelques jours après, je l'ai vu parmi les S.S... en train de déblayer les corps. Et je lui ai dit : «Was machst du da ? Du siehst !» A-t-il pu se débrouiller après, je n'en sais rien. Parce que, tu vois ? par exemple, j'ai connu plus tard, lorsque j'ai fait des voyages à Buchenwald, des pèlerinages, j'en ai connu un qui était à Buchenwald, mais il était de Weimar. Et il parvenait, de Buchenwald - comment ? - à téléphoner à sa femme à Weimar ! Du camp ! Si on appartenait à l'aristocratie concentrationnaire, c'était probablement possible. Voilà. Libération de... Libération à Bergen-Belsen et là bien sûr, le départ pour Mol, en Belgique. Oui, en camion...

Jacques Déom : Comment ça s'est passé, tout ça ? Tu as l'impression de sortir d'un mauvais rêve ou bien... tu reviens à la réalité ?

Haïm Vidal Sephiha : Oui, je reviens... je reviens à la réalité, mais je suis beaucoup plus marqué par ce qui s'est passé que...

Jacques Déom : Dans quel état étais-tu, physiquement, à ce moment-là ?

Haïm Vidal Sephiha : J'étais déjà beaucoup mieux, parce que... parce que justement j'avais été nourri par le... le... le .. l'Allemand en question. Que, en plus de ça, on avait trouvé des boîtes de singe, etc., qu'on avait... De temps à autre, on sortait du camp avant la libération... Bien sûr on était passé au D.D.T., tout ça, hein ! La désinfection. De temps à autre, on organisait des sorties, hein ! On allait chez le fermier. On volait un porc, qu'on abattait et qu'on mettait à la rôtisseuse. Hein ! Voilà. Et chacun pouvait manger. Et moi, j'avais... à la fois je mangeais du porc et je... et je me nourrissais de trucs pour l'estomac, tu vois. Y avait rien de... comment dirais-je ?... de pire que cela ! Sur un estomac vide de faire de... Il y avait des types qui... Bon , ils sont morts hein ! Tu sais, là j'ai oublié de te dire, mais le camp dans son entier était... comment dirais-je ?... en turc, on dirait un dokluk??? Un merdier. Parce que les types chiaient n'importe où. Ils étaient tous... ils étaient tous dysentériques, tous. Et là j'ai été guéri, j'ai été guéri. De telle façon qu'en arrivant... Bien sûr que j'étais encore gonflé d'œdème, mais je me suis remonté assez facilement. Puisque je reprenais les études au mois de septembre.

Jacques Déom : Tu es rentré...

Haïm Vidal Sephiha : Je suis rentré vers le... 25 avril, par là, 1945. Oui, c'est ça. Et au mois de septembre, je reprenais mes études, à Bruxelles. A l'université de Bruxelles.

Jacques Déom : Tu reviens ici à Bruxelles.

Haïm Vidal Sephiha : Oui.

Jacques Déom : Et tu trouves... ?

Haïm Vidal Sephiha : Et je trouve... A Bruxelles... Oui ! Ah oui ! Ça, il faut que je raconte ! A Mol, on me donne un billet de 500 frs, je ne sais plus, ou un billet de 100 frs, je ne sais plus, hein ! Donc à couper [???], hein ! Et on dit : «Maintenant vous, vous retournez chez vous.». On m'avait bien sûr désinfecté et tout ça. Et ma première idée, c'était d'aller rechercher Micky. Et, comment ça se fait que je n'ai pas pu ? Oui, elle avait pas répondu au télégramme. Je lui avais envoyé un télégramme de Mol. Et j'arrive à la gare du Nord, de Bruxelles, et je prends le tram pour aller rue Théodore Verhaegen d'abord, où j'habitais. Moi. En fait mes parents habitaient... Je ne savais pas qu'ils habitaient ailleurs rue... rue Moris. Le receveur me demande de le payer. Je lui tends le billet. Il me dit : «Non ! Vous redescendez !». Je dis : «Non, j'peux pas.» J'étais encore en costume rayé, hein ! J'avais encore les poils comme ça ! Personne pour m'aider ! Je dis : «Je regrette. Moi, j'ai vécu autant d'années là-bas, ça suffit comme ça et basta !». [Claquement dans les mains.] Il y a une petite qui me connaissait et qui était dans le tram. Une certaine Esther... je me souviens plus... qui me dit : «Vidal !». Je dis : «Quoi, tu me connais !». Elle dit : «Oui ! On était à la Gordonie ensemble.». Je dis : «Bon !». Elle dit : «Tu as des nouvelles de Jacques ?». Je dis : «Non.». Et elle me fait descendre à hauteur... C'était donc à hauteur peut-être de... de la porte de Hal, par là. Elle habitait dans une rue près de la rue Haute. Elle dit : «Viens chez moi, on va te faire manger une soupe.». Je suis chez elle. Je bois une bonne soupe avec sa maman. Puis elle me dit : «Ecoute ! Où est-ce que tu vas ?». Je dis : «Je vais aller rue Théodore...». Elle avait pas de nouvelles, tu comprends ? «Je vais voir rue Théodore Verhaegen, voir s'il y a quelqu'un.». Je vais rue Théodore Verhaegen. Y suis-je allé en tram, je ne sais plus. Toujours est-il que je m'arrête au 126. On avait une épicerie en bas. Je demande à l'épicière : «Avez-vous des nouvelles... ?». «Non, pas du tout.» Je dis : «Mais où est-ce que je vais les trouver ?». Et comme on... quelqu'un m'a dit : «Mais tu as un oncle !» Je ne sais pas qui ! Comment j'ai trouvé... je ne sais plus la... C'est vraiment le... le... le... Et je suis allé à pied place Albert. Au coin de la place Albert, le coin qui a été maintenant abattu, y a... y a... y a un creux là, je sais pas si t'as remarqué. C'est dans cet immeuble qu'habitait mon oncle. J'ai sonné, et il m'a vu. Il m'a dit : «Vidal !» Je suis resté quelque temps chez lui. Puis, le lendemain matin, Micky venait pour m'annoncer qu'elle se mariait le lendemain. Tu vois ? On est allés au parc. Le parc est tout près, là, le parc de Saint-Gilles ou le parc de Forest. On avait discuté. Et qu'est-ce qui s'est produit ? De temps à autre, elle venait me voir tout de même, hein ! Enfin le ??? est mort, ça va de soi. Et au bout d'un certain temps... au bout d'un certain temps, j'ai... je... je m'entendais mal avec mon oncle, parce qu'il voulait... il voulait... il voulait trop vite que j'aille travailler. J'étais une bouche inutile, hein ! Alors qu'il avait du fric ! Bon. Et à ce moment-là... Je sais qu'il avait beaucoup aidé mes parents... Mais enfin, moi je ne me sentais pas de... de force à travailler, de telle façon que j'ai été invité par une dame qui fut finalement ma belle-sœur après, une dame qui était une des ouvrières de mes parents pour la réparation des tapis. Elle s'appelait Isabelle Desmedt. Que... qui avait caché avec son mari... qui avait caché Albert. Albert a été caché par ce couple rue Marconi, tu vois où ça se trouve, la rue Marconi ? ??? près de la place Albert. Donc Isabelle m'a dit : «Ecoute ! Viens chez moi, comme ça tu pourras... tu pourras être libre.». Et

c'est comme ça que je suis allé chez... chez Isabelle. Puis, de chez Isabelle je suis allé à un certain moment rue de Pologne à Saint-Gilles, où j'avais un ex-ami de l'Athénée, qui s'appelait Viroux. Tu vois, je retrouve même le nom, qui m'a dit : «Ecoute ! Si tu veux, ma maman peut te... peut te céder un... un... une mansarde, contre... contre versement d'une mensualité.». Et de là... Qu'est-ce qui s'est produit après ? De là, j'ai dû aller à la cité universitaire. La cité universitaire... Oui, j'ai vécu à la cité universitaire pour ma première année d'études. Bon.

Jacques Déom : Quand tu reviens, tu as une impression de vide ?

Haïm Vidal Sephiha : Absolument ! Absolument ! Sans jouer sur les mots, hein ! Formidable ! Non, non, j'ai une impression de vide. J'ai vécu notamment les fêtes de la Libé... pas de la Libération, de la paix le 8 mai 45... Moi, ça ne me disait rien, ces festivités. Tout ça... J'avais l'impression que les gens se réjouissaient pour rien, que... que tout tout ça était une trahison par rapport à tous ceux que nous avions laissés là-bas. On en sortait ! Qu'est-ce que tu veux ! Ce n'est que petit à petit que j'ai retrouvé... Non, le goût à la vie, je l'avais, bien sûr, hein... Mais que j'ai pu me réadapter. C'a été très long.

Jacques Déom : Quand tu as pu parler avec Micky, lui raconter ce que tu avais vécu, quelle a été sa réaction ? Est-ce que c'est de l'incompréhension, ou de... ?

Haïm Vidal Sephiha : Non, elle voulait pas entendre, là. Elle [souligné] voulait vraiment pas entendre. Vraiment pas... Non pas que je sois d'accord avec tous les détenus qui disent... tous les ex-détenus qui disent : on voulait pas nous entendre. Mais je sentais que ça servait à rien, de toute façon, que je lui parle de toute cette histoire. Donc, il y avait tout de même une trahison à mon égard, que j'ai comprise bien sûr, mais je voulais pas... Je crois même que je voulais pas lui en parler. Elle voyait bien à ma gueule que j'avais souffert. J'étais encore... comment dirais-je ?... plein d'œdème. J'étais laid, j'étais... Hein ! Et je comprenais très bien que je fusse repoussant pour elle. J'étais un être repoussant.

Jacques Déom : Et d'autres avaient le même type d'attitude ?

Haïm Vidal Sephiha : Mais je n'ai pas connu les... les... réactions des autres à leur retour. Je n'ai pas connu. Je ne sais pas.

Jacques Déom : Tu as eu des contacts avec la communauté juive institutionnelle ?

Haïm Vidal Sephiha : En France ?

Jacques Déom : Non, à ton retour.

Haïm Vidal Sephiha : Attends un peu. Heu... oui mais pas avec la synagogue. Non, non. Pas avec la synagogue. Uniquement... Oui, n'oublie pas que je suis... j'étais sioniste à mon retour, hein ! Alors le centre du Linke Poale Zion était place Rouppe. Donc. Et pourquoi place Rouppe ? Pourquoi suis-je allé là ? Parce que m'y avait entraîné Flam ! Quand Flam est revenu, il m'a entraîné. Lui était sioniste. Il signait "Chalhevet", Flam, hein ! La traduction [en hébreu] de son nom ! Et j'ai encore des articles, hein ! J'en ai retrouvé. Et moi, je signais sous Vidal. Et je... je ne sais pas. Ça a duré combien de temps ? Une petite année, quoi, même pas. Et Flam faisait

des séminaires chez lui. On allait chez lui. Et on essayait de... Le journal s'appelait *L'Aurore*.

Jacques Déom : Il a commencé quand ce journal ?

Haïm Vidal Sephiha : Dès... Dès mai 45. Oui, c'est ça. Mai 45. J'ai d'ailleurs un ami qui travaille là-dessus, qui s'appelle Moumou, qui était en fait... Bounim. [Shmuel] Bounim. Il travaille là-dessus, il fait une thèse là-dessus, il est israélien. Et moi, je me souviens que on l'appelait Moumou. Et, en fait, il s'appelle Bounim et il était au Linke Poale Zion. Mais je me souviens avoir fait, moi, le discours de son départ pour... de son départ en alya. Et il y a trois ou quatre ans, j'ai repris contact avec lui... Il a repris contact avec lui... avec moi, parce qu'il est à Paris. Il vient comme shaliach à Paris et il m'a dit : tu sais, j'ai retrouvé tous ces articles de l'époque. Parce que je crois qu'il doit faire un travail sur la presse juive en Belgique.

Jacques Déom : C'est ça. Je reviens à ma question, parce que ça me paraît tout de même important. Tu t'es senti laissé à tes propres forces, indépendamment de ce groupe sioniste que tu retrouves ? Est-ce que la communauté comme telle a fait quelque chose pour t'aider matériellement... ?

Haïm Vidal Sephiha : Ah si ! Non, non, non, non ! Ecoute ! Je me souviens avoir vu un professeur qui habite non loin de là, je me souviens plus de son nom... Était-ce l'ex-professeur de philosophie là, comment s'appelait-il ?

Jacques Déom : Perelman ?

Haïm Vidal Sephiha : Perelman. Peut-être Perelman... qui était un grand ennemi... ou du moins qui était le grand ennemi de Flam. Flam et Perelman ne se... ne se supportaient pas. Flam habitait à Laeken à l'époque, hein ! Et alors Perelman... c'est peut-être lui... m'a convoqué pour me dire qu'on m'octroyait une bourse d'études. C'est comme ça que je suis rentré à la cité universitaire, que j'ai commencé mes études de chimie, tu vois ? Et puis bien aussitôt après.. aussitôt... aussi peut-être grâce à Paul Halter... Il m'a dit : «Mais il faut... il faut que le gouverneur [sic] belge te reconnaisse ! Tu es belge ! Il faut que tu aies une pension.». Et à ce moment-là, j'ai reçu une grosse somme, mais que j'ai partagée avec ma mère dès son retour. Tu vois ?

Jacques Déom : Elle est rentrée quand ?

Haïm Vidal Sephiha : Maman est rentrée fin 45, à la Saint-Nicolas. Mais elle est rentrée de Turquie. Je ne sais pas pourquoi, parce que maman, mes sœurs et toutes les Turques de Ravensbrück ont fait l'objet d'un échange... Ça je dois en reparler là ?

Jacques Déom : Oui, je t'en prie.

Haïm Vidal Sephiha : Elles ont fait l'objet d'un échange entre Turcs et Allemands. Les Turcs sont rentrés en guerre contre les Allemands le 20 février 45, si je ne me trompe. Et à ce moment-là, les Allemands se trouvant en territoire turc ont été fait prisonniers et un échange a eu lieu entre Allemands et Turcs. Les TurQUES [souligné] de Ravensbrück ont fait l'objet d'un échange. Elles ont été mises dans des trains. Arrivées au Danemark, elles sont passées en Suède, d'où, sur un bateau qui

s'appelle le Drottningholm, elles ont fait tout le tour : Baltique, mer du Nord, Atlantique, Méditerranée, et elles sont arrivées en Turquie. Et en Turquie, elles ont été... je vais pas dire incarcérées, mais en tout cas assignées à résidence. Elles pouvaient pas sortir. De telle façon qu'à mon retour, j'ai essayé, moi... On avait des nouvelles, puisqu'elles écrivaient en Belgique, hein ! A mon oncle. J'ai essayé de... d'activer leur retour, et je suis allé à l'ambassade de Turquie. Et à l'ambassade de Turquie, on m'a dit : «Mais monsieur, vous n'avez rien à dire ici !». J'ai dit : «Mais écoutez, je voudrais bien savoir pourquoi vous reprenez mes parents !». Ils m'ont dit : «Mais monsieur, il vaut mieux que vous soyez prudent, parce que nous vous considérons comme un déserteur». Tu entends ? Je dis : «Première nouvelle ! Je vais écrire un roman intitulé *Le Déserteur turc d'Auschwitz* !». Je lui ai dit : «Vous n'êtes qu'une bande de salauds...». J'ai utilisé un mot très dur en turc, hein ! Pezeven???, ça signifie en fait "souteneur", mais moi je ne savais pas que ça signifiait "souteneur". En fait, pour moi, ça signifiait salaud. Ils m'ont dit : «Si vous continuez, nous vous emprisonnons, car vous êtes en territoire turc ici». Je dis : «Ecoutez ! Emprisonnez-moi ! Je trouverai toujours un autre pezeven de Turc qui, contre un bakchich, voudra bien me faire une lettre au gouvernement belge». Et c'est comme ça que ils m'ont foutu la paix et je suis parti. A ce moment-là, je suis allé voir monsieur Picaloza, qui était le directeur de la Croix-Rouge de Belgique à l'époque, et qui était un client de mon père, un ex-client de mon père, et lui s'en est occupé. Mais il a fallu attendre jusqu'au 6... au 6 décembre 1945 pour les voir revenir. Tu vois ! C'était long. C'était long. Et là, je dis : attention, les Turcs, contrairement à ce qu'on raconte, n'ont pas fait grand chose pour les Juifs turcs. Oh ! il y a eu un train... il y a eu un train, qui est parti de France en 1943. C'était le dernier train... la dernière... le dernier recours... Et ils étaient turcs, ils étaient turcs ! Ils étaient turcs en règle en plus de ça ! Ils avaient payé chaque année leur cotisation, que sais-je ? Et c'est pour cela... Je leur ai dit... J'ai oublié de te dire. Je leur ai dit : «Alors vous me considérez comme... comme quoi encore... comme un déserteur ? Qu'est-ce que vous avez fait pour moi, pour me libérer, si vraiment je suis turc ? Pourquoi vous m'avez laissé déporter ? Pourquoi vous avez laissé déporter mes parents ?». Je leur ai dit : «Mais vous n'êtes qu'une bande de salauds !». Tu comprends ? Y a pas que ça ! Ça c'est pour la Turquie ! Dès mon retour, j'avais une feuille des impôts, me demandant de bien vouloir déclarer ce que j'avais gagné dans les années 43, 44, 45 ! Non ! 43-44. Je leur ai dit : «J'ai perdu ma vie ! J'ai perdu ma santé !». C'est pas tout ! Dès le mois d'avril 45, on me convoquait au conseil de révision. On m'a trouvé bon pour le service. Je leur ai dit : «Vous pouvez me foutre en prison, mais je ne fais pas mon service militaire !». Ils ont dit : «Bon, on attendra». Ils m'ont reconvoqué, ils m'ont trouvé bon pour le service, j'ai dit : «Je ne ferai pas de service militaire.» Ça je l'ai fait, deux fois, dix fois. Ils m'ont dit : «Vous avez de la chance, il y a un décret qui vient de sortir comme quoi les anciens déportés n'ont pas à faire leur service militaire». Ça... Voilà, voilà, voilà. Et alors on m'a donné... on m'a donné un certificat... Ah la formule est splendide ! « Dispensé du ser... - en vers ! - dispensé du service militaire pour raison humanitaire ». Jolie la formule, hein ! Tout cela fait partie de tout l'absurde de... de l'administration.

Jacques Déom : Tu optes pour la chimie ?

Haïm Vidal Sephiha : Oui, j'opte pour la chimie Pourquoi ? Parce que je savais bien que je ne pouvais pas, en un nombre réduit d'années, reconquérir l'ensemble de l'agronomie, parce que l'agronomie ça s'étend très loin. C'est à la fois de la biologie, la biologie animale, biologie végétale, chimie organique, chimie minérale, etc. Bon. Quantité de choses. C'est beaucoup trop vaste. Alors j'ai retrouvé un ami qui

s'appelait Joseph Adam, avec lequel je m'étais trouvé au Lycée. Il était très bon en mathématique. Et Joseph Adam, pendant la guerre... Nous allions régulièrement... Il habitait près de la rue Théodore Verhaegen, rue... à la chaussée de Forest et il allait régulièrement à la piscine. On allait régulièrement à la piscine du [sic] Perche ensemble et il a continué de m'écrire pendant que j'étais à Malines. Il m'a même envoyé des livres à Malines, tu vois ? Et j'ai retrouvé Joseph Adam. J'étais très heureux de le retrouver. Et lui, entre-temps, il avait terminé sa chimie. De telle façon qu'il m'a dit : «Ecoute ! Il n'y a qu'une solution, tu t'inscris en chimie.». Et c'est comme ça que j'ai fait la chimie. C'était le plus proche, en quelque sorte, de l'agronomie où j'ai trouvé, bien sûr, Lucie de Brouckère, qui m'a... qui m'a eu à la bonne, qui m'a permis de faire les deux premières candidatures en une. Puis après cela, j'ai fait normalement la licence en deux années. Et alors, ce qu'il y a d'intéressant, c'est de savoir que la première année de... non, la deuxième année de chimie, donc la deuxième candidature, j'avais passé les examens au mois de... au mois de février par là, et pour la deuxième année, je voulais absolument terminer en juin, parce que j'avais besoin de vacances. C'était... les premières vacances de ma vie post-concentrationnaire ! Et il y avait une espèce de stalinien là - c'était un vrai stalinien - qui était professeur de cristallographie, qui s'appelait monsieur Gosche - je sais pas si tu as connu. Qui ressemblait même un peu à Molotov, tu vois ? La barbe de Molotov, tout... Et je dois dire, j'étais pas très fort en cristallographie... Tu sais avec tout ce que j'av... Et il m'a recalé. Il m'a recalé de telle façon que je devais tout recommencer en juillet. Alors je suis allé voir Lucie de Brouckère et je lui ai dit : «Vous savez, regardez ce qui m'arrive», etc... La première... La première candidature, je l'avais faite avec grand fruit. Je ne sais pas si c'est la formule qu'on utilise ici. Je lui ai dit : «Vous savez, moi j'ai besoin de vacances, c'est normal.». Et il est allé... elle est allée voir Gosche et Gosche lui a dit : «Bon, qu'il repasse.». Bien sûr, il m'a donné une mauvaise note, de telle façon que j'ai pas eu ma mention. Mais j'avais ma candidature. Et là, 46 donc, je suis allé au premier congrès international des étudiants juifs à Uriage...

Jacques Déom : Je t'interromps. Dans cette... pendant ces études, tu gardes les contacts avec le groupe sioniste ?

Haïm Vidal Sephiha : Non. Non, non. J'avais... J'avais relâché, parce que pendant ces études-là, j'étais... j'étais passé aux étudiants socialistes. Aux étudiants socialistes vaguement trotskissants.

Jacques Déom : Il y a une raison à ce passage ?

Haïm Vidal Sephiha : Mais parce que... je crois que c'est Micky, hein ! Micky... C'est Micky qui avait changé de bord aussi. Alors j'ai été attiré par... Et puis je me sentais plus internationaliste que sioniste, finalement, alors que Jacques était parti, hein ! Jacques, mon frère. De telle façon que je suis devenu socialiste... socialiste internationaliste. Voilà. Avec des gens de grande qualité. Il y avait notamment là Ernest Mandel, je ne sais pas si tu connais. Bon. Qui avait fait un très bon... comment dirais-je ?... manuel d'économie politique. Voilà. Alors j'avais connu tous ces milieux-là. Je me souviens même avoir... avoir vu tout à coup Ernest Mandel au cours d'un pèlerinage, bien longtemps après, en 195... Alors que je n'avais plus rien à faire avec eux... en 1956 par là - donc j'étais déjà marié et tout. J'étais allé en pèlerinage à Buchenwald avec le groupe belge. Je les avais rejoints en Belgique. Et dans le train, qui je vois ? Ernest Mandel, qui dit : «Chut !». Je ne dis rien. Il[?] se fait passer pour l'un de vous ! C'est parce qu'il voulait avoir son opinion sur l'Allemagne

de l'Est, en tant que trotskiste. Tu vois ? Voilà. Bon. Qu'est-ce que ça a donné, je n'en sais rien. Mais toujours est-il que moi je suis allé faire mon pèlerinage comme les autres. Puis il est mort il y a deux ou trois ans. Voilà. On m'a d'ailleurs téléphoné de Belgique, les anciens copains de... des étudiants socialistes en me disant : «Tu viens à ses funérailles au mur des Fédérés ... ?». Non, j'avais pas. Voulais pas. Mais attends ! Je te parlais de quoi ? Entre deux... Avant cela...

Jacques Déom : Tu termines ta chimie...

Haïm Vidal Sephiha : Oui, c'est ça. Non, je termine ma chimie après ! Mais il y a eu... Voilà, je parlais d'Uriage. Donc le premier congrès international des étudiants juifs à Uriage près de Grenoble, où je fais la connaissance de Georges Schnek !

Jacques Déom : C'est en quelle année, ça ?

Haïm Vidal Sephiha : En 19... fin 4... non ! Les grandes vacances... L'été 46. J'ai fait la connaissance de Georges Schnek, qui lui sortait de la Résistance, des Etudiants juifs de France et qui lui, était amoureux de... de qui ? De Paulette, qu'il a failli épouser ! Je sais pas si on peut dire tout ça ici. Bon. Et moi entre-temps, j'étais amoureux d'une autre, là, bon. Une petite Française qui m'a rejeté, bon d'accord. Parce que, moi, le français, ça m'attirait, hein ! Bon.

Jacques Déom : Qu'est-ce que ça produit chez toi comme sentiment, toi ancien déporté, de rencontrer des Résistants ? Est-ce que il y a compréhension, incompréhension... ?

Haïm Vidal Sephiha : Non, il y a compréhension ! Il y a compréhension ! Parce qu'à Uriage, c'était des étudiants juifs, hein ! Voilà. Et il y a compréhension, bien sûr. C'est... C'est... c'est... Là je savais déjà que Jacques avait été résistant aussi. Bon. Donc je savais. Le conflit ultérieur je l'ai pas vécu, le conflit ultérieur en France, la reconnaissance des déportés politiques et des déportés raciaux, tu vois ? Il y a eu un conflit très... très... très longtemps pour savoir si, oui ou non, on pouvait mettre sur le même plan les Juifs déportés et les politiques, tu vois ? Finalement, ça s'est résolu. Aujourd'hui, ils touchent les mêmes pensions, ils touchent les mêmes... Bon. D'ailleurs, je dis très souvent, et là je vais en profiter... Parenthèse, mais parenthèse qui nous projette dans les années ultérieures... Lorsque je fais... Lorsque je fais des conférences dans les lycées en France, je veux toujours qu'il y ait un politique avec moi. Pour... je crois l'avoir dit, ça aussi : pour insister sur le fait que la situation entre le Juif déporté et le déporté politique est di-a-mé-tra-lement opposée. En ce sens que le Juif, il est déporté généralement avec toute sa famille. Que, lorsqu'il apprend que sa famille a été gazée, à ce moment-là, le capital espoir est considérablement... comment dirais-je ?... diminué. Alors que le déporté politique qui arrive généralement seul à Buchenwald ou ailleurs, il a encore tout l'espoir de retrouver sa famille, tout l'espoir de retrouver ses copains. Le capital espoir reste indemne en quelque sorte. Alors que pour nous... C'est toute la différence... La démoralisation du Juif qui entre dans le camp et la démoralisation qui n'en est pas une du déporté [politique]. Il peut être démoralisé en connan... en apprenant ce qui se passe, bien sûr, mais c'est pas la même... La situation est totalement différente. Et ça ils l'admettent généralement. Et je le dis devant les étudiants en... en faisant... comment dirais-je ?... témoigner également les politiques qui en général seraient d'accord... D'ailleurs Geneviève de Gaulle est tout à fait d'accord. Geneviève de Gaulle, qui est une femme remarquable, hein ! Une femme remarquable. Elle était à

Ravensbrück, tu le sais bien. C'est une femme remarquable. D'ailleurs, dans ses positions politiques, elle est très différente de son... de son oncle, hein - c'était sa nièce - et... Bon ! Peut-être chrétiennement, disons, elle s'intéresse aux faibles et aux opprimés. Pour parler comme Don Quichotte.

Jacques Déom : La chimie continue.

Haïm Vidal Sephiha : Oui. Alors je reprends donc, après ce passage de la... d'Uriage, je fais la connaissance également... Là j'ai connu également des Juifs... des Juifs tchèques, parce qu'à ce moment-là, toutes les frontières étaient encore ouvertes. C'était vraiment quelque chose d'extraordinaire ce... ce colloque à Uriage. Et bon après ça... A ce moment-là, il faut que je le dise, Jacques était déjà parti en alya, mais il était du côté de Marseille. Il n'était pas encore parti. Il était parti dans le sud de la France, exactement à La Ciotat. Et comme nous avons fait un voyage en bus pour visiter la Côte d'Azur, les gens d'Uriage, où j'ai appris pour la première fois ce que c'était qu'une étymologie populaire, parce que je chantais comme je chantais en Belgique : "j'suis descendu dans mon jardin / pour y cueillir du romarin [sic]..." Tu te souviens de ça, hein ? Du romarin ! Et j'avais rougi, bien sûr, mais enfin. Toujours est-il que je suis descendu, moi, du côté d'Uriage et j'ai essayé d'atteindre la... la... pas du côté d'Uriage, du côté de... Quel était le nom ? Disons de Marseille, hein ! Et j'ai rejoint Jacques. Je suis resté avec Jacques quelques... à La Ciotat donc, où il était reçu par une famille... une famille d'origine italienne très belle... très pleine de sentiments humains comme peuvent l'être les méditerranéens et bon ! j'ai connu Jacques juste avant son départ en alya Beth, bien sûr.

Jacques Déom : Comment sont les rapports entre les deux frères à ce moment-là ?

Haïm Vidal Sephiha : Excellents, excellents ! D'ailleurs, les deux frères, Jacques et moi, nous sommes... nous sommes toujours restés en très grande... en très grande amitié. Tiens ! J'interromps un moment. J'aimerais bien avoir un double de toutes ces cassettes. C'est possible ?

Jacques Déom : Bien sûr !

Haïm Vidal Sephiha : Voilà. Non, Jacques et moi, c'est vraiment l'amitié la plus profonde. Nous sommes très...

Jacques Déom : Tu as compris qu'il fasse son alya ?

Haïm Vidal Sephiha : Oui, bien sûr ! Bien sûr, bien sûr ! Il a surtout...

Jacques Déom : Il a cherché à t'entraîner éventuellement ?

Haïm Vidal Sephiha : Non ! Aucunement ! Aucunement, puisqu'il savait que j'avais en... que j'entamais des... que j'avais entamé des études de chimie. Non, non, il a pas cherché à me... Il n'a pas cherché... Lui, d'ailleurs, il y avait plus que ça. Il y avait également la situation de ses rapports avec ma mère. Les rapports avec ma mère avaient toujours été mauvais. Maman, par ignorance - il faut dire - avait reporté sur Jacques, le dernier né, ... toute la misère de sa vie, quoi ! Ça, ça arrive, hein ! Ça arrive ! Il suffit du livre de Gisèle Halimi pour voir... Voilà.

Jacques Déom : Je te propose de nous arrêter un instant ici.

Haïm Vidal Sephiha : Oui, d'accord. D'accord.

[Interruption : nouvelle cassette.]

Jacques Déom : Vidal, nous t'avons laissé en plein milieu de tes études de chimie.

Haïm Vidal Sephiha : Hum. Oui, oui, bien sûr. En plein milieu, c'est-à-dire à mon retour d'Uriage ?

Jacques Déom : D'Uriage.

Haïm Vidal Sephiha : C'est ça. Bon, alors à ce moment-là, je reprends normalement mes études de licence de chimie, qui comporte deux années, que je fais très... disons très facilement, tout en ayant des activités politiques encore dans la section des étudiants socialistes de... de... je dis bien... de Bruxelles. C'est d'ailleurs comme cela que à l'occasion, en 1947, d'un congrès des jeunesses socialistes à Paris, je suis envoyé comme délégué des étudiants socialistes de Bruxelles à Paris, et que je connais ma première... ma première femme, Jacqueline Wolf, la maman de mon fils Dominique Vidal... qui s'appelle Dominique Vidal [signature dans le journal *Le Monde*], et j'ai déjà dit pour quelles raisons, voilà ! Donc ce fut, en quelque sorte, le coup de foudre et c'est ce qui m'a amené à aller en France, plus tard, une fois terminées mes études de chimie, avec un d'ailleurs un mémoire de maîtrise sur la synthèse de l'anéthol, c'est-à-dire l'essence d'anis. Plus tard seulement, on me dira pourquoi. On voit très bien pourquoi l'anéthol. Parce que tu pensais à ton père qui faisait son raki lui-même. Et c'est vrai ! C'est vrai ! J'avais... C'est-à-dire que, au moment où tu fais ta... J'avais comme professeur de chimie le professeur Martin. Et Martin qui venait, je crois, d'Angleterre, avait fait des études en particulier, sur la réaction de Grignard. Et la réaction de Grignard, bon... Il fallait voir ce qu'on... Grâce à la réaction de Grignard, on pouvait faire la synthèse de certains produits. Alors j'ai consulté en bibliothèque là-bas ce qu'on appelle les *Chemical Abstracts* et j'ai vu qu'on pouvait peut-être essayer de faire l'anéthol et j'ai essayé de faire de l'anéthol en laboratoire. Et j'y suis parvenu avec 30% de rendement, ce que un... finalement, une chose que je n'ai jamais exploitée, avec une distillation sous pression réduite. Mais 30% de rendement, c'est pas mal. Bon ! C'est avec tout ça que je suis parti en France, où j'ai commencé par être chimiste...

Jacques Déom : Je t'interromps un instant avant que tu ne passes en France. Tu viens d'évoquer ton mariage. Est-ce que retrouver une vie normale entre guillemets, après une expérience comme celle qui avait été la tienne, est-ce que ça a été difficile ou est-ce que tu t'es retrouvé... retrouvé ?

Haïm Vidal Sephiha : Ah mais je me suis retrouvé ! Oui, oui, absolument ! Absolument ! J'avais pas fait du passé table rase, hein ! comme dit la chanson ! "Du passé, faisons table rase ! Foule d'esclaves ! Debout ! Debout !" Non, non, non, non ! Mais je... j'assumais mon passé et je voulais vivre. Je voulais vivre. De toute façon, j'avais lutté pour vivre et je voulais vivre en dépit du poids du passé en quelque sorte. Et là, bon ! J'ai connu Jacqueline... Jacqueline Wolf, qui est elle-même... Elle avait pas été déportée bien sûr, mais elle avait connu les... comment dirais-je ?... les... les voyages permanents pour éviter les... les... les déportations.

Elle avait été mise dans une institution particulière dans le sud de la France, etc. Bref, elle avait échappé à la déportation et je l'ai connue, je le dis encore une fois, aux Jeunesses socialistes, alors que le père ne l'était pas. Le père était journaliste. Il était directeur du journal *Paris-Normandie*, qui est un journal centriste, et ça ne plaisait pas beaucoup au père que nos idées allassent jusque là. Enfin, toujours est-il que je l'ai... je l'ai épousée. Mais cette fois, comme chimiste, je suis entré à l'Institut chimique de Rouen et, à l'Institut chimique de Rouen, j'ai également donné des cours, mais c'était pas des cours de chimie. C'est parce qu'on me demandait de faire des cours d'allemand pour des chimistes. Alors, bien sûr, je n'avais jamais fait de chimie en allemand, mais j'ai pris des manuels de chimie en allemand et j'ai essayé de donner la terminologie, voilà. Et de là, de l'Institut chimique de Rouen, je suis allé, dépendait toujours de l'Institut chimique de Rouen, à l'Ecole des Contremaîtres de l'Industrie textile, finalement, qui dépendait de l'Institut chi... dont j'é... dont j'étais le chef de laboratoire. Et là, il s'agissait de faire des analyses pour les industries textiles, puisque Rouen est une... une ville à la fois d'indu... d'industrie du coton. On faisait de l'encollage du coton, etc... Egalement pour la laine, à Elbeuf, qui est non... non loin de Rouen, de telle façon que j'avais mis même au point une analyse du coton pour savoir dans quelle mesure le coton avait été dégradé par ce qu'on appelle la mercerisation. Merceriser le coton, ça signifie le tremper dans un bain de soude caustique jusqu'à un certain moment, sans quoi la fibre est totalement entamée et à ce moment-là la fi... le fil de coton n'est pas solide. Alors j'avais mis au point un indice de solubilité pour savoir dans quelle mesure le fil qu'on... le fil de coton qu'on vendait aux industriels était entamé ou pas. Tu vois ? Et finalement, c'est le... j'ai eu quelques conflits avec le directeur d... de l'institut. On va... On va pas parler de tout ça. Mais cet Institut dépendait d'ailleurs de la Société industrielle de Rouen. Toujours est-il que, à un certain moment, je commençais à en avoir marre, d'autant plus que maman étant très malade, j'étais obligé de faire des voyages fréquents entre Rouen et Bruxelles.

Jacques Déom : Je t'interromps un instant. Est-ce qu'il était quelquefois question de la guerre, dans le cadre de tes activités professionnelles ?

Haïm Vidal Sephiha : Absolument pas.

Jacques Déom : Jamais ?

Haïm Vidal Sephiha : Oh ! Oui. Si, bien sûr ! Je parlais de la déportation, bien sûr, hein ! Je... Ça je crois que j'en ai toujours parlé de toute façon, mais enfin... Mais pas très loin. Je crois d'ailleurs que le directeur de... de l'Institut agronomique de Gembloux, il avait dû bouffer à tous les râteliers. Pendant la guerre, il avait dû collaborer, que sais-je ? Voilà. C'est le type d'ailleurs qui avait sa grande voiture de maître. Mais pour... Comme y avait pénurie d'essence, il prenait en fait le benzène du laboratoire de chimie, tu vois ? Voilà. On s'organisait, comme on dit. C'était aussi une façon de s'organiser, hein ! Sich organisieren. Bon, toujours est-il que, en 1950, j'en avais marre. Je me suis disputé avec le... le directeur en question, qui s'appelait monsieur Caille??? qui me disait toujours : vous êtes un malhonnête. J'avais pas compris d'ailleurs ! Malhonnête, à Rouen, ça signifie malpoli. Je dis : comment ? Comment osez-vous dire ça ? Hein, voilà ! Je comprenais à la fin, mais je continuais de rester sur... hein, voilà. Bon ! Et finalement maman étant... comment dirais-je ?... gravement malade, on m'avait caché... on m'avait caché qu'il s'agissait d'un cancer, parce que maman était venue me voir à Pa... à Rouen, pas à Paris. Et mon beau-père, qui avait des relations dans les mi... dans les milieux médicaux, l'avait fait

examiner par des amis, qui ont... qui avaient déterminé que c'était un cancer. Mais moi, on me l'avait caché. On me l'avait caché. On savait combien j'étais attaché à ma mère. De telle façon que... j'y pensais encore ce matin. Très curieux cela. Maman était venue à la maison, donc à Rouen, et elle avait toujours l'habitude, quand elle avait assez de sa viande... le morceau qui restait dans son plat, elle me disait : prends-le. Et tout à coup, j'ai revu ce matin ma femme qui, ne m'ayant pas dit de quoi il retournait, essayait de me faire comprendre que je n'avais pas à manger du plat de ma mère. De toute façon elle ne comprenait pas non plus, ma femme, que il y avait pas... aucun danger ! C'est pas une maladie contagieuse, hein ! Mais je me souvenais... souvenu de cette scène, soudain, ce matin ! Tu vois ! Et alors, ils ont été formidables. Comme mon beau-père était directeur de *Paris-Normandie*, ils ont ramené ma mère à Bruxelles dans une Citroën, mais avec... Ils ont installé un lit... un lit. Mon beau-père d'un côté, son chauffeur de l'autre. Ils l'ont ramenée jusqu'à Bruxelles. Voilà. Donc, à partir de ce moment-là, j'étais continuellement en... en voyage entre les deux villes, ce qui bien sûr accélérât mes... mes conflits avec mon directeur. Et j'ai abandonné à un certain moment pour entrer pendant un certain temps dans l'imprimerie qu'avait mon beau-père. Une imprimerie. Donc, j'ai fait l'imprimerie dans mon mé... dans ma vie. Ça s'appelait l'imprimerie Wolf, en face de la maison de Pierre Corneille, rue de la Pie, à Rouen ! Hein ! A côté de la place du Vieux Marché, où a été brûlée Jeanne d'Arc. Et en face de... en face de la statue de Jeanne d'Arc, il y a une rôtisserie qui s'appelle la Rôtisserie Jeanne d'Arc ! Quand j'y vais, j'y demande une cuisse de Jeanne d'Arc ! [Rires de l'intervieweur.] Tout de même ! Quelle honte ! Quelle honte ! La Rôtisserie Jeanne d'Arc ! Hein, voilà. Là où il y a... Il y a eu le bûcher ! Comme quoi on... Ecoute ! Si je dis ça, c'est que c'est vrai ! J'ai visité le camp du Struthof en Allemagne... pas en Allemagne, en Alsace. En face, y avait un hôtel A la Belle Vue. Tu entends ? A la Belle Vue ! Hein, voilà. J'avais été visiter ce camp en 2-chevaux à l'époque, avec... avec ma... avec Jacqueline Wolf. Et je me souviendrai toujours là... J'insiste aussi là-dessus. J'avais visité le camp. J'avais tout... Et à la... à la sortie, il y avait un ancien déporté qui demandait la... l'aumône. J'ai fait ça [geste de montrer son numéro]. Je trouve ça honteux ! Je trouve ça honteux. Vivre de la déportation, je trouve ça honteux. C'est ce que j'appelle le choix bis [???], tu le sais déjà. Bon. Alors, toujours est-il que donc j'ai travaillé quelque temps... J'ai même fait le représentant de commerce pour eux. J'avais du bagout, hein ! J'ai du bagout. Mais ça m'énervait ! Ça me... ! Et finalement, comme nous avons déménagé, nous étions allés de Rouen à Paris. A Paris, Jacqueline avait ouvert une librairie rue Saint-Georges, avec livres, journaux, etc. Entre-temps, Dominique était né. Dominique est né en 1950, à Paris d'ailleurs. A un certain moment, je dis : moi, je prends des études, je reprends des études. J'avais envie de refaire de l'espagnol en fonction de mes origines. Et j'ai commencé, tout en poursuivant mon métier, j'ai commencé à... à fréquenter la Sorbonne. Et c'est là que j'ai eu de gros ennuis, parce que tout à coup... Je m'étais inscrit en première année de licence et, au moment où j'ai voulu passer les examens... - ça se passait en 54-55... - au moment où j'ai voulu passer la... la... la première année de candidature... Ça s'appelait candidature à l'époque, on m'a dit : «Monsieur, vous n'avez aucun diplôme valable ! Votre bac est un bac belge !». Je dis : «Mais je suis ingénieur... je suis ingénieur chimiste !». «Rien à faire, monsieur !» A ce moment-là, j'ai commencé à faire des démarches. Tu vas voir, la condition humaine, hein ! Et on parlait de l'Europe, déjà, à l'époque ! Je me dis : bon, puisque mon bac n'est pas valable, je vais m'inscrire pour passer le bac ! Pour adultes. Je m'inscris en Sorbonne pour passer le bloc... le bac. Quand j'arrive avec ma formule, on me dit : «Monsieur, ça ne vous est pas ouvert ! Ça n'est ouvert qu'aux Français de la métropole ou d'Outre-mer !». Je dis : «Alors, qu'est-ce que je dois faire ?». C'est pas

valable ! Tu vois, toutes les barrières. Je dis : bon ! Je vais au ministère de l'Education nationale, rue je sais plus quoi, dans le VIIème. Je vais au ministère. Je prends tous mes diplômes je les mets là sur la table. Je leur dis : «Est-ce que vous m'accordez le certificat d'école primaire ?». L'équivalent du certi... ? On me rit au nez ! Je dis : «Ecoutez ! Je veux savoir ! Je veux savoir ! Est-ce que vous m'accordez l'équivalence du B.E.P.C. ?» Le B.E.P.C., c'est jusqu'en 4ème. On rigole ! Je dis : «Rigolez ! rigolez, mais moi je veux savoir ! Est-ce que vous m'accordez l'équivalence du bac ?». Ils m'ont dit : «Là il y a un problème ! Là, il y a un problème, monsieur !». De telle façon que j'ai dû attendre jusqu'au mois de... de... de... d'août par là, pour avoir la confirmation de ce que on voulait bien m'accorder l'équivalence du bac, à condition de n'entamer ni études de médecine, ni études de pharmacie. Tu vois les trusts, hein ! Et je m'inscris. Et on me dit : «Mais monsieur ! Vous ne pouvez pas vous... entamer directement des études de... de... licence ! Il vous faut faire la propédeutique !». Et je prépare la propédeutique. Et je réussis la propédeutique. Et je réussis trois certificats et demi dans la même année ! D'espagnol. Le dernier certificat ne m'ayant pas été accordé, le quatrième, parce c'était un certificat de littérature espagnole. Donc il y avait le certificat de philologie, le certificat d'études pratiques, le certificat... Un quatrième certificat, qui était la linguistique, en dehors... et le certificat de littérature. Le... le... C'est un copain qui finalement, me dit : «On peut pas te laisser passer. Je vais te dire pourquoi. Parce qu'en ce moment, il faut accorder... Il faut donner la préférence à ceux qui doivent partir pour l'Algérie.». J'ai dit : «Bon ! Je comprends.». Du coup, j'aurais eu ma licence en un an ! C'est tout de même pas mal ! Du coup, j'ai passé toute une année... A ce moment-là déjà, mes relations avec Jacqueline étaient mauvaises. Je suis allé vivre à l'hôtel près de la Sorbonne. Et pendant une année, j'ai fait de la littérature. Tout le Quichotte, hein ! tout le... C'était merveilleux pour moi. J'ai fait toutes les dissertations, toutes les dissertations. Et tout cela en mains, j'ai obtenu ma licence en quelque sorte en un an et demi, quoi ! deux ans. Ce qui à d'autres... Et à ce moment-là, j'ai commencé la... j'ai pensé à un diplôme d'études supérieures.

Jacques Déom : A ce moment-là, tu pensais déjà spécifiquement à t'orienter vers le judéo-espagnol comme tel, ou bien c'était l'espagnol... ?

Haïm Vidal Sephiha : Non, non, ça venait petit à petit. Ça venait petit... C'est-à-dire que je sentais très bien que la... le décès de maman était pour moi comme le signal de retourner vers mon univers. Tu vois ? Tout ça se faisait inconsciemment.

Jacques Déom : Elle est décédée quand ?

Haïm Vidal Sephiha : Elle est décédée en 1950. Et pendant un certain temps encore, je suis resté dans cette imprimerie Wolf où ça me faisait chier, passe-moi l'expression, mais toujours à la recherche de... de mes racines. Je sentais bien, et j'ai profité du fait que nous étions à Paris pour une fois pour toutes, suivre les cours. Et à ce moment-là, aussi, j'ai compris que... que le diplôme d'études supérieures qui est la maîtrise d'aujourd'hui, mais plus... supérieur à la maîtrise, hein ! devait me servir à m'orienter directement et j'ai trouvé, à l'Ecole pratique des Hautes Etudes, un maître, si je puis l'appeler un maître, Revah, qui s'occupait de judéo-espagnol, mais beaucoup plus de maranisme, et là il était très fort. Mais en judéo-espagnol, non, je regrette, hein ! Bon. Qui m'avait tout de même appris à faire la distinction entre ladino et djudezmo. Mais d'une autre façon, il appelait ça une langue artificielle. C'est moi qui ai mis au point la notion de langue calque. C'est pas une langue artificielle, puisqu'elle est faite avec des... avec de l'espagnol tout court, hein ! Bon.

Toujours est-il que j'ai fait avec lui un mémoire de maîtrise qui valait... un diplôme d'études supérieures qui valait une thèse. C'était sur le livre de Jérémie. Dans deux versions : la version de Ferrare (1553) et la version de Salonique en caractères hébreux celle-là, de 1568. C'était une thèse en soi. Et entre-temps, je termine bien sûr... oui, je vais en Espagne. Je vais en Espagne, simplement pour les vacances, comme il fallait bien gagner ma vie, alors, comme accompagnateur de voyages pour la société Voir et Connaître, que sais-je ? et... Oui, je divorce entre ??? ??? 19... 1969, par là. 1959-60. Nous sommes en 59-60 et, à partir de ce moment-là, je... toujours pour gagner ma vie, je fais le veilleur de nuit dans un hôtel, rue Madame, je fais veilleur de nuit ! Absolument ! Ce qui a été une expérience extraordinaire, parce que, étant veilleur de nuit, j'ai vu comment se comportaient les gens. Il y a des gens qui... On a le droit de dormir, hein ! quand on est veilleur de nuit, tu sais ça ? Hein ! Il suffit que tu tires la sonnette. Il y avait des gens qui osaient me déranger pour me demander une allumette ! Ils descendaient, ils me demandaient une allumette. Puis j'ai un peu connu ce qu'on appelle el picaro en espagnol, le roman picaresque. J'ai compris ce que c'était que le roman picaresque, parce que un soir une dame est arrivée rue Madame et elle me dit : «Oh monsieur ! Vous auriez une chambre ??? ?». Je dis : «Oui.». Alors je monte avec elle, je lui montre la chambre, je lui ouvre le lit - puisque il faut faire ça hein ! voilà... - rabattre la couverture et, au bout d'une petite heure, elle s'en va. Elle me dit : «Je veux plus ma chambre.». Elle s'est même pas fait rembourser. Tu comprends bien que j'ai gardé l'argent ! J'ai replié le lit et gardé l'argent ! Ecoute ! On travaille pas pour rien tout de même ! Cet argent-là d'une nuit, ça me valait presque une semaine. Ecoute ! De même... C'est là que je... j'ai très bien compris le roman picaresque grâce à cela ! Parce que le matin je devais préparer le petit déjeuner. Alors c'est moi qui devais moudre le café, préparer le café, aller chez la boulangère du coin lui prendre des croissants, du pain, etc., et préparer les... les petits déjeuners. Et la... la patronne de l'hôtel, un jour, me dit... Elle compte les croissants et elle dit : «Il en manque deux !». Je dis : «Peut-être bien !». Je les avais mangés, bien sûr ! Je dis : «Bon, écoutez ! Elle a dû se tromper, la boulangère.» Je vais chez la boulangère et je dis : «Madame... je sais plus comment elle s'appelait... a remarqué qu'il manquait deux... deux croissants. Je veux en racheter.» Elle me dit : «Non, non, non ! Tenez ! Prenez-les, et un en plus ! Elle avait compris, elle avait compris !». C'est les petites choses de la vie, tu vois ? Les mesquineries.

Jacques Déom : Tu serais d'accord pour dire que, pour comprendre un livre, il faut avoir vécu les trois quarts de ce qui s'y trouve raconté ?

Haïm Vidal Sephiha : Absolument. Absolument. Absolument. Avec ça, j'ai très bien compris le roman picaresque. Et le Quichotte aussi. Parce que, pendant que j'étais... Voyons un peu ! Je crois que pendant que... Non, le Quichotte, je l'ai étudié pour la licence, donc j'étais pas encore à l'hôtel, hein. A l'hôtel, je suis resté trois ans... pas les trois années entières, hein ! Par périodes. Et c'est à ce moment-là qu'est venu... parce que j'étais toujours belge, donc il m'était difficile de trouver une place. J'avais écrit pour l'enseignement privé. J'avais pas trouvé de place. Parce que... j'avais plus de moyens, moi ! Ma femme et mon enfant, ils avaient leurs revenus. Et qu'est-ce qui s'est produit ? Oui, à un certain moment, un ami socialiste qui dirigeait la société Voir et Connaître... - c'était avant Trigano, hein ! avant le Club Méditerranée ! - me dit : tu veux pas faire un voyage pour moi en Roumanie ? Je dis : oui. C'est comme ça que j'ai découvert la Roumanie, pendant les vacances, tout en étant encore à l'hôtel. Mais à ce moment-là aussi, j'ai compris aussi que il fallait changer... que j'avais à changer mon fusil d'épaule et je suis allé voir monsieur Aubrun, le directeur

de l'Institut d'Etudes hispaniques, qui me connaissait très bien, puisque c'est lui qui m'avait fait passer mes examens. Et puis, il m'aimait bien. Moi je l'aimais bien aussi. Il m'a dit : écoutez bien...

Jacques Déom : Charles ?

Haïm Vidal Sephiha : Charles-Vincent Aubrun, oui c'est ça ! On l'appelait Charles Quint ! Tu vois ! Et alors il m'a dit : «Écoutez, Vidal ! Vous n'allez pas gagner grand-chose, mais moi je vous propose une chose», - j'étais toujours belge, hein ! - «vous pouvez, si vous voulez, occuper un poste de recherche au centre de recherches de l'Institut d'Etudes hispaniques.». Qui était en même temps le centre d'édition. Et là j'ai commencé en 1963. Bien sûr, j'ai laissé tomber le... comment dirais-je ?... le... l'hôtel. Je gagnais très peu à l'époque. Je crois que c'était de l'ordre de 500 francs français par mois. Et il y avait un.. un bedel... comment dit-on ça en français ? un bedeau, hein ! un appariteur ! qui gagnait autant que moi. Mais j'étais dans la place. Et à ce moment-là aussi, il m'a proposé des cours du soir. Et avec les cours du soir, je pouvais augmenter mes revenus. En même temps, on demandait à l'Institut d'Etudes hispaniques un professeur d'espagnol pour l'Ecole normale israélienne orientale. Hein ! Je me présente. Le directeur était Lévinas. Et alors, bon. J'enseigne là aussi, donc j'avais déjà deux revenus. Et je continuais... Oui... je continuais de faire des études de roumain et de... de grec moderne. Voilà... Qu'est-ce que je faisais encore à l'époque ? Bon, j'avais fait... oui, j'ai oublié de dire : j'ai fait l'hébreu et le yiddish, hein ! à l'Ecole normale... à l'Ecole des Langues orientales : hébreu, yiddish, roumain pas entièrement et grec pas entièrement. Mais hébreu et yiddish donc, je suis diplômé des deux. Tu vois ? C'est là que j'ai connu Sirat, petit lecteur, lecteur, pas... pas professeur... que j'ai connu tous les conflits qui se sont engagés là-bas. Non, les conflits... pas avec moi ! Avec Zafrani notamment. Tu connais Zafrani de nom ? Parce que Zafrani avait été bombardé par l'Alliance israélienne universelle... oui je dis bien... à l'Ecole des... à l'Ecole des Langues O, alors que... alors que Sirat y était depuis longtemps, mais comme lecteur. Zafrani était professeur. Et là, il y a eu des luttes, etc. Bon. J'ai connu tout ça. D'ailleurs, pendant que j'étais aux Langues O et au-delà, Sirat m'avait demandé de l'aider pour son mém... c'est pas... sa thèse. Il avait fait une thèse sur je ne sais plus qui avec ce professeur qui est mort maintenant, qui... qui... Comment s'appelait-il encore ? Qui était de Strasbourg mais qui a fait son alya en Israël ? [André Néher.]

Jacques Déom : Oui, je...

Haïm Vidal Sephiha : Tu vois qui je veux dire, hein ? Qui a écrit sur Jérémie, etc.

Jacques Déom : Oui, oui... *L'Essence du Prophétisme*...

Haïm Vidal Sephiha : Voilà, c'est ça... C'est ça, c'est ça ! [A nouveau à propos de Sirat, apparemment.] C'était pas très sérieux, je m'excuse, c'est pas scientifique en tout cas. Toujours est-il que il a fait... On venait d'introduire en France la licence d'hébreu. Alors il a eu sa licence d'hébreu en toute pompe[?]. Il a créé après la... il a créé après l'agrégation d'hébreu, mais il n'avait pas l'agrégation d'hébreu ! [Rire.] Le créateur n'a jamais... le créateur d'une... comment dirais-je ? d'une... certificat n'a jamais le certificat en question ! Mais il en est maître ! C'est très drôle, hein ! Ça, c'est les contradictions de la vie ! Bon. Toujours est-il que il a... Euh ! Finalement, c'est avec lui que j'ai fait mon hébreu, plus monsieur Zafrani après. J'ai été leur... leur.. leurs [sic] élève, tu vois. Donc Zafrani et moi, nous avons exactement le même

âge. Et il se prénomme Haïm comme moi. Et après cela... 63 donc : j'entre à l'Ec... j'entre à l'Institut d'Etudes hispaniques. Je donne des cours du soir. Et il se fait qu'en 68... Mais je donne toujours mes cours à l'Ecole normale israélite orientale avec un monsieur Lévinas que... qui a osé me... m'interdire... Oui, il m'avait appelé... Je sais pas si je t'ai raconté ça ? Ah ça, tu connais pas ? Je vois ces gosses à l'Ecole normale israélite orientale. Très intéressants. Ils venaient pour la plupart du Maroc. Séfarades. Qui parlaient à la fois espagnol, français, hébreu, arabe. Et là, j'ai cru comprendre pourquoi existe ce préjugé selon lequel les Juifs sont intelligents. Parce que moi, j'aime pas la notion de caractère inné. Je suis contre ! J'ai tout de même fait de la biologie ! Et alors... Puis c'est du racisme pour moi. Et je me suis dit : mais au fond, qu'est-ce que c'est qu'une langue ? Une langue, c'est eine Weltanschauung. Lorsque tu as deux conceptions du monde qui s'opposent, tu distingues un peu mieux. L'intelligence, c'est la distinction. Ce que on appelle en linguistique les caractères distinctifs. D'où la notion de phonèmes opposée à la notion de son, hein ! Un phonème est fonctionnel. Et c'est là que j'ai compris que, finalement, tout ça, c'était des préjugés que, bien sûr, ils paraissaient intelligents et l'étaient peut-être à cause précisément de ces bagages. Comme quoi il faut donner le plus de bagage possible aux gosses, hein ! Et quand je... Ces gosses ne savaient rien de la Shoah. On n'utilisait pas encore le mot Shoah à l'époque, d'ailleurs. C'était dans les années 64-65. On disait à l'époque... Qu'est-ce qu'on disait ? Holocauste. J'aime pas ce mot, hein ! Holocauste, c'est un sacrifice total, hein ! C'est "ola" en hébreu, hein ! aïn-vav-lamed, c'est ça. Alors, je me suis dit : tout de même, il faut leur parler. J'ai écrit le mot Auschwitz au tableau. Ils savaient pas ce que c'était. Je leur ai expliqué, mais sans... sans misérabilisme, hein ! Bon, je leur ai montré mon numéro. Quand ça frappe... Eh bien ! ils ont dû en parler à la cantine, tout ça. La semaine d'après, je me faisais convoquer par monsieur Lévinas, le directeur, qui n'était autre qu'un parasite finalement, je m'excuse ! Il vivait aux frais de la princesse, là ! Il était directeur, logé, nourri, blanchi, etc. J'en ai marre de ces types-là. Il m'a dit : «Je vous interdis de parler... je vous interdis de traumatiser les enfants en parlant d'Auschwitz !». Je lui ai dit : «On voit, cher monsieur, que vous n'y étiez pas ! Vous êtes pourtant, que je sache, un Juif de Litvak [sic], un Lithanien. Vous savez que vos congénères, ils ont plutôt souffert. Et il ne faudrait pas en parler, de cela ?». Tu vois ? Et j'ai d'autres expériences de ce type. Alors tu comprends que ce type qui, après, s'est fait payer pour parler de... de la Shoah, là je suis pas d'accord. Moi, je ne mesure pas l'homme à ses livres et à son savoir. Je le mesure à ses qualités humaines. Ça, ce sont des qualités inhumaines. Je pourrais en dire d'autres. Et je n'aurais pas peur de le dire. Toujours est-il que j'y suis allé jusqu'en 1969. Juste au-delà, oui ! Juste au-delà de 68. Ah ! il faut que je raconte une chose ! Extraordinaire ! Monsieur Lévinas avait osé se moquer de moi devant tous ses élèves un jour... le jour d'une fête juive. Parce que, ignorant que c'était une fête juive, j'étais... je m'étais rendu là-bas à Auteuil. Je suis entré. Et il était réuni avec ses... Il a commencé à se moquer de moi en disant : «Alors, vous ne saviez pas que c'était... que c'était une fête juive ?». Je dis : «Monsieur, vous avez averti vos professeurs non juifs. Il fallait m'avertir aussi. Je peux être juif et ne pas... ne pas savoir ce qu'il en est !». «Ah regardez ça, ce monsieur...regar...» Je me suis vengé de la plus belle façon. Tu vas voir comment. Oh ! Pas du tout... 67...1967. La guerre des Six Jours. C'était vraiment l'effervescence la plus totale parmi les élèves. On pouvait... On pouvait plus faire de cours, tu comprends ? Et je leur dis : «Mais dites donc !», j'allais parfois à la cantine, il n'y avait que des oranges du Maroc; je dis : «Ecoutez ! Comment se fait-il que vous acceptiez que votre directeur, qui est à la fois directeur et économe, accepte des oranges du Maroc et pas de Jaffa ?». C'a a été une guerre ! J'avais gagné ! J'avais gagné ! Il n'y a pas deux poids deux mesures, hein ! J'avais gagné !

Voilà, tu vois ? Bon. C'est pour te dire, hein ! Puis plus tard, quand il a su que j'avais fait une thèse, etc., il m'a téléphoné en disant... «Ah ! vous êtes devenu un grand dans ce domaine !». Je lui ai dit : «Vous savez ? je suis resté ce que je suis !». C'est tout. Voilà. J'aime pas... j'aime pas ça ! J'aime pas ça ! En plus de cela, c'était peut-être bien, ce qu'il disait, j'en sais rien. Mais c'était si mal dit. Il avait un accent épouvantable à couter [sic] au couteau... à couper au couteau. Alors tu comprends ? on se réclame de cet être-là. Moi, je dis : non, c'est pas possible que ce soit aussi bon quand on a de telles qualités inhumaines. C'est pas possible ! Moi, je mesure l'homme... comment dirais-je ?... d'abord à son humanité. Voilà. Qu'est-ce que tu veux ? Deux fois victime de cet homme, hein ! En plus de ça, il était antiséfarade, alors qu'il n'avait que des élèves qui étaient séfarades. Et puis, je te dis, comment est-il devenu... Comment s'est fait-il... s'est-il fait nommer professeur en Sorbonne ? Je sais pas ! Je sais vraiment pas.

Jacques Déom : D'accord.

Haïm Vidal Sephiha : Il avait??? tout à la fois, tous les râteliers.

Jacques Déom : Quand est-ce que tu as élaboré de manière méthodique ta distinction... ta théorie, si on peut appeler ça ainsi, du ladino et... ?

Haïm Vidal Sephiha : Je vais te dire : j'ai fait donc mon... mon diplôme d'études supérieures en 1960. Là, je voulais bien encore accepter la notion de "langue artificielle", mais ça me semblait bizarre. Puis quand j'ai fait mon doctorat - le premier - que j'ai défendu en 70, j'ai compris que... que Revah se trompait absolument... qu'il ne savait pas l'hébreu ! Il m'avait dit : «Oh ! vous savez, Sephiha, il n'est pas nécessaire que vous sachiez l'hébreu !». J'ai dit : «Je regrette ! Je regrette.». Moi, je constate une chose, c'est que il faut aller de mot en mot. Le mot à mot fidèle. Il se faisait aider par les hébraïsants. Moi, j'ai pas besoin... j'ai pas eu besoin de me faire aider. J'ai fait de l'hébreu pour cela ! Parce que j'ai suivi également des cours d'hébreu biblique en Sorbonne, avec Dupont-Sommer notamment, tu vois ? Bon. Et d'autres de Sorbonne. Avec monsieur Guillerroux??? Aux Hautes Etudes. J'ai fait quantité d'études, tu sais ! Bon. Et alors... "C'est pas nécessaire !" Mais quand il a vu ma thèse, qu'il a vu que je parlais de langue calque... Parce que... Et j'avais écrit un article directement après dans la revue *La Linguistique*, qui était dirigée par Martinet, sur les langues... sur les langues calques. Il n'a pas dit grand-chose. Il a été obligé de faire un... un rapport dithyrambique de ma thèse. Dithyrambique ! Et puis il m'a dit : «Ecoutez ! Je fais en sorte que vous puissiez aller faire une enquête en Turquie.». Et j'ai obtenu une enquête du C.N.R.S. pour aller en Turquie en 70. Il m'a dit : «Mais avant que vous partiez, je voudrais que vous me fassiez la translittération de douze ou quinze chapitres du livre de l'Exode.». Ce que j'ai fait. Mais je les ai édités dans ma première thèse ! ??? pas. Et je le lui ai fait. Il dit... il m'a dit : «Bon ! Alors nous allons nous partager les choses : vous vous occuperez de l'état du judéo-espagnol dans le monde et moi du ladino.». Tu t'imagines ! C'est moi qui avait fait tout le travail ! Je dis : oui, oui ! Je suis allé faire mon enquête. Je suis revenu avec des éléments. Et il se fait que lui, quelque temps après, est... Ah non, non, non, non ! Il est devenu entre-temps... Attends un peu... C'est ça ! J'ai fait mon enquête et puis, à mon retour, il était profes... il avait été nommé professeur au Collège de France. Il n'avait pas de doctorat cet homme ! Et il s'en vantait. Aucun doctorat. Il avait profité de la situation... Il y en avait pas mal comme lui, hein ! ... de Juifs pour dire : moi, j'ai souffert durant la guerre, je n'ai pas pu faire de doctorat. Tu comprends ? Il y en a d'autres. Je veux pas donner de noms ici. Et il était à la bonne

avec son prédécesseur, qui est un homme de grande valeur. C'était Marcel Bataillon. Marcel Bataillon. Et c'est Marcel Bataillon...

Jacques Déom : "*Erasme et l'Espagne*"...

Haïm Vidal Sephiha : Voilà ! C'est Marcel Bataillon qui l'a fait nommer. "*La Célestine*" et tout ça, hein ! Marcel Bataillon. Puis il s'est occupé de... avec Américo Castro des... des hétérodoxes, etc. Et son cours [à Revah] au Collège de France... C'est pas grand-chose. Il me demandait toujours à moi mes fichiers, je te signale, hein ! Je lui donnais, comme un imbécile. Et quand la thèse s'est terminée, j'ai continué de suivre ses cours et chaque fois qu'il le pouvait, il m'attaquait. Mais il... il ne disait pas que ce qu'il prenait de bien, c'est de moi qu'il le prenait. Alors j'ai fait un scandale. J'ai fait un scandale au Collège de France ! J'ai dit : «Nous nous... Nous en arrivons à des disputes de poissonniers et de poissonnières. Je tiens à dire ici devant tout le monde que tout ce que monsieur Revah est en train de dire, ça sort de ma thèse, mais que lorsqu'il m'attaque - pas avec raison d'ailleurs - c'est parce qu'il ne sait pas et qu'il a envie de m'attaquer.». Et là... là-dessus, il a eu... comment dirais-je ?... un point au cœur. Il a appelé son chien de garde, qui s'appelle Amiel - je sais pas si tu le connais... Charles Amiel. Oui, une autre crapule. Bon. Qui ne savait rien en hébreu, ni en espagnol... Oui, il a salicence d'espagnol, bien sûr, mais jamais en judéo-espagnol, bien qu'il soit marocain. Et bon ! qui avait su... comment... courtiser l'homme de telle façon que il a dit à Charles Amiel : «Vous voulez bien écrire au tableau à ma place.». A partir de ce moment-là, la guerre était déclarée et je te jure que j'en ai eu un ulcère, hein ! Ça, je puis te le dire ! Et chaque fois qu'il avait cours, et que je venais, il cessait son cours. Un autre jour, toujours dans la cour du Collège de France, j'arrive et je le vois dans la cour... tu sais ? les jambes écartées comme ça, un peu à la militaire... qui dit à l'appariteur, qui avait un bras en moins : «Faites circuler monsieur Sephiha !». J'ai pris l'appariteur par l'autre bras, le vrai. Je lui ai dit : «Ecoutez ! Entre vous et moi, il y a une solidarité que vous ignorez. Vous êtes invalide de guerre, moi je suis un ancien déporté. Sachez-le ! En plus de ça, sachez que n'importe qui ici a le droit de venir, même les clochards. Alors si vous me sortez, gare à vous ! Gare à vous. J'irai très loin !». Alors, il n'a rien fait et monsieur Revah a appelé les auditeurs en disant : «Venez dans mon bureau ! Venez devant mon bureau et je vous appellerai pour la ???». Et je suis allé aussi. Il m'a pas appelé bien sûr ! J'ai fait la guerre comme ça pendant tout ce temps-là. Et pendant ce temps-là, je... je faisais éditer mon tout premier article important en Allemagne, dans une revue qui s'appelait *Preromania*. C'était un texte... ladino du livre de Jérémie avec une traduction mot à mot en français, pour montrer comment...

Jacques Déom : Comment ça fonctionnait.

Haïm Vidal Sephiha : Bon. Toujours est-il que en 1963, ??? en 1973 il est décédé, mais j'avais encore quantité de textes à lui remettre ! Tu vois ? Et depuis lors, je continue ma vie.

Jacques Déom : Comment est-ce que tu décrirais le progrès de ta recherche ? Les étapes dans la prise de conscience du problème...

Haïm Vidal Sephiha : Oui, bien sûr, bien sûr. De toute façon, je trouve que... Bon, pour le judéo-espagnol vernaculaire, bien sûr, c'est la langue espagnole, etc. J'ai fait mes recherches, puisque j'ai fait de la philologie espagnole, hein ! J'étais très fort en philologie. Même les types qui faisaient leur agrégation, je faisais le programme

d'agrégation avec eux, ça m'amusait ! Ils me disaient : «Oh ! Vidal, tu vas nous aider !». Moi, j'avais pas le droit de passer l'agrégation, j'étais pas français ! Tu vois ? Autrement dit, j'étais toujours passionné, j'avais toujours été passionné antérieurement par les langues ! Le bain linguistique concentrationnaire, etc. Le bilinguisme... trilinguisme de Belgique, tu vois que tout ça joue et puis ça a une certaine... comment dirais-je ?... Tout ça, je le découvre après ou du moins j'en prends conscience après. C'est une certaine... comment dirais-je ?... affinité avec la chimie organique. Ce qu'on appelle les radicaux libres en... hein ! J'assimile, moi, les radicaux libres à toutes... à tous les formants de la... de... des langues. Ces formants qui peuvent se déplacer et qui peuvent... comment dirais-je ?... s'accoler à d'autres éléments, qu'ils soient radicaux ou autres, pour dire autre chose, pour exprimer une autre chose. Tu vois ? C'est des radicaux libres. Le in-, c'est un radical libre, le in- négatif, hein ! Le -able, ou le -ible, tout ça ce sont des radicaux libres pour moi, tu vois ? Et ça, je l'avais appris avec Martin en chimie, en chimie organique. Bon, toujours est-il que... petit à petit, à force... Je crois que personne n'avait fait avant moi une étude systématique, avec la connaissance de l'hébreu biblique. Avec ce besoin permanent de comparer. Et bien sûr, si monsieur Revah parlait de langue artificielle, c'était absolument absurde. Et il savait [pas ?] l'hébreu, je te l'ai dit, hein ! Bon. De telle façon que j'ai commencé par... euh ! par dire, comme lui, langue artificielle. Puis je me suis dit : c'est tout à fait faux. Je me suis dit : mais ce sont des calques systématiques et finalement, j'ai appelé ça judéo-espagnol calque. Et lorsque je suis allé... Oui ! Ma thèse, ma première thèse, le *Deutéronome* - a été édité par l'Institut d'Etudes hispaniques - je me suis occupé de tout ! La mise en page, tout ! En ty... En typographie, hein ! J'ai dû... J'ai dû inventer avec mon... avec mon imprimeur des caractères spéciaux : un h pointé par exemple, avec un point dessus, un d pointé pour faire le... pour donner le daguash, etc. Tout ça, il était tout à fait en dehors de cette... de cette connaissance. Et puis, donc, le... sort mon... mon... mon *Deutéronome* en 1973 et je vais avec le *Deutéronome*, que j'avais déjà appelé langue calque alors... En fait, si tu veux, la notion de langue calque, c'est entre 72 et 73. Tu vas voir, la découverte est ultérieure à Jérusalem même. A Jérusalem, je suis invité par le Makhon Ben Zvi, l'Institut Ben Zvi. Le directeur en était à l'époque Moshe Lazar, de la section de judéo-espagnol - qui n'était pas d'accord avec moi, mais c'est une autre histoire ! On peut se disputer entre... entre scientifiques - et là, sur place, je les aide à faire leur dictionnaire tout ça. Et avait lieu en même temps le colloque des Etudes juives comme chaque année à l'??? de Jérusalem. Et, au moment-même où je vais faire ma conférence sur le ladino, me sort ma formule L1 à travers LtLv donne L2. Et non pas L1 donne L2. Hein ! En montrant bien que LtLv s'assujettit à la structure de L1 - l'hébreu ou l'araméen - pour donner un L2 qui n'est pas LtLv. Ma formule était trouvée ! A partir de ce moment-là, j'ai pu l'appliquer à l'ensemble des langues calques et même au... à ce que j'ai appelé plus tard les hagiolangues calques. C'est-à-dire que ce n'est pas seulement l'hébreu qui est en cause, mais également l'arabe du Coran. Et l'arabe du Coran en traduction littérale - ça existe ! J'ai fait travailler un étudiant là-dessus. - en traduction littérale, donne en quelque sorte un islamo-espagnol calque. Et on peut comparer l'islamo-espagnol calque au judéo-espagnol calque, faire une étude comparée et montrer à travers ces deux langues calques les divergences qu'il y a entre les deux langues à traduire. J'arrivais vraiment à une synthèse là, hein ! que j'ai... - la synthèse, je l'ai éditée à l'occasion de l'hommage à je ne sais plus quel professeur de... quel linguiste espagnol - qui se trouve là avec une formule générale, hein ! Je ne sais pas si tu la possèdes, la formule générale, mais je pourrais te l'envoyer.

Jacques Déom : Ça m'intéresse !

Haïm Vidal Sephiha : Voilà. Et là je crois que j'avais atteint mon bâton de maréchal - je parle de la théorie, hein ! - véritablement. Bien sûr, tout le reste vient de cela. Tout le reste vient de cela. Tant dans le... disons dans le domaine de la langue vernaculaire que dans le domaine de la langue calque. Avec, malgré tout, une nouvelle théorie de la traduction, puisque Mounin n'avait jamais pensé à ça et que Martinet, quand il a eu mon livre le *Deutéronome* en mains, a dit : «C'est extraordinaire !». Il m'a dit : «Votre notion de langue calque, je la retiens», et il a fait un article dans *La Linguistique*, en disant que cette notion, il fallait la retenir. Et Claude Hagège, qui est un ami, a également retenu la notion de langue calque. Il a dit : «Tu as raison, tu as raison, il faut continuer !». Voilà ! Et même un type comme... Comment s'appelle-t-il ? Tu sais, ce professeur de Paris-VIII qui s'occupe surtout de poésie hébraïque... Meschonnic ! Meschonnic...

Jacques Déom : Henri Meschonnic.

Haïm Vidal Sephiha : Il utilise... il utilise la notion de langue calque sans me citer. Mais ça, je m'en fous.

Jacques Déom : Est-ce que ta théorie a encore des opposants ?

Haïm Vidal Sephiha : Ah ! oui, bien sûr ! Ah ! mais ça, de toute façon ! L'opposant majeur, c'est malheureusement Moshe Lazar. Moshe Lazar... Je ne sais comment ce type-là, que j'ai rencontré récemment à Jérusalem en sortant... On était dans le même car pour la visite du Beth... pas de Beth Hatfoutsoth, excuse-moi !

Jacques Déom : De Yad Vashem...

Haïm Vidal Sephiha : De Yad Vashem... C'était pour moi horrible... Il m'a pris dans un moment de faiblesse comme celui-là d'ailleurs, parce que le... le département des gosses... Je suis sorti... [les larmes aux yeux] aussitôt. Et Moshe Lazar, c'est lui qui dirigeait la section de judéo-espagnol à... au Makhon Ben Zvi au moment où j'avais été invité, le directeur en étant à l'époque Morag, le directeur de la... Et Moshe Lazar, il m'avait pas dit comme cela qu'il était contre la notion de ladino comme langue calque, mais dans le premier mahbereth... le premier *Cahier* qui était sorti - il n'en était sorti qu'un, c'était la lettre guimel - il écrit : il y a des... il y a des gens absurdes qui prétendent que le ladino ne se parle pas. Tu vois ? J'étais directement visé et, depuis lors, Moshe Lazar édite texte sur texte. Il doit avoir des fonds extraordinaires ! Je dois faire encore une recension pour les études juives... Mais ça sert à quoi d'éditer, si on n'édite pas l'original ? Tu te rends compte que tout le *Pentateuque* de Constantinople, il l'a édité en re... en transcription en caractères hébreux sans vocalisation, alors que, pour une fois qu'on a un texte vocalisé, je crois que c'est ça l'intérêt pour un linguiste... pour savoir comment ça se prononçait, quel était le statut des voyelles, etc. Non, il a édité comme ça, entre deux, de temps à autre, une page du *Pentateuque* de Constantinople. Ça sert à quoi ? Et j'ai vu que il y a des fautes, des erreurs dans la transcription ! Il a réédité également la *Bible* de Ferrare, mais sans aucun commentaire. Ça sert à quoi ? Si c'est réédité... Attention ! Pas en fac simil... pas en fac simile ! En retapant. Ça sert à quoi, s'il y introduit des erreurs ? Et quantité de livres comme ça. Je dis : mais ça sert à rien ! Ça sert à rien. Le...le.. *El Libro de Oraciones*, de 1552-1553, également... en retranscription. Mais tout individu peut lire le texte, même s'il est en caractères gothiques, tu vois ? Alors c'est tout ça que je dois mettre en question. Et puis, pour lui s'appelle ladino même...

même... même le... l'espagnol médiéval. Pour lui... J'ai pas mon livre ici. Tu le connais déjà, cela... J'ai montré dans *Le Judéo-espagnol*... Tu connais mon petit livre ? Je reproduit un art... J'ai reproduit une photo qui se trouve à l'article ladino ou c'est... ou judéo-espagnol de l'Encyclopedia Judaica, où ils donnent la photo de la *Gazeta de Amterdam*... la *Gazeta de Amst*... Et dessous, il met : "first jewish newspaper in ladino". C'est de l'espagnol cervantin ! Pourquoi nous raconter des choses comme ça ? Tu comprends ? C'est pas acceptable ! Il a édité également un... un livre qu'il a appelé *La fazienda de Ultramar*. C'est une Bible historiée, une Bible médiévale qu'il a... il a découvert le manuscrit à Salamanca. C'est pas que ce soit des erreurs, mais, par exemple, il trouve si... tu vois... un si à valeur d'interrogation. "Ha-meshuga ani". "Est-ce que fou, moi ?" Littéralement. Ce ha- est un ha interrogatif. Et ce ha- est systématiquement, en ladino, traduit par si, comme si c'était la subordonnée : "je me demande si je suis fou", tu vois ? Et c'est systématiquement si. Si tu trouves ça dans un texte espagnol, c'est nécessairement du ladino. C'est le cas. J'ai fait tout un article là-dessus. Toutes les occurrences de ha-, hein ! C'est pas le "im", hein ! [c'est-à-dire la conjonction conditionnelle]. C'est pas le... Qu'est-ce que tu veux ? Et là je montre très bien dans mon article - je te l'enverrai, tiens ! aussi - je montre que il faut aller au fond des choses. Qu'il faut savoir gratter jusqu'au fond. Et là on peut se rendre compte.

Jacques Déom : Où va ta recherche actuellement ?

Haïm Vidal Sephiha : Eh bien, ma recherche pour le moment se fait dans le cadre de la linguistique de contact. J'en ai parlé l'autre jour [à son cours à l'Institut d'Etudes juives]. Dans le cadre... dans le cadre aussi de ce que j'appelle l'intensité dans les langues. Et je crois que l'intensité, et par là aussi la publicité - puisque la publicité se veut intense - c'est l'idée de retenir l'attention, de s'ex-primer, sich ausdrücken, bon. L'intensité et la publicité sont comme le moteur de la langue. Parce que on veut toujours en dire plus qu'on n'en dit. On veut toujours retenir l'attention et, pour ça, on la désa... Si on le pouvait, on giflerait les gens pour les convaincre ! Alors on cherche les éléments les plus forts, les éléments les plus détonnants pour étonner. Il faut détonner pour étonner. On le voit en publicité tous les jours. Qu'est-ce que ça a à faire, l'histoire de je ne sais qui raconte je ne sais quelle histoire qui n'a rien à voir avec la voiture et puis, tout à coup, on arrive sur une publicité de voiture ? En télévision... C'est parce que ça détonne ! Tu vois ? Qu'est-ce que ça a à voir... à faire le airbag avec le sein de la femme ? J'ai dit à... quand... - maintenant, ils ne la font plus cette publicité... - j'ai dit : si ça continue comme ça, les enfants... les enfants diront : cachez ce airbag que je ne saurais s... que je ne saurais voir ! Tu vois ! On en arrive à cela ! Alors, si tu veux... Mais, comme je le disais hier, c'est finalement tout l'affect qui est en cause. C'est le côté affectif des langues. C'est le côté affectif des langues qui les f... qui les font évoluer. C'est par affectivité qu'on est passé du futur... je sais pas... amabo [accent sur la finale] ... ou amabo [accent sur la pénultième] à amare haber... habeo, hein ! C'est par... C'est par besoin de... comment dirais-je ?... D'abord parce que le amabo est... était en... en concurrence avec amabam, tu vois ? Donc on a besoin de réexpliquer, et c'est ce qu'on fait conti... Tous les jours on réexplique. Et de là, on est arrivé au futur, qui est en fait un futur composé au départ, mais qui est le futur... le futur simple maintenant. Tu vois ? Mais on oublie que dans... je mangerai, il y a manger ai, etc., etc.

Jacques Déom : Indépendamment de la langue judéo-espagnole, il y a les Judéo-Espagnols...

Haïm Vidal Sephiha : Mais oui justement, il y a les Judéo-Espagnols et là, c'est dû justement à la dispersion des Judéo-Espagnols. Il y a bien sûr le gros bloc, celui de... l'Empire ottoman, mais il y a eu également celui du... du... du nord du Maroc. Avec un nombre considérable d'emprunts au... comment dirais-je ?... à l'arabe. Mais également avec des méthodes communes d'hispanisation, donc, hein ! En général avec le -ear, avec le formant -ear, tu vois ? Et ce formant -ear est le formant le plus vivace dans l'ensemble de l'hispanité, puisque en Amérique latine, tous les emprunts se verbalisent en -ear. On va jusqu'à dire chotear pour shooter. Pas se shooter, hein ! Je parle du football. On va jusqu'à dire chartear : former un charter. Etc, etc. C'est tout de même extraordinaire ! Autrement dit, il nous reste encore un lien avec l'hispanité : ce -ear. C'était au départ un fréquentatif. Et alors là on va beaucoup plus loin. C'est un fréquentatif. Qui dit fréquentatif frise également l'intensif. D'où précisément le besoin de... de... transformer... Plutôt de verbaliser en -ear les emprunts, comme en hébreu les... les racines tétralittaires... quadrilittaires se... se.. se... se piélisent, hein ! Voilà. Letargem, on savait très bien que torlogomo??? c'était du persan ! Letargem. Et moi je peux créer tous les jours des mots ! Lepartev... "Ani mepartev". Ça signifie : je prends l'apéritif !

Jacques Déom : D'accord.

Haïm Vidal Sephiha : Bien sûr ! On a bien le letalpen ! [sic]

Jacques Déom : Comment définirais-tu ton travail par rapport à la conscience que les Judéo-Espagnols d'aujourd'hui ont d'eux-mêmes, de leur histoire... ? Quel est le travail du Don Quichotte du judéo-espagnol ?

Haïm Vidal Sephiha : Non, c'est un travail... C'est un travail... Voilà. je crois que... Et c'est peut-être ma vie qui est en cause également, même ma formation scientifique : c'est le besoin absolu d'aller vers la clarté. D'éviter tout confusionnisme, car j'ai compris que le confusionnisme était la base de tous les racismes, de toutes les guerres, etc., etc. Autrement dit, je fais un effort d'humaniste. Je me crois humaniste avant tout, hein ! Et dans le cadre de mes pré... de mes occupations et de mes préoccupations, c'est l'humanisme qui tient... qui occupe le centre. Montrer aux êtres humains que... que finalement d'une part... que le racisme existe partout. C'est pour ça que je dis : quand vous mangez... quand vous mangez des croissants, en fait, vous bouffez du Turc, hein ! Il ne faut pas l'oublier !... Que le croissant est une viennoiserie qui a été faite par les Viennois lorsque ils ont... ils se sont débarrassés des Turcs ! Etc., etc. Et je donne... je leur donne toujours l'exemple aussi de : "je m'en fous comme de l'an 40", qui signifie en fait : je m'en fous comme de l'alcoran, je m'en fous comme du Coran ! Tu le savais, ça ?

Jacques Déom : Non !

Haïm Vidal Sephiha : Bien, je te le signale ! C'est pas moi qui le dis : c'est dans les dictionnaires étymologiques. "Je m'en fous comme de l'an 40". Je sais pas... Alors c'est là que j'introduis l'humanisme. Je leur dis : vous voyez ? Les... les... les ethnotypes existent partout. J'appelle ça des ethnotypes, qu'ils soient religieux ou pas. Ça existe partout. Quand vous dites : je m'en fous comme de l'an 40, c'est une société... c'est une socié... c'est uniquement une société non islamique qui pouvait dire cela, hein ! Voilà. Je m'en fous comme... Parce qu'un Français ne pouvait dire Alcoran, alors il a compris an 40. Et moi, j'essaie de faire le contraire en disant : je m'en fous comme des vigiles ! Pour dire : je m'en fous comme des Evangiles. Des

vigiles ! 19... 1968 ! Tu vois ? J'ai essayé de montrer ça. Je crée en même temps, je crée des contrexemples, mais qui viennent illustrer le tout. Et toute.... Vraiment, je t'assure... Là je vais... je vais recommencer à Paris-VIII un semestre de judéo-espagnol. C'est pas pour enseigner le judéo-espagnol ! On peut pas en un semestre ! Comme ici, je peux pas enseigner le judéo-espagnol en huit leçons ! Mais j'essaye d'en faire... j'essaye d'en faire... comment dirais-je ?... une introduction à... à l'humanisme linguistique. A l'humanisme linguistique et sociologique à la fois. Pour montrer que, finalement, toutes les langues ont leur valeur et ont leur... ont leurs plus et leurs moins, tu vois ? Et je t'assure que ça fonctionne ! A Paris-VIII en ce moment... Je commence ma quatrième année à Paris-VIII. Ça dure un semestre. Et tu as des gens de toute origine. J'ai eu des musulmans notamment, qui m'ont fait des dissertations merveilleuses, parce que j'essaie de leur montrer à travers le judéo-espagnol, notamment les proverbes - quelle est la langue qui n'a pas de proverbes ? Quelle est la langue qui n'a pas des dits ? Quelle est la langue qui n'a pas d'expressions ? - je montre que les expressions correspondent à certaines situations. Et je leur dis : vous, dans votre milieu musulman ou chrétien ou tout ce que vous voulez, dans votre famille, essayez de retrouver des choses comme ça. Et je leur dis : ça vous permettra aussi de prendre conscience de la valeur de vos racines. De la valeur de vos parents. C'est de l'humanisme ou pas, ça ? Et ça marche merveilleusement. Je t'assure que certaines dissertations, je vais les... je vais les... les... les garder pour les publier si je peux, un jour, en laissant bien sûr le nom de l'auteur ! Et j'apprends des choses ! J'apprends toujours.

Jacques Déom : C'est en 1974, je vois [dans une notice biographique] que tu as fondé Vidas Largas.

Haïm Vidal Sephiha : Non, c'est en 79. En 79. Non, en réalité, en réalité, en soixante-quatorze, ou septante-quatre, comme tu veux... Voyons un peu... En 74, qu'est-ce que je faisais ? Oh la la ! Oui, Vidas Largas n'existait pas, mais existaient déjà des cours communautaires. Des cours communautaires. Où ? Au Centre Rachi notamment, avant ça au Centre... je ne sais plus comment il s'appelait. Hillel, je crois. J'sais plus. Au Centre communautaire juif. Et là, j'ai commencé à faire des cours sur le judéo-espagnol, mais également sur l'histoire des Juifs espagnols, tu vois ? Et petit à petit, le nombre d'auditeurs a augmenté considérablement. Des gens de tous horizons venaient, que ce soit... comment dirais-je ?... des commerçants, comme des étudiants de... de... de... tous horizons, de telle façon que, un beau jour, on a décidé... C'est pas moi qui ai décidé ! ... Quelques éléments... Et si on fondait une association ? A l'époque vivait encore [Enrique] Saporta [y Beja], voilà. On a créé une association en 79, mais j'avais commencé en 74. Et déjà avant 74 - ça c'était au Centre communautaire - j'avais déjà des auditeurs de l'extérieur, non étudiants, qui venaient à mes cours de... de philologie espagnole, parce que nécessairement, à mes cours de philologie espagnole, je parlais de judéo-espagnol, tu vois ? Donc déjà un courant s'était créé, bon. Et puis cette association Vidas Largas finalement, elle a vingt ans d'âge maintenant. Si elle date de 79... Vingt-et-un an d'âge. Et ça continue de vivre. J'ai encore... Bon, j'y étais pas la semaine dernière, mais j'ai appris... mon atelier - en général, j'y suis : ils prétendent qu'ils peuvent pas vivre sans moi ! Je dis : écoutez ! Un jour j'y serai plus ! - mais il y avait encore 70 personnes à mon atelier ! 70 per... Et les... les gens parlent ! Les gens... C'est... C'est... C'est comme... C'est un fil continu, tu sais ? Por el hilo se... Por el hilo se... se quoi encore ? Por el hilo se saca el ovillo. C'est par le fil qu'on dévide, si tu veux, hein ! Une soirée[?] en entraîne une autre, etc. C'est ça ! C'est ça... C'est là que j'ai la preuve que, si tu veux, tout... tout individu est un tissu, un tissu plus

compliqué que trame et chaîne, hein ! bien sûr ! Mais c'est un tissu ! Alors tu tires un fil d'un côté et tout vient ! Quel que soit l'endroit où tu tires. Mais bien sûr, l'ordre des... l'ordre de survenance est différent selon l'endroit où tu tires, tu vois ? Alors, tu comprends, moi je... je... je t'ai dit que j'ai écrit sur le hasard, hein ! J'ai fait un article sur le hasard. Je te l'ai jamais passé ? Faudra que je te l'envoie. Je pensais au... Mais c'est que je t'avais dit, oui en effet, quand... Lorsque j'ai été arrêté par la Gestapo, j'ai pensé au hasard déjà, là dans ma cellule. Et puis j'ai compris que petit à petit, hein !... - attention ! ça pas été direct??? - en comparant les langues, je me dis : mais c'est tout de même extraordinaire ! En français, on dit : "si ça se trouve" ! "Si ça tombe" ! Hein ! "Peut-être" ! On est dans le hasard, hein ! Peut-être est moins hasardeux, disons. Petit à petit, j'ai compris que, finalement, qu'est-ce que c'est que le hasard ? C'est tout ce qui survient. Tout ce qui survient. Mais ça peut survenir de tous côtés. Tu... Le type qui parle de hasard est le centre du monde. Il... Il s'instaure centre du monde. Et tout ce qui lui arrive, c'est le hasard. Alors il y a du bon, du mauvais. Il y a la bonne chance... Il y a la chance, c'est l'échéance, c'est ce qui tombe ! C'est encore choir ! On est dans le domaine de... Et alors, c'est pour ça que j'ai écrit un article intitulé *Le sort du hasard dans les langues*. [Rire.] Tu vois ! J'adore, j'adore ces titres-là, tu vois ? Et avec également ce... C'est presque un sous-titre : *c'est par hasard que le hasard s'appelle hasard*. Ça je t'ai raconté, hein ? Voilà. C'est la fleur d'oranger. La fleur d'oranger ??? des Arabes. Ça tombe, etc. Alors là... Alors je mets ça en rapport... J'avais fait deux articles que je crois fondamentaux pour moi... Tu vois que, finalement, le judéo-espagnol m'amène finalement à une linguistique générale. Tu sais, j'ai été guillaumien à un certain moment. Je sais pas si tu connais la linguistique de Guillaume, hein ! Je l'ai vu, hein, je l'ai vu enseigner. Oui, oui. Un homme remarquable. Jamais assis pour faire un cours, même jusqu'à sa mort, hein ! Toujours debout ! Moi, je peux plus. Et euh ! Je parlais donc de Guillaume... Oui, c'est ça... Oh ! il y a déjà dix ans de ça ! J'ai fait en même temps deux articles qui se complétaient. L'un pour l'hommage à Molho, mais je ne sais plus lequel est lequel, et l'autre pour l'hommage à [Bernard] Pottier. Alors, dans l'un c'était *Le sort du hasard dans les langues*, l'autre c'était *Voir et dire dans les langues*. Voir et dire dans les langues. Hein ! Et Voir et dire, c'était une réponse partielle à *L'homme de parole* de... de Hagège. Parce que je dis : c'est pas... la parole n'a pas toujours existé. Avant la parole, il y a eu la vue. Donc, ça a été surtout l'homme... l'homme... l'homme de regard. Et les langues le montrent. Parce que qu'est-ce que c'est que dire ? C'est "dicere". Et "dicere", c'est quoi ? C'est indiquer. Hein ! Autrement dit, "wayomer..." Attends un peu ! En hébreu, ça se sent très très bien ! "Wayomer Moshe..." Non ! "Vayedaber Moshe lemor" ! "Vayedaber Moshe lemor" ! Tu entends ? Et "lemor" c'est la lumière ! J'ai trouvé dans un dictionnaire qui est en... en cours de... en cours de publication, dans un dictionnaire approfondi de la langue hébraïque, que finalement "lemor" et "or" sont en relation [??? ! !] Comme d'ailleurs "sagen" et "sehen" sont étymologiquement en relation. Autrement dit, qu'est-ce que c'est... Qu'est-ce que c'est que "dicere", c'est faire voir, indiquer. Dès que tu fais voir, tu es dans la vision. Tu es dans la lumière. Donc... Donc je dirais : si je meurs demain, il faudra dire que Vidal a essayé de faire voir ! Il a essayé de mettre le plus de lumière possible dans l'obscurité des choses... de ce qui paraît obscur. Et c'est en relation, je m'excuse, avec le souvenir ! C'est en relation avec la mémoire ! J'y reviens, hein ! parce que Baudelaire dit dans un très beau poème qui s'appelle, je crois, *Le Poison* : "Le vin peut [en fait : sait] revêtir le plus sordide bouge / d'un luxe miraculeux / et fait surgir plus d'un portique fabuleux / dans l'or de sa vapeur rouge / tel [en fait : comme] un soleil couchant dans un ciel nébuleux". Puis il dit après : "L'opium agrandit ce qui n'a point de forme, / allonge l'illimité, / approfondit le temps [(...)] / et de plaisirs noirs et mornes..." Ça, c'est pas important !

"Approfondit le temps !" A tout moment, nous sommes obligés, nous, toi et moi, qui êtes les piliers de la mémoire, d'approfondir le temps ! Parce que, si le temps ne s'approfondit pas, [claquant des mains] on reste dans la platitude ! Il y a plus rien ! Les souvenirs s'écrasent les uns les autres. Nous sommes obligés, nous, de redonner du volume à la platitude du temps. Si je puis m'exprimer ainsi. Je suis content de... de m'être exprimé comme ça ! Je le trouve à l'instant, ça, hein ! Mais c'est vrai, d'ailleurs, c'est vrai ! Et finalement, je peux dire que tout ça se fait inconsciemment. Je crois que toute... Je m'excuse de parler comme ça de moi, mais toute mon œuvre aura été la recherche de la mémoire. D'abord mon retour au judéo-espagnol, c'est ma famille. Si j'ai des ateliers, c'est pour retrouver ma famille ! Je me retrouve une famille ! Je leur dis toujours... Je leur dis... Hein ! Et je leur dis toujours : mais vous m'apprenez quantité de choses. Ne croyez pas que je sache... Je suis pas un omniscient. Vous m'apprenez tous les jours, hein ! je leur dis. Et alors il y a une... une dame extraordinaire, Sara Golub, qui est d'origine bulgare, qui me raconte... qui a vécu la Bulgarie fasciste hein ! - mais dont les Juifs n'ont pas été déportés, ça tu le sais ! Bon, excepté dans les territoires occupés par les Bulgares [sic] - eh bien, Sara, qui était là durant la guerre, quand je... je la... je l'emmène à la... à la radio et que je lui dis... Je lui ai dit un jour : Mas Sara, sabes mutchas cozas ! Tu en sais des choses ! Elle me dit : yo, Vidal, no sé lo que sé ! Moi, Vidal, je ne sais pas ce que je sais. C'est extraordinaire ! C'est meilleur que le "que sais-je ?" de Montaigne ! Autrement dit : toi, qui es là en train de creuser la mémoire des gens, tu dois savoir que les gens que tu... que tu interviewes ne savent pas ce qu'ils savent. Tu le sais très bien ! Mais je crois que c'est ça qu'il faut faire ressortir. Nous ne savons pas ce que nous savons ! Tu es là comme accoucheur ! Tu vois que ça forme un tout ! Je crois que tout est solidaire.

Jacques Déom : Dans le domaine des études hispaniques en général, comment est-ce que tu situerais la problématique du judéo-espagnol ? Est-ce que ça a fait tache ? Est-ce que ça a attiré l'attention ?

Haïm Vidal Sephiha : Ah oui, énormément ! Enormément. Et justement un Pottier est tout à fait d'accord avec moi. Et Pottier me dit toujours : vous savez, Sephiha, - tantôt il me tutoie, tantôt pas. Ça n'a pas d'importance. - il me dit : votre exemple est l'exemple majeur. Parce qu'il... il était président de mes deux thèses, Pottier. Et il a dit : votre... - tu sais : "lekh sheal et shelom akheikha veeth shelom ha-tson" "andado a ver a pas de tus hermanos et a pas de las ovejas" - il me dit : ça, c'est l'exemple-clé que vous devez toujours ressortir. Tous vos opposants ne peuvent pas s'y opposer, car c'est... c'est... c'est l'illustration majeure de votre théorie. Voilà. Et votre théorie qui s'étend à d'autres langues-calques, bien sûr. Voilà. Et ce qui est bizarre, c'est que précisément c'est dans le monde judéo-espagnol qu'on me reconnaît [pas ???]... Attention, on me reconnaît comme autorité, hein ! Ça, de toute façon ! Mais c'est dans le monde judéo-espagnol que j'ai le plus d'opposants. Ce qu'il y a d'extraordinaire... Je sais pourquoi ! Parce que ils ont accepté le mot ladino comme substitut de judéo-espagnol, comme ils ont accepté israélite comme substitut euphémistique de... de juif, tu vois ? Autrement dit, on est en pleine socio-linguistique, là. Et on se rend très bien compte que je veux pas dire que ce soit du snobisme, mais il y a un peu de ça. On est dans le monde des... des apparences, dans le monde des couvertures, dans le monde des caches de quelque chose. C'est pour ça que j'ai pas peur de leur dire : écoutez ! Israélite, c'est un cache-Juif et il existe des cache-Juif comme ils disent des cache-sexe ! Je heurte les gens, mais heurter, c'est aussi une méthode pédagogique !

Jacques Déom : Je n'ai pas du tout la prétention, dans cette rencontre, d'aller au bout de tout ce que tu as...

Haïm Vidal Sephiha : Non, mais je ne suis pas arrivé au bout non plus !

Jacques Déom : Non, non, c'est évident...

Jacques Déom : Quand tu vois le monde tel qu'il est aujourd'hui, - tu as parlé de révisionnisme, tu as parlé... L'actualité n'est pas toujours joyeuse. Comment est-ce que... Comment est-ce que tu réagis ? Est-ce qu'il y a des répétitions dans l'histoire ?

Haïm Vidal Sephiha : Bien sûr qu'il y a des répétitions ! Bien sûr ! Il y a surtout... Il y a surtout la... la montée catastrophique de la violence, quand on voit ce qui se passe dans les lycées aujourd'hui en France et peut-être ici aussi. Là on se dit : ils n'ont rien appris ! Il n'ont rien appris ! Est-ce que c'est nous qui sommes en défaut ? Est-ce que nous avons... ? Nous avons failli ?... Nous n'avons pas transmis notre... notre expérience ? Je ne sais pas. Je ne sais pas. Je sais bien qu'il y a tellement d'intérêts qui sont en jeu, tellement de... Je ne sais pas... Que ce soit la violence directe ou la violence sexuelle, comme celle qu'on a connue en Belgique avec... avec cette très belle réaction de... de... comment a-t-on appelé cela ?

Jacques Déom : La Marche blanche.

Haïm Vidal Sephiha : Oui, c'est ça ! Que je... que je compare à ce qui se passe en Espagne en ce moment contre l'E.T.A., hein ! C'est deux marches absolument parallèles. Et là on reste avec un espoir ! On reste optimiste. Est-ce que cet optimiste l'emportera ? Mais l'optimisme n'implique pas... comment dirais-je ?... l'inaction, l'immobilité. Elle doit s'accompagner tout de même d'un certain militantisme. Je ne parle pas de militantisme politique... de parti, mais d'un militantisme du type... je ne sais pas... teinté de morale quoi, parce que finalement je crois que malgré tout le... l'humanité reste morale. L'humanité continue de... de s'indigner contre... devant tel ou tel spectacle. Et là je serais d'accord avec Vercors, qui parlait de la vertu d'indignation. Et la vertu d'indignation, elle est considérablement amorcée [???], hein ! Considérablement. C'est celle-là qu'il faut garder. C'est celle-là qu'il faut garder. Et je crois, tu vois, que tout se tient à nouveau. Je crois que lorsque je fais un exposé dans les lycées, c'est... je fais appel à la vertu d'indignation chez ces jeunes. Quand je montre mon numéro et quand je dis : voyez ! Il y a eu des hommes capables de marquer d'autres hommes comme des bêtes, je fais appel à leur vertu d'indignation. Je crois que tout se tient. Tout est dans tout disait l'autre, mais le tout est dans tout, cela se comprend mal. Il faut passer par ce type d'explication.

Jacques Déom : Est-ce que tu souhaites ajouter quelque chose ?

Haïm Vidal Sephiha : Non... Moi je suis très heureux de... de... je... je... De toute façon, je suis certain que je ne t'ai pas tout dit, mais je crois que les dernières paroles, si tu veux, sont comme un résumé de... oh ! j'ose pas dire philosophie, mais disons de mon attitude devant la vie; attitude qui dérive malgré tout de mon expérience. Et tu vois très bien que tout se tient tant en linguistique que en histoire éventuellement aussi, parce que j'ai été marqué définitivement par la Shoa et que cette marque de la Shoa me dirige vers un humanisme qui puisse faire l'économie d'un déisme. Voilà.

Jacques Déom : Je te remercie.

Ce volume a été réalisé par
la Fondation de la Mémoire contemporaine
Etablissement d'utilité publique reconnu par arrêté royal du 20 octobre 1994
Avenue Antoine Depage 3
1000 Bruxelles
Tél. : 02/648.78.73
Fax : 02/644.65.95
E-mail : info@fmc-seh.be
Compte n° 310-1512579-47